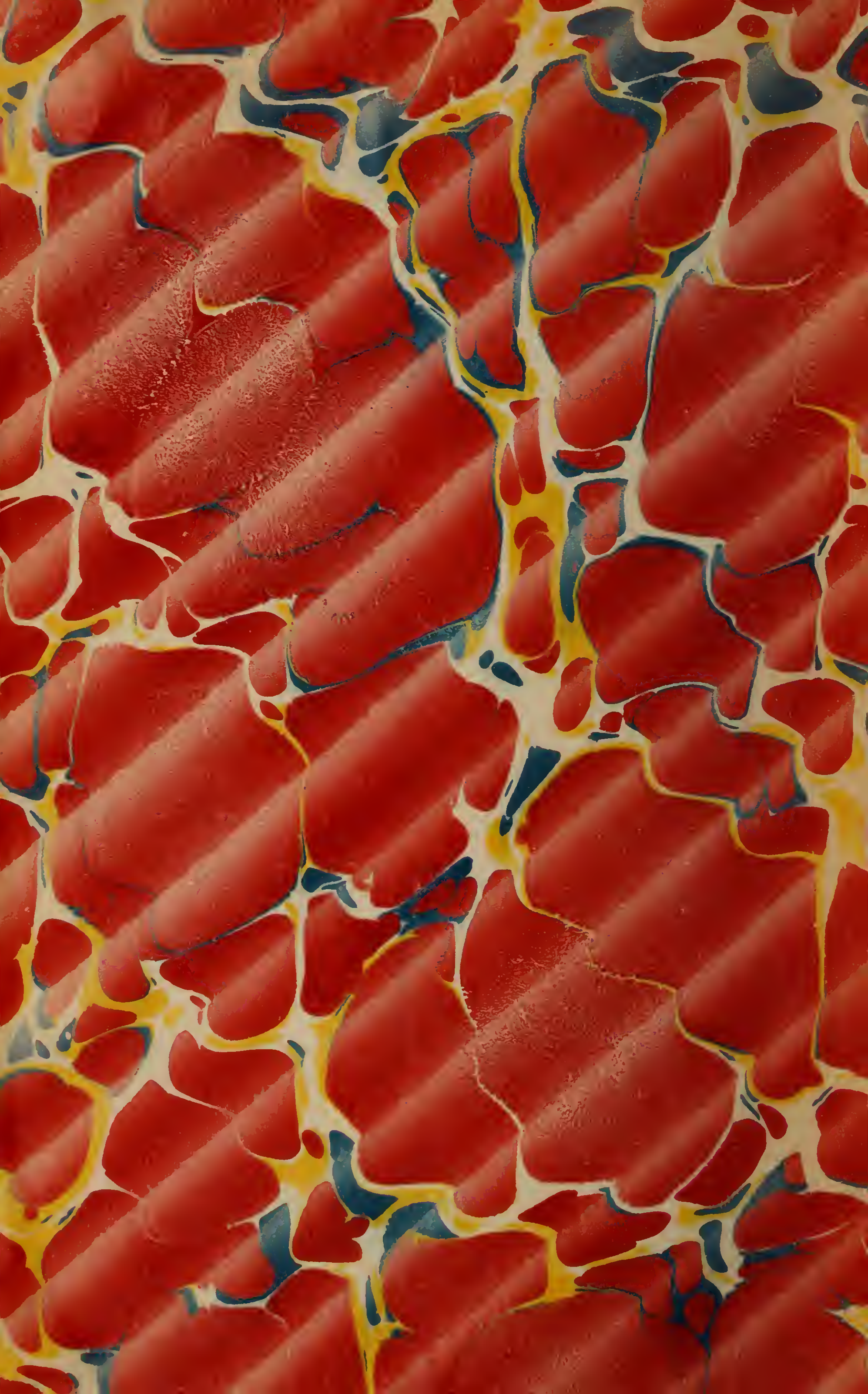
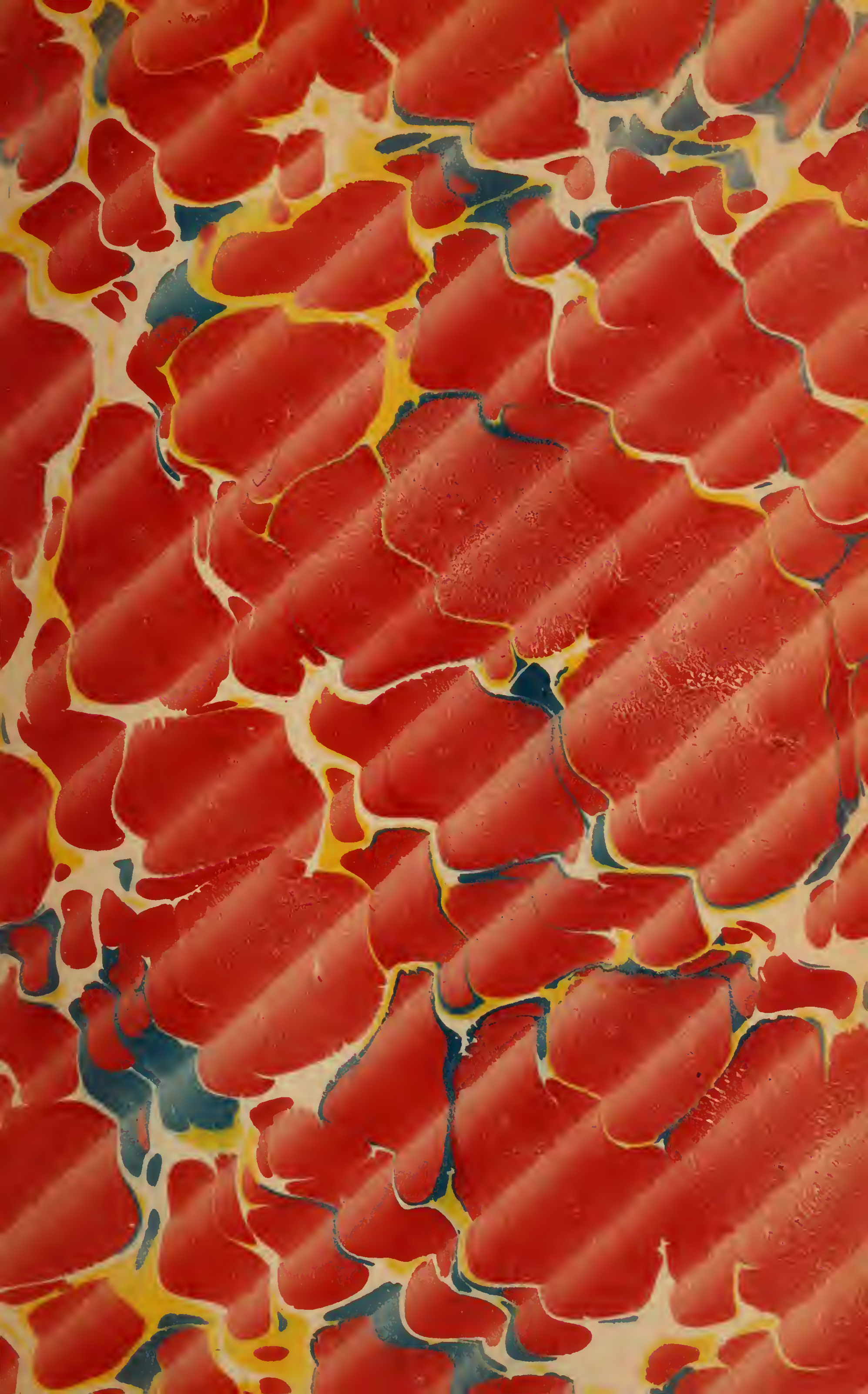








H. DE BALZAC

LOUIS-MICHAUD-ÉDIT.
168, BOUL. ST-GERMAIN
PARIS.

GEO. DORIVAL

BALZAC

DANS LA MÊME COLLECTION :

Parus :

George Sand. ✧ Paul Verlaine.
Lord Byron. ✧ Gœthe. ✧ Diderot. ✧ Tolstoï.
Balzac. ✧ Baudelaire.

En préparation :

Victor Hugo. ✧ Stendhal.

Alphonse SÉCHÉ et Jules BERTAUT

* *

La Vie anecdotique et pittoresque des Grands Écrivains

* *

BALZAC

* *

42 Portraits et Documents



LOUIS-MICHAUD
ÉDITEUR
168, Boulevard Saint-Germain, 168
PARIS



H. DE BALZAC

I

Enfance et Jeunesse

« Mon nom, a écrit Balzac, est sur mon extrait de naissance comme celui de M. de Fitz-James est sur le sien... S'il sonne trop bien à quelques oreilles, s'il est enviable à ceux qui ne sont pas contents du leur, je ne puis y renoncer. Mon père était parfaitement en mesure sur ce chapitre, ayant eu l'entrée du *Trésor des Chartes*. Il se glorifiait d'être de la race conquise, d'une famille qui avait résisté en Auvergne à l'invasion et d'où sont sortis les d'Entragues. Il avait trouvé, dans le *Trésor des Chartes*, la concession de terre faite au ve siècle par les Balzac pour établir un monastère aux environs de la petite ville de Balzac, dont copie fut, me dit-il, enregistrée par ses soins au Parlement de Paris. »

L'auteur de la *Comédie humaine* avait à cœur, on le voit, en lisant ces lignes extraites du procès du *Lys dans la Vallée*, de justifier la possession de la particule nobiliaire qu'on lui avait tant reprochée.

Malheureusement, si sincère soit-elle, cette prétention se trouve injustifiée dès la première page de sa vie, et il suffit de jeter un coup d'œil sur l'extrait de son acte de naissance ainsi que sur les principaux événements de l'existence de son père pour s'apercevoir qu'en réalité elle n'a aucun fondement (1).

(1) Voici cet extrait de l'acte de naissance d'après le registre de l'état-civil de la ville de Tours : « Aujourd'hui, deux prairial an sept

M. Bernard Balzac, le père du romancier, fils, dit son extrait de naissance, du « laboureur » Balssa, était homme de loi à l'époque de la Révolution, non point « secrétaire du Grand Conseil sous Louis XV », comme le prétendra plus tard Honoré, ni « avocat au Conseil sous Louis XVI », mais remplissant probablement un emploi beaucoup plus modeste, car il ne figure dans aucun des *Almanachs royaux* de l'époque. Seul l'*Almanach national* de 1793 le cite parmi les officiers municipaux, ainsi que parmi les membres du Conseil Général de la Commune, section des Droits de l'homme, et il n'est nullement question de M. *de* Balzac, mais de M. Balzac tout court.

Envoyé à la frontière, à l'armée du Nord, M. Balzac fut chargé d'y organiser le service des vivres. En 1797, il épousa à Paris la fille d'un de ses chefs de l'administration de la guerre, Laure Sallambier, de trente-deux ans plus jeune que lui. L'année suivante, il est à Tours, où il remplit, de 1804 à 1812, les fonctions d'administrateur de l'hospice général. Or, sur tous les actes où il figure dans ses charges officielles, il n'est connu que sous le nom de Balzac, sans la particule. Et, sans doute, sous la Révolution, y avait-il quelque danger à conserver la particule nobiliaire, mais on sait que sous l'Empire, tous les vrais nobles ne se firent pas faute de reprendre leur nom.

Quoi qu'il en soit, il est avéré que le père et la mère de Balzac, furent, l'un un être remarquablement intelligent, l'autre une femme très sensible et d'esprit très fin.

« Mon père, a dit Mme Laure Surville, la sœur du romancier, dans le petit livre qu'elle a consacré à la gloire

de la République Française, a été présenté devant moi, Pierre-Jacques Duvivier, officier public soussigné, un enfant mâle, par le citoyen *Bernard-François Balzac*, propriétaire, demeurant en cette commune, rue de l'Armée d'Italie, section du Chardonnet, n° 25 ; lequel m'a déclaré que ledit enfant s'appelle *Honoré Balzac*, né d'hier, à onze heures du matin, au domicile du déclarant ; qu'il est son fils et celui de citoyenne Anne-Charlotte-Laure Sallambier, son épouse, mariés en la commune de Paris, huitième arrondissement, département de la Seine, le onze pluviôse, an cinq, etc... »

de Balzac et auquel nous aurons souvent à nous référer (1), mon père tenait à la fois de Montaigne, de Rabelais et de l'oncle Toby par sa philosophie, son originalité et sa bonté. Comme l'oncle Toby, il avait une idée prédominante. Cette idée chez lui était la *santé*. Il s'arrangeait si bien de l'existence, qu'il voulait vivre le plus longtemps possible. Il avait calculé, d'après les années qu'il faut à l'homme pour arriver à l'*état parfait*, que sa vie devait aller à cent ans *et plus*; pour atteindre *le plus*, il prenait des soins extraordinaires et veillait sans cesse à établir ce qu'il appelait l'*équilibre des forces vitales*. Grand travail vraiment !... »

La vérité est que ce fils de paysan était, en effet, un homme robuste. Il contait volontiers que, dans sa jeunesse, alors qu'il était clerc chez un procureur, un soir que, prié à dîner par son patron, il était invité à découper une perdrix, il avait, d'un seul coup de couteau, tranché la perdrix, le plat, la nappe et le bois de la table !

« Son originalité, dit Mme Surville, devenue proverbiale à Tours, se manifestait aussi bien dans ses discours que dans ses actions; il ne faisait et ne disait rien comme un autre. Il aimait volontiers les grands projets, les chimères, les rêves irréalisables. Toute sa vieillesse, il eut un dada favori, ce fut la tontine Lafarge sur laquelle il avait placé une partie de sa fortune. Que de chimères il bâtit sur cette affaire ! Il survivrait à tous les associés, il récolterait tout l'argent de la tontine qu'il partagerait avec l'État, ses enfants seraient riches à millions !

« Sa mémoire, son esprit d'observation et de repartie, n'étaient pas moins remarquables que son originalité; il se souvenait, à vingt ans de distance, de paroles qu'on lui avait dites. A soixante-dix ans, rencontrant inopinément un ami d'enfance, il s'entretint avec lui, sans aucune hésitation, dans l'idiome de son pays où il n'était pas retourné depuis l'âge de quatorze ans !...

(1) *Balzac, sa vie et ses œuvres*, par Mme Surville. Paris, Librairie Nouvelle, 1858.

« Quand Honoré fut d'âge à comprendre et à apprécier son père, c'était un beau vieillard, fort énergique encore, aux manières courtoises, parlant peu et rarement de lui, indulgent pour la jeunesse qui lui était sympathique, laissant à tous une liberté qu'il voulait pour lui, d'un jugement sain et droit, malgré ses excentricités, d'une humeur si égale et d'un caractère si doux qu'il rendait heureux tous ceux qui l'entouraient !... »

A Tours, où, nous l'avons dit, il résida pendant dix-sept ans, de 1798 à 1814, il remplit les fonctions de deuxième adjoint au maire. Son esprit curieux de toutes choses ne se contentait pas, du reste, de se livrer à mille observations. Il traduisit quelques-unes de ses notes dans des opuscules dont les titres seuls révèlent la diversité de ses préoccupations : *Histoire de la rage et moyen d'en préserver, comme autrefois, les hommes et de les délivrer de plusieurs autres malheurs attaquant leur existence ; Mémoire sur les scandaleux désordres causés par les jeunes filles trompées et abandonnées dans un absolu dénuement...*

La mère de Balzac n'avait pas moins d'esprit et d'imagination que son mari. « Son amour pour ses enfants, dit encore Mme L. Surville, planait sans cesse sur eux, mais elle l'exprimait plutôt par des actions que par des paroles, Sa vie entière prouva cet amour ; elle s'oublia sans cesse pour nous, et cet oubli lui fit connaître l'infortune qu'elle supporta courageusement. »

Honoré était l'aîné de deux sœurs et d'un frère. La sœur cadette, Laurence, épousa, nous le verrons, un Monsieur de Montzaigle et mourut jeune en 1826. Le frère, Henri, après d'assez mauvaises études, partit pour les colonies où il mena une vie d'aventures et où il mourut après avoir fait le désespoir de sa mère.

Quant à Laure, l'autre sœur, plus jeune seulement de deux années que le futur auteur de la *Comédie humaine*, elle devait toujours être pour ce frère bien-aimé la tendre affection vers laquelle il se tournait aux heures de défaillance.

Il semble que la mère, malgré ce qu'en dit Mme Surville, était assez sévère à l'égard de ses enfants. Le père et l'aïeule montraient, au contraire, avec eux une bonté charmante. En tous cas, Honoré ne fut guère gâté dans son enfance. Confié après sa naissance à une nourrice de campagne chez laquelle il passa ses trois premières années, il prit l'habitude, lorsqu'il revint, de se rapprocher, non de sa mère, mais de sa sœur Laure qu'il couvrit dès son jeune âge de sa chaude affection. « Je n'ai pas oublié, raconte-t-elle, avec quelle vélocité il accourait à moi pour m'éviter de rouler les trois marches hautes et inégales qui conduisaient de la chambre de notre nourrice dans le jardin ! Sa touchante protection continua au logis paternel, où plus d'une fois il se laissa punir pour moi, sans trahir ma culpabilité. »



Portrait du père de Balzac.
(Communiqué par Mme Pierre Carrier-Belleuse.)

Le plus grand événement de l'enfance d'Honoré fut un voyage à Paris, où sa mère le conduisit en 1804 pour le présenter à ses grands-parents. Ils raffolèrent, bien entendu, de leur petit-fils qu'ils comblèrent de caresses et de gâteries.

Un soir, on fit venir la lanterne magique pour la montrer à Honoré. Celui-ci était dans l'admiration, mais son plaisir ne lui parut complet que quand il l'eut fait goûter à son ami *Mouche*, le chien de garde. Il alla le chercher dans sa niche et le ramena au salon :

« Tiens, assieds-toi là, *Mouche*, et regarde : çà ne coûte rien, c'est bon papa qui paye ! »

Il revint à Tours enthousiasmé de son voyage.

Cependant il montrait déjà de l'imagination dans les jeux de son enfance. Sa sœur raconte qu'il improvisait de petites comédies, qu'il écorchait aussi avec extase pendant des heures un vieux violon, en disant d'un air pénétré à Laure :

« Écoute, comme c'est beau ! »

Il lisait avec passion des féeries, des contes qu'il narrait ensuite d'une drôle de façon en y ajoutant déjà force détails de son cru.

Hélas ! Ces belles années de jeunesse allaient finir.

A l'âge de sept ans, on décida de le mettre au collège de Vendôme.

C'était un établissement célèbre dirigé par les Oratoriens qui y avaient conservé l'aspect et les habitudes de la vie monacale. Les élèves y vivaient en quelque sorte cloîtrés. La règle était qu'ils en devaient sortir seulement à la fin de leurs études et passer six ans sans revoir le logis familial.

Balzac devait demeurer sept années dans cette prison. Champfleury, dans une curieuse plaquette intitulée *Balzac au Collège* (1), a conté avoir interrogé, au sujet de l'ancien élève du collège de Vendôme, le père Verdun, qui se rappelait fort bien « les grands yeux noirs de M. Balzac ». Le père Verdun, de par ses fonctions, était chargé d'enfermer les mauvais élèves dans les *culottes de bois*, sorte de confessionnal particulier à chaque collégien, cellule dans laquelle on vous tenait pour de longs jours.

« Là, dit Balzac, plus libres que partout ailleurs, nous

(1) Librairie A. Patay. 1878.

pouvions parler pendant des journées entières, dans le silence des dortoirs où chaque élève possédait une niche de six pieds carrés, dont les cloisons étaient garnies de barreaux par le haut, dont la porte à claire-voie se fermait tous les soirs et s'ouvrait tous les matins sous les yeux du Père chargé d'assister à notre lever et à notre coucher. Le cric-crac de ces portes, manœuvrées avec une singulière promptitude par les groupes du dortoir, était encore une des particularités de ce collège. Ces alcôves ainsi bâties nous servaient de prison, et nous y restions quelquefois enfermés pendant des mois entiers. »

Dans ces cellules anti-hygiéniques, les « prisonniers » tombaient sous la férule du préfet des études, censeur implacable qui venait à l'improviste voir si les élèves causaient ou accomplissaient leurs pensums. Heureusement la détention rend ingénieux, et le jeune Honoré ne manquait point, avant de se laisser enfermer, de semer l'escalier de coquilles de noix afin d'être averti de l'arrivée des importuns. Que de fois le Père Verdun n'emprisonna-t-il pas et ne désemprisonna-t-il point le futur auteur de *Eugénie Grandet!* Souvent même la punition ne paraissait pas assez rigoureuse aux Oratoriens, et l'enfant était conduit sous bonne garde dans une véritable prison qui, détachée de l'ancien collège, forme, sur le Loir, une échappée pittoresque.

Là Balzac était soumis à des pensums effroyables, d'une longueur démesurée. Il s'en vengea, dit-on, en inventant la plume à trois becs!

« Pendant les deux premières années, raconte un de ses anciens professeurs, on ne pouvait rien tirer de lui... Plus tard, il lui vint la pensée de devancer les occupations des classes de grammaire par des compositions anticipées telles qu'il en voyait faire ou en entendait lire aux séances publiques par les seconds ou les rhétoriciens. Aussi, dès la quatrième, son pupitre était comble de paperasses; sa réputation d'auteur était faite par ceux de sa classe ou des classes inférieures, mais contestée par les classes plus élevées...

« C'était, dit-on encore, un gros enfant joufflu et rouge de visage. L'hiver, couvert d'engelures aux doigts et aux pieds. Grande insouciance, taciturnité, pas de méchanceté, originalité complète... »

Cependant, dès cette époque, la lecture était devenue chez Balzac une espèce de faim que rien ne pouvait assouvir : « il dévorait des livres de tous genres, et se repaissait indistinctement d'œuvres religieuses, d'histoire, de philosophie et de physique. » A l'insu de ses professeurs, celui qu'ils nommaient entre eux un « cancre invétéré » lut ainsi une grande partie de la riche bibliothèque du collège formée par les savants Oratoriens. Tout écrit qui lui tombait sous la main, fût-ce une grammaire ou un dictionnaire, lui semblait bon à dévorer, et il se jetait avec avidité sur cet aliment intellectuel. Bientôt ses forces physiques s'épuisèrent, son corps maigrit, son teint jaunit, ses yeux regardaient sans voir les personnes et les objets. Devenu chétif, Honoré ressemblait, dit sa sœur, à ces somnambules qui dorment les yeux ouverts, il n'entendait pas la plupart des questions qu'on lui adressait et ne savait que répondre quand on lui demandait brusquement :

« A quoi pensez-vous? Où êtes-vous? »

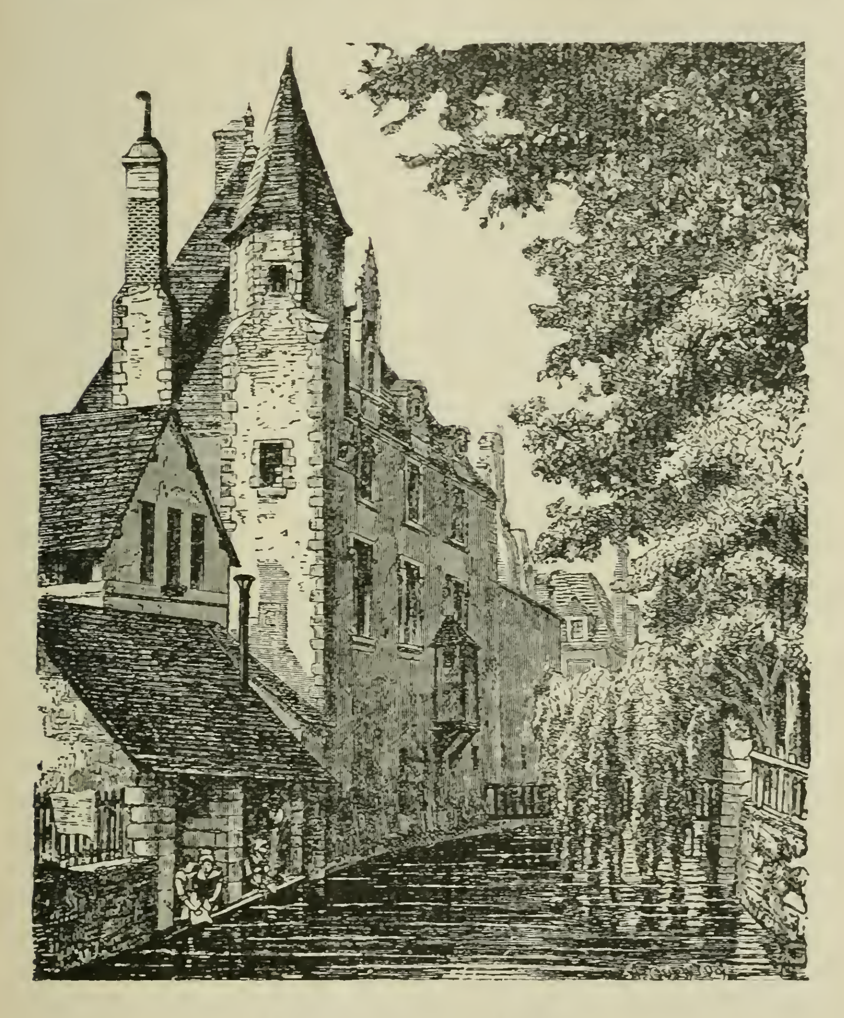
Cet état surprenant qui provenait d'une espèce de congestion d'idées, finit par inquiéter ses professeurs, ainsi que le directeur du collège, M. Mareschal, qui, après les fêtes de Pâques, écrivit à Mme Balzac de venir chercher son fils. Celle-ci accourut, et, le 22 août 1813, Honoré sortait du collège où il était entré le 22 juin 1807. Il laissait comme traces de son passage cette simple mention sur le registre de l'établissement : « N° 460. — Honoré Balzac. A eu la petite vérole sans infirmités. Caractère sanguin, s'échauffant facilement et sujet à quelques fièvres de chaleur. »

Deux jours plus tard, il était de retour dans sa ville natale. Sa triste mine fit grande impression sur sa famille :

« Voilà donc, disait douloureusement la grand'mère,

comme le collège nous renvoie les jolis enfants que nous lui envoyons! »

Fort inquiet de l'état de son fils, le père fut bientôt



Vue du collège de Vendôme.

(Côté du cachot où était enfermé Balzac.)

rassuré, en voyant que le grand air, le changement de pays, le contact des siens suffisait à rendre à l'enfant sa vivacité et sa gaieté. Sa mère lui fit faire de longues pro-

menades tantôt à pied, tantôt en voiture, le forçant à jouer, à lancer le cerf-volant de son jeune frère, à courir après Laure, à se distraire, en un mot, de cette préoccupation perpétuelle de lecture qui pesait sur lui à tout instant.

Bientôt sa santé se raffermit à un tel point qu'on put lui faire continuer ses études. Il suivit comme externe en « troisième » les cours du collège de Tours dirigé par M. Chrétien et reçut chez lui des répétitions de ses professeurs. Au reste, son caractère jovial commençait aussi à se révéler. Il était rieur, malicieux, observateur et pétulant. Il disait déjà que, plus tard, on parlerait de lui, que sa destinée serait magnifique, que ses ambitions étaient illimitées, — le tout au grand scandale de ses maitres qui voyaient en lui un garçon fort ordinaire et haussaient les épaules lorsque Honoré parlait ainsi.

« Notre mère, dit Laure Surville, qui s'occupait plus particulièrement de lui, soupçonnait si peu ce qu'était déjà son fils aîné et ce qu'il deviendrait un jour, qu'elle attribuait au hasard les réflexions et les remarques sagaces qui lui échappaient parfois.

« Tu ne comprends pas certainement ce que tu dis là, Honoré », lui disait-elle alors.

« Lui, pour toute réponse, souriait de ce sourire si fin, si railleur ou si bon dont il était doué. Cette protestation à la fois éloquente et muette était taxée d'outrecuidance quand ma mère l'apercevait, car Honoré n'osant pas avoir raison avec elle, ne lui expliquait ni ses idées ni son sourire. »

A la fin de l'année 1814, grand changement chez les Balzac : le père est nommé à la direction des vivres de la première division militaire, à Paris, où toute la famille le suit. Le jeune Honoré qui vient de terminer sa troisième est alors placé dans une petite pension sise au Marais, 9, rue Saint-Louis (aujourd'hui, 37, rue de Turenne) et dirigée par M. Lepître.

Ancien professeur de rhétorique avant la Révolution, ce M. Lepître est une figure curieuse de royaliste intran-

sigeant. Pendant la Terreur, il a exposé vingt fois sa vie en faveur de la famille royale. A la journée du 13 Vendémiaire, il a présidé l'une des sections parisiennes qui se sont soulevées contre la Convention. Aussi, lorsque la Restauration est venue, le 9 mai 1814, la duchesse d'Angoulême l'a-t-elle reçu aux Tuileries :

« Je n'ai point oublié, lui a-t-elle dit, et je n'oublierai jamais, Monsieur, les services que vous avez rendus à ma famille. »

Tout glorieux d'avoir entendu de telles paroles, M. Lepître a publié aussitôt pour la postérité et afin que nul n'ignorât plus rien de son zèle monarchique : *Quelques souvenirs ou notes fidèles de mon service au Temple, depuis le 8 décembre 1792 jusqu'au 26 mars 1793*, suivis de : *Cinq romances composées en 1793 et 1795 pour les illustres prisonniers du Temple, musique de Mme Cléry.*

On se doute que l'enseignement donné dans un tel pensionnat est à la fois catholique et monarchique. Balzac s'y retrouve au milieu des jeunes gens des familles de la plus pure bourgeoisie royaliste. Il y reste une année entière, après quoi il est confié à MM. Ganzer et Beuzelin qui tiennent, une pension 7, rue de Thorigny. Ses parents habitent alors tout près, 40, rue du Temple (1). Bientôt, en 1816, âgé de dix-sept ans et demi, il quitte l'établissement de MM. Ganzer et Benzelin pour rentrer définitivement sous le toit paternel.

L'existence de la famille Balzac à Paris est alors assurée largement. La mère de Mme Balzac, Mme Sallambier, vit chez ses enfants, et ses ressources personnelles s'ajoutent aux revenus de ceux-ci, aussi tient-on honorablement son rang. « Les relations sont assez nombreuses, dit Mme Geneviève Ruxton, dans son beau livre, la *Dilecta de Balzac* (2), les invitations fréquentes. Laure et Laurence, les deux jeunes sœurs d'Honoré, remplissent la maison de grâce et de gaîté; Henry, son frère cadet, le

(1) N° 118 actuel. La vieille maison existe encore.

(2) *Plon*, éditeur.

préféré de leur mère, n'est pas encore devenu l'enfant gâté dont les « criailleries » seront plus tard insupportables au frère aîné avide de solitude; la vie, semble-t-il, devrait être douce et sans épine pour le jeune homme qui vient prendre sa place au milieu des siens (1). »

Cependant une pensée le tourmente, le harcèle : dans quel sens va-t-il diriger sa vie? Quelle profession va-t-il embrasser? Les études, nous l'avons dit, n'ont pas été fort brillantes, et si le futur auteur de la *Comédie Humaine* a déjà conscience, par éclairs, du génie qui bouillonne en lui, il laisse trop peu paraître au dehors quelques-unes de ces pensées pour qu'on puisse le diriger dans une voie artistique. Dans ces conjonctures, son père décide de prendre le parti le plus sage : il autorise l'enfant à faire son droit sous la condition expresse qu'il travaillera chez un avoué. Mais le droit n'est pas absorbant, l'avoué qui est un ami de M. Balzac père, M. Guyonnet-Merville, se trouve être le plus délicieux et le plus indulgent des tabellions, et Honoré, libéré ou à peu près de toute contrainte, peut se lancer à sa guise dans l'étude et la lecture.

Le voilà inscrit à la Sorbonne, assidu de toutes les bibliothèques, goûtant la joie du travail personnel et l'enivrement de la liberté. Les improvisations de Villemain, de Guizot, de Cousin, le remplissent d'admiration, il rentre chez lui la tête en feu, et, aussitôt, il redit à Laure, il redit à son père, à sa mère, à toute sa famille, l'enseignement qu'il vient d'entendre et qu'il grave plus profondément au fond de lui en le répétant.

Déjà il dépense une activité prodigieuse : on l'a vu le matin à la Sorbonne, le soir il est à l'école de Droit, puis il va faire un tour à l'étude, compulse quelques dossiers, se met au courant du mécanisme de la procédure, entrevoit quelqu'une de ces tragédies secrètes dont le souvenir ne s'effacera jamais en lui, rentre en passant par les quais où il bouquine un peu, arrive à la maison pour

(1) *Ibid.* p. 5.

le dîner et trouve encore le temps d'achever sa soirée à la table de boston ou de whist de sa grand'mère, « où



Portrait de la mère de Balzac.

(Communiqué par Mme Pierre Carrier-Belleuse.)

cette douce et aimable femme lui fait gagner, à force d'imprudences ou de distractions volontaires, l'argent qu'il consacrera à l'acquisition de ses livres. »

Ainsi se passent ces années si fécondes qui suivent immédiatement pour un jeune homme sa sortie de collège et où il apprend vraiment tout seul, où il refait d'une façon définitive la vraie instruction qu'il portera toujours avec lui toute son existence. Balzac y met une application et un enthousiasme extraordinaires. Malheureusement il se sent gêné, comprimé par l'étroitesse des vues de sa mère qui fait sentir à toute minute son autorité. Elle a tracé à son fils un programme de vie dont elle prétend qu'il ne s'écarte point, et, rigoureusement, de gré ou de force, elle l'y maintient. Sous des apparences plus bienveillantes, son père est, lui aussi, extrêmement strict : « Si mon père, fait dire Balzac au Raphaël de la *Peau de Chagrin*, ne me quitta jamais, si, jusqu'à l'âge de vingt ans, il ne me laissa pas dix francs à ma disposition, dix coquins, dix libertins de francs, trésor immense dont la possession vainement enviée me faisait rêver d'ineffables délices, il cherchait du moins à me procurer quelques distractions. Après m'avoir promis un plaisir pendant des mois entiers, il me conduisait aux Bouffons, à un concert, à un bal où j'aspirais rencontrer une maîtresse. Une maîtresse! C'était pour moi l'indépendance. Mais honteux et timide, ne sachant pas l'idiome des salons et n'y connaissant personne, j'en revenais le cœur toujours aussi neuf et tout aussi gonflé de désirs. Puis, le lendemain, bridé comme un cheval d'escadron par mon père, je retournais chez un avoué, au Droit, au Palais. »

La vérité semble être que Balzac avait fait dans le monde des débuts peu brillants : Mme Surville raconte qu'il s'était laissé choir malencontreusement au bal, malgré les leçons d'un maître de danse de l'Opéra. De ce jour, ajoute-t-elle, il renonça à la danse, « tant le sourire des femmes qui suivit sa chute lui resta sur le cœur ; il se promit alors de dominer la société autrement que par des grâces et des talents de salon, et devint seulement spectateur de ces fêtes dont, plus tard, il utilisa les souvenirs. »

Cependant Honoré avait atteint l'âge de vingt et un ans,

et son droit était achevé. Son père lui confia alors les projets qu'il avait formés pour son avenir. Jadis M. Balzac avait protégé un homme qu'il avait retrouvé en 1814 notaire à Paris. Celui-ci, reconnaissant et désireux de payer au fils la dette qu'il avait contractée envers le père, offrit de prendre Honoré dans son étude et de la lui céder après quelques années de stage. En très peu de temps, il pouvait se libérer du prix d'achat : M. Balzac garantirait une partie de ce prix, le jeune notaire pourrait faire un beau mariage, et, du reste, opérer des prélèvements successifs sur les brillants revenus de l'étude. C'était l'avenir assuré, c'était la fortune!...

A la grande stupéfaction de son père et à son vif mécontentement, Honoré refusa net d'entrer dans cette combinaison. Les années d'études qu'il venait d'achever l'avaient éclairé sur sa véritable destinée. Il avait compris que ni le métier d'avoué ni celui de notaire ne convenait à sa puissante nature imaginative et artiste. Les cours du Collège de France, la fréquentation des grands esprits, résultat des lectures diverses qu'il avait déjà effectuées, l'avaient confirmé dans la première voie qu'il avait vu s'ouvrir devant lui. Il serait un homme de lettres, un romancier, un homme de théâtre, un poète peut-être, mais il ne serait ni un avocat ni un officier ministériel!

De longues, d'interminables discussions suivirent cette déclaration. Très effrayé de l'entêtement de son fils, le père de Balzac essaya de le combattre par tous les moyens. Honoré avait réponse à tout, et, du reste, ses regards, ses paroles, son accent révélaient, paraît-il, une telle vocation que ses parents comprirent l'inutilité d'une semblable dispute. Ils se soumirent, ou, du moins, ils parurent se soumettre... provisoirement à ce qu'ils considéraient intérieurement comme un caprice de jeunesse. espérant bien que l'âge et les épreuves ne tarderaient pas à ramener leur fils dans le droit chemin. Mme Balzac très autoritaire, comme nous l'avons dit, montra une mauvaise grâce infinie et ne céda que devant l'injonction de son mari décidé à mettre Honoré à l'épreuve.

Voici ce qui fut décidé : M. Balzac allait prendre sa retraite dans un mois, ce qui diminuait singulièrement les revenus de la famille, très écornés déjà par des pertes d'argent successives ; la vie à Paris était trop dispendieuse, avec quatre enfants, pour que l'on pût songer à l'y mener dans ces conditions. En conséquence on allait se retirer à la campagne.

Précisément un parent de Mme Balzac, un M. Sallambier, possédait aux environs de Paris, à Villeparisis, une propriété qu'il offrait de louer à des conditions fort avantageuses. Il fut arrêté qu'on s'y installerait à l'exception d'Honoré qui, voulant rester à Paris, y demeurerait pendant deux ans : c'était là le laps de temps accordé à l'entêté jeune homme pour fournir les preuves de son génie ! Mais sans doute ne s'y trouverait-il point dans les mêmes conditions que celles où il avait vécu jusque-là. On loua pour lui une chambre, ou, plutôt, une mansarde, 9, rue de Lesdiguières, près de la Bibliothèque de l'Arsenal, qu'on meubla strictement d'un lit, d'une table et de quelques chaises ; et on lui alloua une pension des plus modiques, si modique même qu'elle n'eut pas suffi sans les prodiges d'économie qu'allait réaliser une vieille femme attachée depuis de longues années au service de la famille Balzac et que l'on chargeait de veiller sur le ménage d'Honoré.

Enfin, en homme prévoyant et soucieux de conserver jusque dans ses plus infimes détails l'honneur du nom, M. Balzac décida que cette sorte d'épreuve de deux années imposée à la volonté de son fils ne serait pas connue d'autrui. On répandit le bruit que Honoré allait être envoyé à Albi chez un cousin, et, pour confirmer cette nouvelle, défense fut faite au jeune homme, tant que durerait son séjour dans la capitale, de se montrer dans le pied-à-terre, 5, cour des Fontaines, que M. Balzac conservait à Paris. A ce prix et à ce prix seulement, cet autoritaire chef de famille permettait à son fils de lutter pendant deux ans pour le triomphe de sa vocation...

Ainsi voilà Honoré seul, dans sa mansarde de la rue

Lesdiguières, passant de la chaude atmosphère du foyer familial à la solitude et aux privations de toutes sortes. Existence étroite et misérable qui lui était faite, existence de reclus, existence de prisonnier. A peine a-t-il de quoi se nourrir, se vêtir, se chauffer. A peine de quoi subsister misérablement. Qu'importe! La joie d'être libre et de travailler selon sa vocation l'enflamme d'une ardeur surprenante et lui fait oublier toutes les vicissitudes du présent. Il oublie ses souffrances dans le labeur, ses privations dans la lecture, ses angoisses du lendemain dans l'ivresse de la création.



Portrait de Laure de Balzac.

(Communiqué par Mme Pierre Carrier-Belleuse.)

Il peine comme un acharné, puis brusquement, pris d'une fringale d'action, il se lève, il promène son agitation à travers le Paris immense ou dans certains coins qui lui sont familiers :

« J'ai abandonné le Jardin des Plantes pour le Père-

Lachaise. Le Jardin des Plantes est trop triste. Je trouve dans mes promenades au Père-Lachaise de bonnes grosses réflexions inspiratrices, et j'y fais des études de douleurs utiles pour *Cromwell*; la douleur vraie est si difficile à peindre, il faut tant de simplicité !

« Décidément il n'y a de belles épitaphes que celles-ci: *La Fontaine*, *Masséna*, *Molière*.

« Un seul nom qui dit tout et qui fait rêver!... »

Déjà, lui aussi, rêve de sa gloire future en contemplant le Paris fumeux sous un ciel brouillé tel que le verra demain son Rastignac, lui aussi il s'écrie parfois d'un ton emphatique : « A moi ce monde que je comprends ! » Puis il court s'attabler à nouveau devant son travail dans sa mansarde « où il fait noir comme dans un four ». Il y fait aussi très froid, paraît-il. Dans une de ses lettres, Balzac prie sa sœur de lui envoyer quelque *vieillissime* châle qui lui serait bien utile. « Tu ris ? C'est ce qui me manque dans mon costume nocturne. Il a fallu d'abord penser aux jambes qui souffrent le plus du froid; je les enveloppe du carrick tourangeau que Grogniart, de *boustiquante* mémoire, *cousillonna*. [Grogniart était un petit tailleur de Tours chargé des ravaudages de la famille Balzac.]

« Le susdit carrick n'arrivant qu'à mi-corps, reste le haut, mal défendu contre la gelée qui n'a que le toit et ma veste de molleton à traverser pour arriver à ma peau fraternelle, trop tendre, hélas! pour la supporter; de sorte que le froid me *pipe*. »

Quant à sa tête, il compte sur une calotte, qualifiée par lui de *dantesque*, pour la protéger.

Ainsi équipé, enroulé en de vieux vêtements, ficelé dans son châle, il écrit avec peine sa tragédie. Que de difficultés à aligner les vers les uns au-dessous des autres. Ne serait-il pas un poète ? N'aurait-il pas l'étoffe d'un auteur dramatique ? Parfois de terribles angoisses l'étreignent, et puis la rage du travail le saisit à nouveau, il s'y ensevelit jour et nuit.

Enfin il pousse un cri de triomphe : sa tragédie est

terminée! Son *Cromwell* sur lequel il échafaude les plus belles espérances, dont il a déjà vingt fois supputé les bénéfices futurs est fini. Il décide de rassembler solennellement toute la famille à Villeparisis et de lui donner lecture du chef-d'œuvre. Au mois d'avril 1821, il quitte sa mansarde et débarque dans la petite ville provinciale.

M. Balzac a convoqué quelques amis dont M. Surville, ingénieur du canal de l'Ourcq, une nouvelle relation. Tout cet auditoire est éminemment sympathique au jeune écrivain. Cependant, hélas! l'accueil n'est rien moins que favorable.

« L'enthousiasme du lecteur, conte Mme Surville, va toujours se refroidissant en remarquant le peu d'impression qu'il produit et les visages glacés ou atterrés de ceux qui l'entourent. J'étais du nombre des atterrés. Ce que je souffris pendant cette lecture était un avant-goût des terreurs que les premières représentations de *Vautrin* et de *Quinola* devaient me donner. »

Lorsque le dernier vers fut achevé au milieu d'un silence glacial, l'un des assistants. avec une farouche brusquerie, dit soudain son opinion sur l'œuvre qu'on venait d'entendre. Tout frémissant encore, Honoré protesta, discuta, cherchant avec angoisse dans l'auditoire une opinion sympathique, mais, devant la réprobation unanime, il fut contraint de s'incliner.

Toutefois il tenta encore une dernière chance en priant son père d'intervenir et en le rendant juge du différend qui s'était élevé entre lui-même et sa famille.

Fort embarrassé à ce qu'il semble, M. Balzac ne trouva rien de mieux que de faire lire le manuscrit à « quelqu'un de compétent ». Cette « compétence » fut, en l'espèce, l'ancien professeur à l'École polytechnique de M. Surville.

Honoré ayant accepté cette sorte de transaction, le vénérable magister fut mis en possession de l'œuvre tragique, la lut et la relut, et, au bout de quinze jours de réflexion, prononça sentencieusement que *l'auteur de*

cette pièce devait faire quoi que ce soit, excepté de la littérature!... (1).

« Honoré, dit Mme Surville, reçut cet arrêt en pleine poitrine, sans broncher ni se tordre le cou, parce qu'il ne se reconnaissait pas vaincu.

— Les tragédies ne sont pas mon fait, voilà tout, dit-il.

« Et il reprit la plume. »

Mais tant d'émotions successives et, surtout, les quinze mois de misère qu'il venait d'endurer l'avaient si fort affaibli que sa mère, inquiète, lui défendit de retourner dans sa mansarde.

Encore une fois Balzac voyait s'éloigner de lui la gloire de ses rêves et il se sentait rivé en province — qui sait pour combien de temps? qui sait avec quelles conséquences pour son avenir?...

(1) Dans ses *Grandes Figures d'hier et d'aujourd'hui*, Champfleury affirme que le lecteur était Andrieux.

II

Madame de Berny

VILLEPARISIS était jadis un gros bourg, premier relais de la diligence de Metz, qui égrenait le long d'une route mal pavée, secouée jour et nuit par les lourdes voitures publiques, la filière de ses tristes maisons aux murs bas, aux petites cours solitaires, aux jardins ombreux et humides.

C'est dans ce recoin perdu de la France que Balzac va passer quelques années d'un labeur intense au milieu d'une société mi-bourgeoise, mi-aristocratique, composée surtout d'oisifs, de maniaques et d'envieux, qu'il décrira plus tard avec une acuité de vision surprenante.

La maison de sa famille subsiste encore à l'heure actuelle. Mme Geneviève Ruxton dans les pages si émues qu'elle a consacrées à la biographie de Balzac de cette époque, nous conte qu'elle l'a visitée et qu'elle y a relevé peu de changements avec l'aménagement qui devait exister au temps de l'auteur d'*Honorine*.

« Extérieurement, dit-elle, la façade n'a subi aucune réparation d'importance, et, si l'on se réfère à la correspondance de Balzac, il est facile de reconstituer la distribution intérieure telle qu'elle existait en 1820...

« Construite tout au bord de la route, entre ses dépendances, écuries, remises, grange, un portail de pierre donnant accès à la cour-jardin, la façade principale regarde vers les champs; morcelé maintenant et cultivé en carrés potagers par les différents locataires, on reconnaît pourtant l'emplacement de ce qui fut jadis « le bosquet de Laurence », on devine le dessin des anciennes plates-

bandes et des allées sablées, soigneusement entretenues, orgueil de Mme Balzac (1). » Le rez-de-chaussée n'a subi aucune transformation. Comme jadis, il se compose d'un vestibule dallé, d'une pièce à droite, autrefois la salle à manger, et d'un beau salon à quatre fenêtres regardant la route.

Un escalier de pierre à rampe de fer conduit au premier étage. Là un long couloir mène à une petite chambre carrelée qui fut celle d'Honoré. C'est la pièce « à papier « écossais, au petit lit de sangle, au petit vent coulis de « la porte à papa », dont parle Balzac dans une de ses lettres à Laure.

Il est donc possible de reconstituer exactement ainsi le milieu dans lequel vécut le futur auteur de la *Comédie humaine* en ces tristes années de Villeparisis.

Et, tout d'abord, à peine se résignait-il, sur les conseils affectueux de sa mère, à y demeurer pour améliorer son état de santé, qu'il était frappé d'un profond chagrin par suite du départ de sa chère Laure.

Les Balzac, nous l'avons dit, avaient noué des liens d'amitié très étroits avec un jeune ingénieur du canal de l'Ourcq, M. Surville. Ce dernier demanda, un beau jour, la main de Laure qui lui fut accordée.

Le mariage eut lieu le 18 mai 1820, très peu de semaines, par conséquent, à la suite de la fameuse lecture du *Cromwell*. Malheureusement la jeune femme devait demeurer à peine quelques mois encore au milieu des siens. Dès le début de l'année suivante, M. Surville fut nommé ingénieur à Bayeux.

Laure partie, c'est un deuil profond dans le cœur d'Honoré. Nul ne l'a encore compris comme cette sœur chérie, témoin des premiers enthousiasmes, des premières angoisses, des premières luttes du jeune écrivain, confidente et conseillère, affectueuse et déjà admiratrice.

La maison est bien vide sans Laure. Elle va l'être plus encore, puisque M. Balzac, après avoir marié une de ses

(1) Geneviève Ruxton, *La Dilecta de Balzac*, p. 39.

filles, a, quelques mois plus tard, la chance de caser la seconde, Laurence, en la donnant à M. de Montzaigle.

Ainsi voilà encore une fois Honoré moralement seul dans cette vaste maison de Villeparisis si peu propice, semble-t-il, à la rêverie et au travail intellectuel.

« Matériellement fort heureux chez son père, il regrette cette chère mansarde où il avait la tranquillité qui lui manque dans cette sphère d'activité où (maîtres et serviteurs compris) dix personnes s'agitent autour de lui, où les petits comme les grands événements de la famille le dérangent sans cesse, où, enfin, même au travail, il entend les rouages de la machine domestique que l'infatigable et vigilante maîtresse met en mouvement (1) ».

Un jour, sa mère est au lit, et voilà toute la maison en désarroi. La pauvre femme souffre surtout de maux imaginaires, mais chacune de ses crises occasionne toute une petite révolution :

« Veux-tu un tableau d'intérieur? raconte Honoré à Laure. Écoute maman :

« Louise, donnez-moi un verre d'eau !

— Oui, madame.

— Ah ! ma pauvre Louise, je suis bien mal, allez !

— Bah ! madame !

— C'est pire que les autres années.

— Dame, madame...

— La tête me fend ! »

« Ces mots, prononcés d'une voix éteinte, sont interrompus par ce cri :

« Louise, les volets battent à faire éclater les vitres du salon ! »

« Un autre jour, c'est une dispute, pas bien grave, mais assez amère tout de même entre M. Balzac et bonne-maman, cette dernière portant envie à son gendre parce qu'il a « le cœur froid et un si bon estomac », tandis que le gendre l'accuse « d'être une habile comédienne qui

(1) Laure Surville, *op. cit.*

connaît la valeur d'un pas, d'un coup d'œil et la manière de tomber dans un fauteuil. »

« Ce qui me choque le plus, écrit Balzac, c'est cette susceptibilité maladive que l'on a chez nous. Nous sommes une petite ville à nous quatre. On s'observe comme Montecuculli et Turenne. »

Dans une pareille atmosphère, comment travailler? Comment aborder la création littéraire qui exige tant de repos, une telle contention d'esprit, une telle patience d'acharnement?... Désespéré, Honoré promène son écritoire de sa chambre au salon, de la salle à manger dans le jardin. Il écrit sur le petit meuble qui jadis supportait l'attirail de Laure, il se dérange pour s'installer sur une table volante, on le pourchasse encore et le voilà revenu dans sa chambre...

Au milieu de toute cette agitation, M. Balzac demeure dans le calme absolu. Sauf les algarades avec sa belle-mère, il ne desserre pas les dents de la journée : « c'est la pyramide d'Égypte, immuable au milieu des éboulements du globe ». Lecteur passionné, il ne quitte un livre que pour en reprendre un autre. Il a tout dévoré, et, cependant, il lit encore, il lit sans cesse. Ses livres de chevet sont Montaigne et Rabelais, mais sa curiosité est universelle. Il s'est épris tout à coup des Chinois parce qu'il a appris quelque part que c'était l'un des pays dont les habitants arrivaient à l'âge le plus extrême de la vieillesse, et, toujours hanté de cette idée de prolonger le plus possible sa propre existence, il se met à l'école morale, religieuse et politique de la Chine.

De temps à autre, pourtant, il sort de son Nirvânâ pour jeter un coup d'œil sur les essais de son fils. Mais il n'en augure rien de bon. « Le roman, s'écrie-t-il. Eh! c'est pour les peuples de l'Europe ce que l'opium est pour les Chinois! » Comment un romancier pourrait-il réussir? Et comment son fils pourrait-il vaincre là où tant d'autres « plus intelligents que lui », dit-il, ont échoué? Et il s'éloigne de son pas silencieux vers sa bibliothèque après avoir haussé les épaules de mépris.

Cependant la vie d'Honoré va subir une crise profonde. Jusque-là il n'a rencontré sur sa route qu'une âme qui le comprenne, c'est celle de Laure, celle de sa sœur. Cette fois, il va connaître la première passion. « Etre célèbre, être aimé », écrivait-il avec une sorte de désespoir en songeant à la chimère de toute sa jeunesse. La vie lui permettra de goûter à ces deux rêves, mais, d'abord, il



Maison de Balzac, à Villeparisis.

saura ce qu'est le second, il va tomber amoureux de Mme de Berny.

Fille d'un musicien allemand qui fut harpiste de Marie-Antoinette, et d'une femme de chambre de la reine, Laure-Antoinette Hinner de Berny est née à Versailles le 24 mai 1777. Elle a été baptisée en l'église Saint-Louis, elle a eu pour parrain le Roi, pour marraine la Reine, elle a été tenue sur les fonts baptismaux par le duc de Richelieu et par la princesse de Chimay. Sa mère, devenue veuve, épousa en secondes noces le chevalier de Jarjayes qui fut un des fidèles de Marie-Antoinette et tenta de faire évader la prisonnière du Temple.

Ces quelques lignes en disent assez pour évoquer le milieu dans lequel est née et a grandi Mme de Berny. De cette société aristocratique qu'elle connut dans toute sa splendeur et à son déclin, elle a conservé un souvenir inoubliable. Elle a vécu les heures les plus tragiques de la Révolution française, elle a vu de près les hommes les plus importants de cette époque, elle a observé dans leurs dessous les événements les plus caractéristiques.

Mariée à quinze ans, en avril 1793, à Gabriel de Berny, elle aura de son mari huit enfants. Le ménage est venu habiter Villeparisis, bien que M. de Berny occupe les fonctions de conseiller à la Cour royale. Mais, de santé délicate, il a besoin de la campagne. Et, du reste, d'humeur morose, de caractère impatient et aigri, il se plaît dans la solitude de cette petite ville.

On conçoit ce que dut être un tel intérieur. Toute la personne de Mme de Berny était essentiellement sympathique. Elle possédait une figure intéressante éclairée par de jolis yeux qui annonçaient l'affection, l'enthousiasme, l'imagination vive, la sensibilité. La tristesse de son ménage, l'humeur morose de son mari ne lui permirent pas de développer ses qualités d'affection. Elle les reporta sur ses enfants et ses amis.

« L'amitié passionnée, dit M. G. Ferry, était la vertu dominante de cette aimable femme (1). » Fatalement elle devait tenir une place énorme dans la vie de Balzac.

La famille de ce dernier et les de Berny s'étaient, en effet, tout de suite liés à Villeparisis. Peut-être même se connaissaient-ils déjà depuis plus longtemps.

En tous cas, les enfants furent le lien naturel entre les deux familles. Mme de Berny avait un petit garçon du même âge que le jeune frère d'Honoré. Comme il était d'une santé frêle, on l'avait gardé à la maison. Balzac s'était chargé de lui donner quelques leçons. Ainsi les entrevues furent journalières de part et d'autre.

(1) G. Ferry, *Balzac et ses amies.* — 1 vol. 1888. *Calmann-Lévy*, éditeur.

Honoré plut tout de suite au ménage de Berny. Il servait au mari de partenaire dans sa partie, et celui-ci était tout heureux d'avoir un auditeur qui l'écoutait avec zèle et entrait parfaitement dans chacune de ses opinions. Quant à la femme, elle s'intéressa vivement au jeune écrivain. Il y eut, semble-t-il, d'un côté comme de l'autre, cette mutuelle tendresse, cette confiance absolue qui ne tardèrent pas à dégénérer en sympathie et en amour. Ce fut l'histoire éternelle de la passion dans laquelle la femme joue à la fois le rôle de maîtresse et celui de mère, dans laquelle l'homme est en même temps l'amant et l'enfant. Qu'on songe à ce qu'avait été jusque-là la vie de Balzac entre un père de caractère froid, une mère de nature autoritaire, des frères et sœurs insouciants, sauf sa chère Laure, et, d'autre part, qu'on pense aux trésors de tendresse et de sensibilité que renfermait ce cœur ardent. Refoulée au fond de son âme par la contrainte de la famille, c'est à peine si cette tendresse avait pu se manifester un peu dans ses rapports avec sa sœur, c'est à peine si on la devinait derrière les lettres enthousiastes qu'il lui adressait. Ce cœur ardent et confiant avait besoin de rencontrer un autre cœur qui lui rendît à son tour amour et confiance.

Cette âme enthousiaste avait besoin de dire les rêves qui la hantaient, ce génie créateur avait besoin qu'on aidât et qu'on dirigeât son sens de la création.

Tous ces rôles de mère, d'amante, de confidente et de directrice, Mme de Berny les joua simultanément pour Balzac. Apparue dans la vie de celui-ci à l'heure même où sa présence était indispensable, sa tâche n'en fut que plus fructueuse et plus admirable. Non seulement il n'est pas possible de comprendre l'œuvre de Balzac sans se rappeler ce que fut Mme de Berny pour l'auteur, mais encore il convient de souligner la place énorme qu'elle occupe dans l'histoire de ses idées.

Balzac, nous l'avons vu, avait été élevé dans des maisons d'éducation où dominaient les principes religieux et monarchiques. Il était donc tout naturel que, parvenu à

l'âge d'homme et devenu écrivain, il fît, dans ses paroles et dans ses écrits, étalage des mêmes principes. Cependant, ce n'est pas impunément, semble-t-il, que, pendant deux années, il avait été laissé, dans sa mansarde de la rue Lesdiguières, libre absolument de diriger sa vie dans le sens où il lui conviendrait. Même acceptée par une âme forte, la misère incite toujours plus ou moins à la révolte celui qui la supporte. Et comment ce grand imaginatif qu'était l'auteur de la *Comédie humaine*, aurait-il pu contempler sans une pensée de regret le spectacle de la beauté et du luxe parisien qui s'étalait sous ses yeux, alors que lui-même, pauvre écrivain chétif et obscur, n'avait aucune place à ce festin somptueux? Comment, d'autre part, si près du XVIIIe siècle, n'eut-il pas subi l'influence de cette admiration de la nature, de cette idolâtrie de l'Homme, de cette *areligion*, si l'on peut dire, qui est la marque propre du siècle de Voltaire et de Diderot? Il semble donc que Balzac, vers le moment de son installation à Villeparisis, subisse une évolution de la pensée qui se traduirait certainement par une évolution de son art, si l'influence de Mme de Berny ne venait modifier tout cela.

Dans les brouillons, projets de livres, essais informes dus à sa plume qui datent de cette époque-là, on trouve, en effet, d'après Champfleury, et une *Sténie ou les Erreurs philosophiques*, et un *Essai sur l'idolâtrie, le théisme et la Religion naturelle*, et des *Notes sur le bon sens du curé Meslier*, et un essai de poème sur *Saint Louis*, dans la manière de la *Pucelle* de Voltaire. Nous voilà loin des principes de la *Comédie humaine*. Mais Mme de Berny va surgir qui changera toutes ces dispositions.

Tout d'abord, elle revivifie le courage de l'écrivain. Elle lui montre que la partie n'est pas désespérée pour lui, qu'il se doit à son art et à son génie de produire, produire encore, produire toujours. Il n'a pas réussi sa tragédie de *Cromwell*. Eh bien, qu'il abandonne le théâtre en vers, qu'il se lance dans le roman. Mais où dénicher un éditeur? Balzac ne connaît personne. Heureusement il

se souvient avoir été mis en relations à Paris, avec un garçon jeune, intelligent, singulièrement actif et débrouillard, nommé Le Poitevin-Saint-Alme. Aussitôt il s'abouche



Portrait de Balzac, par L. Boulanger.

avec lui, il va le voir, ils signent ensemble une sorte de contrat littéraire. Le Poitevin fut-il le véritable collaborateur de Balzac dans ces premiers romans? Ou ne servit-il que de truchement en l'espèce? On ne sait. En

tous cas, Honoré s'est mis sérieusement au travail sous la direction affectueuse de Mme de Berny, et voici bientôt la première œuvre, *l'Héritière de Birague*, qui sort de sa plume. A peine écrit, le livre a trouvé preneur. L'artiste exulte de joie : « *L'Héritière de Birague* a été vendu 800 francs, écrit-il à Laure, et je suis assuré du débit du premier exemplaire qui doit être acheté par bonne-maman ! » Au reste, le jeune auteur ne se fait aucune illusion sur la qualité de cet ouvrage. Il écrit à Mme Surville qu'il ne lui envoie point d'exemplaire parce qu' « il sent que c'est une vraie *cochonnerie* littéraire ». Il n'est pas moins sévère pour sa deuxième œuvre, *Jean-Louis*, qu'il écoule cependant pour un billet de 1 000 francs. Du même ordre seront *l'Israélite*, *Annette et le Criminel*, *Clotilde de Lusignan*, *Jane la Pâle*.

Balzac se rend si bien compte de l'infériorité littéraire de ces travaux exécutés pour gagner quelque argent, qu'il se refuse obstinément à les signer de son vrai nom. C'est sous les pseudonymes de Horace de Saint-Aubin et aussi de lord R'hoone qu'il affronte le public. Il a écrit ses œuvres, comme il l'avoue à sa sœur, pour « s'indépendantiser », mais encore ne faut-il pas qu'elles lui nuisent pour l'avenir. Au reste, elles sont pour lui un travail excellent, en ce sens qu'elles sont un exercice de premier ordre pour sa plume, qu'il s'habitue, grâce à elles, à la composition et au dialogue. Elles ne sont ni plus ni moins mauvaises que les productions de cette époque. On y sent l'influence des auteurs dominants, et Walter Scott et Richardson et Paul de Kock, surtout. Peut-être même plaisent-elles au public puisque l'auteur les écoule si facilement et qu'il signe bientôt avec l'éditeur Pollet un traité par lequel il s'engage à lui livrer, le 1er octobre 1822, deux romans nouveaux : *le Centenaire* et *le Vicaire des Ardennes*. Ces deux ouvrages tirés ensemble lui sont payés 2 000 francs, dont 600 comptant, et le reste en billets à huit mois. Mais, déjà, Balzac a trop présumé de ses forces. Il se sent débordé par la besogne. Sans hésiter, il écrit alors aussitôt à sa

sœur Laure, en réclamant la collaboration de celle-ci! Il lui soumet le plan de l'ouvrage, lui demande d'écrire le premier volume pendant qu'il se mettra au second. Quelques jours suffiront ensuite pour fondre le travail commun. « Sur tout ce que tu as de plus cher, lui écrit-il, et si tu as quelque souci de l'intérêt, de la gloire, de l'amour-propre de ton frère, envoie-moi le manuscrit du *Vicaire*... le *Vicaire!*... le *Vicaire*! courrier par courrier, car je vais y travailler; je commencerai le deuxième volume... »

Balzac est alors dans le plus magnifique éclat de la jeunesse. « La figure et le corps, disent MM. Hanotaux et Vicaire dans le beau livre qu'ils lui ont consacré (1), n'étaient pas encore empâtés et alourdis; Balzac ne portait pas les cheveux longs, ils étaient coupés courts et se dressaient en touffes épaisses sur un front superbe; il ne portait pas non plus la moustache; le contour de la physionomie était d'un galbe extrêmement pur et plein sans rondeur; le double menton s'esquissait à peine; la bouche abondante, fraîche, voluptueuse et mobile, disait toutes les ardeurs d'une nature puissante et tendre; le nez aux narines frémissantes dessinait le méplat du bout qui révélait en lui, d'après lui-même, le flair du chien de chasse. Le tout enfin était animé, éclairé, enflammé par le magnifique regard de ces yeux bruns « pailletés d'or » que toutes les femmes qui l'ont vu, ont signalé : regard droit, regard pénétrant, regard sincère, regard gai, regard mutin, regard enchanteur... »

Cependant, hélas! la dure réalité est là qui le guette. Malgré ses efforts immenses de travail, il s'aperçoit que ces romans qu'il entreprend à la douzaine ne lui permettent pas d'assurer son existence et qu'il use peu à peu sa jeunesse à ce travail stérile. Mme de Berny surtout, dans son intention de femme amoureuse, se rend compte de ce que Honoré perd de ce fait chaque jour, et c'est elle-

---

(1) Gabriel Hanotaux et G. Vicaire, *La Jeunesse de Balzac*. Paris, 1903. *Librairie des Amateurs*, Ferroud, éditeur.

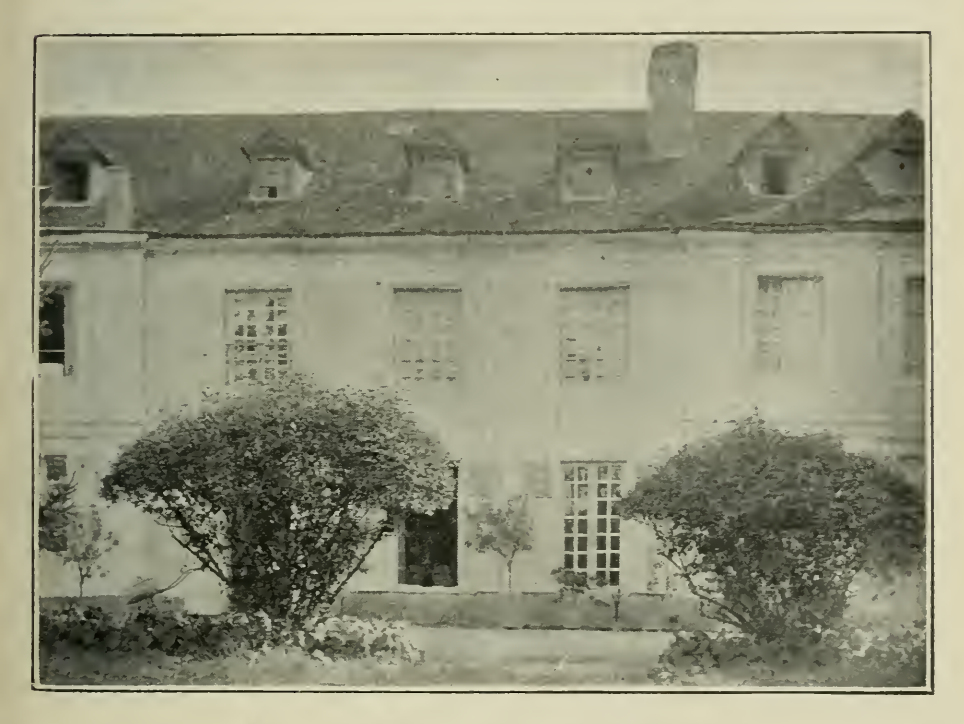
même qui incite celui qu'elle aime à diriger son activité vers un labeur plus lucratif. Mais que faire? Balzac recommence à se désespérer et à envoyer à sa sœur des lettres navrantes. Ah! s'il avait la pâtée comme il dit, il aurait bien vite « sa miche » et il écrirait des livres qui resteraient peut-être. 1 500 francs de rentes par an seulement et il serait heureux! Mais comment vivre? Mais que tenter?...

C'est alors qu'un projet, vague d'abord, se précise peu à peu dans son esprit. Parmi les travaux qui lui avaient été commandés, se trouvait une préface à écrire pour une édition compacte des œuvres de La Fontaine, entreprise toute nouvelle alors que dirigeait un éditeur du nom de Urbain Canel. Balzac fut ainsi mis en relation avec Canel et ses associés, Carron et Montcarville. Le *La Fontaine* devait être « imprimé à deux colonnes, en caractères dits *mignonne*, tiré sur papier cavalier vélin de la fabrique de M. Montgolfier, d'Annonay, orné de trente vignettes environ dessinées par Dévéria et gravées par Thompson ». Cette édition, tirée à 3 000 exemplaires, devait être vendue par livraisons.

C'était, à l'époque, nous l'avons dit, une idée extrêmement originale. Avec son imagination débordante, Balzac aperçut aussitôt tout le parti qu'on en pourrait tirer, et, d'accord avec Mme de Berny à laquelle il confia ses premiers projets, résolut de s'établir imprimeur-éditeur et d'exploiter pour son propre compte cette veine de fortune. Vers le milieu d'avril 1825, se constitua une société entre Urbain Canel, Charles Carron, Honoré Balzac et Bonet de Montcarville pour l'entreprise des œuvres de La Fontaine. Le 1er mai de l'année suivante, cette première société fut dissoute et, nous disent MM. Hanotaux et Vicaire, auxquels nous empruntons tous ces détails si curieux, les associés cédèrent à Balzac seul tous les droits de propriété. Urbain Canel était couvert par trois billets, l'un de 2 250 francs, l'autre de 3 000 francs, le dernier de 4 000 francs « tirés sur Mme de Berny » (*sic*) ce qui donne au total la somme de 9 250 francs, prix de vente du *La Fontaine*.

Ainsi, on le voit déjà par ce document, l'amie tendre et maternelle de Balzac ne se contentait point de l'aider de ses conseils, elle ajoutait son aide pécuniaire à son secours moral.

Dans l'esprit de Balzac, il ne s'agissait pas seulement, du reste, de publier le *La Fontaine*, mais d'exploiter l'idée



Maison de Mme de Berny, à Villeparisis.

des éditions compactes pour tous les grands classiques : Molière, Racine, Corneille, etc... Il se rendit à Alençon et traita avec le graveur Godard pour toutes les vignettes commandées à Dévéria, il revint à Paris pour l'achat du papier, retourna à Alençon, fit voyages sur voyages, d'une activité débordante, d'une bonne humeur inlassable. Bientôt le *Molière* paraît et prend place aux étalages des libraires à côté du *La Fontaine*. Mais, maintenant, il faut payer les frais : pour les deux ouvrages, ils

se montent à 10 122 francs. Où trouver pareille somme? Balzac cherche de côté et d'autre. Enfin il peut décider un voisin de campagne de sa famille, un M. d'Assonvillez, à devenir son bailleur de fonds moyennant de gros intérêts payés d'avance. Balzac et U. Canel s'engagent, chacun de leur côté, pour 5 061 francs. « Ainsi, disent MM. Hanotaux et Vicaire, Balzac, du fait de sa spéculation sur les deux ouvrages, se trouvait débiteur d'au moins 14 061 francs. En plus, il fallait vivre. »

Dès le mois de mai 1825, paraissent les livraisons du *Molière* et du *La Fontaine*, du prix de 5 francs chacune. L'ouvrage complet valait 20 francs. Malheureusement les libraires et le public trouvent les livres imprimés en caractères trop fins, les gravures mauvaises et le prix trop élevé. L'insuccès fut complet : en un an, on ne vendit pas vingt exemplaires.

Si Balzac était sage et si, osons-le dire, il était bien conseillé, il s'arrêterait à cette première expérience malheureuse. Mais le voilà déjà comme le joueur infortuné qui court après son argent. Il a perdu, il faut qu'il se rattrape.

D'autre part, il a derrière lui son créancier, M. d'Assonvillez, qui ne veut pas voir s'envoler l'argent qu'il a avancé à l'éditeur et qui a intérêt à faire reprendre pied à celui-ci pour le sauver d'un désastre.

C'est ainsi que, par la force des choses, Balzac qui n'avait d'abord débuté que comme une manière d'éditeur en chambre, se trouva pris dans l'engrenage du commerce et devint imprimeur patenté.

Au cours de ses pérégrinations dans les imprimeries où il voit de près le travail de l'homme et celui des machines, où il se documente inconsciemment pour tel roman futur (*Ève et David*), Honoré a lié connaissance avec un prote très intelligent du nom de A. Barbier. Il s'intéresse à lui et se décide à le prendre comme associé dans l'achat d'un fonds d'imprimerie. Précisément, un sieur Laurens aîné cherche à vendre le sien, situé 17, rue des Marais-Saint-Germain (aujourd'hui rue Visconti). Il en demande 30 000 francs,

Pour trouver cette grosse somme, Balzac et M. d'Assonvillez qui, nous l'avons dit, agit au mieux de ses propres intérêts, s'adressent à M. Balzac père. Celui-ci se défend pendant quelque temps, puis cède enfin : il engage à titre de dot le capital d'une rente de 1 500 francs et permet ainsi à son fils de s'établir. Mais Honoré n'a pas seulement 30 000 francs à payer à Laurens, il doit encore en donner 12 000 à Barbier pour l'indemniser de la perte de sa place. Ainsi, avec l'affaire du *La Fontaine* et du *Molière* et une quinzaine de mille francs pour les premiers roulements de fonds, les dettes d'Honoré se chiffrent déjà à plus de 70 000 francs.

Au reste, son installation nécessita-t-elle quelque temps. Pour s'établir imprimeur, il fallait un brevet. Balzac doit le demander, se faire appuyer pour l'obtenir. M. de Berny fournit la caution morale exigée en pareil cas. Enfin, le 1er juin 1826, nanti de tous les papiers indispensables, il peut s'établir dans sa vieille demeure de la rue des Marais.

L'imprimerie de Balzac est située au nº 17, à côté de l'hôtel (nº 19), où mourut Adrienne Lecouvreur et qui fut habité par la Clairon et la Champmeslé.

La demeure est tout entière un vaste atelier.

« Un couloir sombre; une loge de concierge s'ouvrant comme une grotte obscure à mi-hauteur de l'entresol ; un escalier avec rampe de fer, marches de bois et paliers carrelés; à gauche, une porte. On entre et l'on se trouve au milieu d'un vaste atelier (1). »

Le rez-de-chaussée formait une immense pièce éclairée sur la rue par un vieux vitrage et par un châssis sur une cour intérieure. La cuisine obscure, l'antichambre assez vaste, la salle à manger complétait l'appartement de Balzac, avec la chambre qui forme à l'heure actuelle le bureau du patron. « Haute et carrée, elle prend jour sur la rue par une seule fenêtre. En face de la fenêtre, il y avait une alcôve, aujourd'hui démolie, et, de chaque côté

(1) Hanotaux et Vicaire, *op. cit.*

de la cheminée, deux grands placards. » Une tenture de percale bleue couvrait les murs et la pièce était meublée avec quelque recherche.

C'est là que Balzac va lutter sans trêve pendant deux ans jusqu'à la déconfiture finale.

Comme il a peu d'ordre, chaque jour il change ses prix, accordant aux uns ce qu'il refuse aux autres, s'attirant des réclamations sans nombre, ne sachant pas se faire payer de ses débiteurs, pas assez habile encore pour résister à ses créanciers. Bientôt il apparaît que la fin est proche, que la maison ne pourra plus tenir longtemps. Un commerçant avisé eût liquidé tout doucement. Mais l'imagination balzacienne ne veut pas se déclarer vaincue. Dépité de ce côté, le jeune écrivain va porter son effort d'un autre. Sa maison chancelle : c'est le moment où jamais, pense-t-il, de l'agrandir. Et, froidement, tranquillement, il greffe une nouvelle affaire sur la première. Un sieur Gillé fils, fondeur de caractères, demeurant 4, rue Garancière, vient de faire faillite. Balzac songe aussitôt à reprendre l'affaire avec son fidèle Barbier, d'une part, et avec un nouvel associé du nom de Laurent. Le 29 septembre 1827, le *Journal de la Librairie* annonce la reprise des affaires de la maison Gillé par l'association Laurent, Balzac et Barbier. Aussitôt on prépare un magnifique album-catalogue où sont relevés tous les caractères de la maison, depuis la fameuse « mignonne » jusqu'aux « culs-de-lampe du Berquin ».

L'association a été faite pour douze ans : au bout de trois mois, Barbier sentant venir la débâcle se retire. Pourtant il faut de l'argent à tout prix. Affolé Balzac frappe à toutes les portes. Partout on le repousse. C'est alors que celle en qui il a cru depuis si longtemps, celle qui l'aime, qui le dirige, qui le soutient dans l'ombre, sa chère Dilecta, Mme de Berny, apparaît encore une fois. Déjà, nous l'avons vu, elle a souscrit des billets, elle a fait intervenir son mari, elle-même est intervenue à chaque instant. Encore un coup elle se dévoue, et, par un acte du 3 février 1828, après s'être fait donner une pro-



Balzac, d'après le daguerréotype.

(Cliché Nadar.)

curation générale par son mari, elle entre *en nom* dans l'association de Laurent, Balzac, pour la fonderie de caractères.

L'apport de Laurent est estimé à 18 000 francs. Celui de Balzac et de Mme de Berny monte à la même somme. Hélas! C'est en vain qu'elle se sacrifie. Le bateau fait eau de toutes parts. Les clients ne viennent plus, les affaires ne reprennent pas, les ouvriers ne sont pas payés.

Le 16 avril 1828, la société Laurent et Balzac est déclarée dissoute, et Laurent est chargé de la liquidation. C'est alors que, épouvantée, la famille du jeune écrivain se tourne vers la sagesse, l'habileté et l'expérience d'un cousin de la mère, un M. Sédillot, qu'on supplie de se mettre à la tête de la liquidation, auquel on confie l'honneur de la famille.

Aussitôt entré dans la connaissance de l'affaire, disent MM. Hanotaux et Vicaire, M. Sédillot obtint de Mme Balzac tous les sacrifices nécessaires pour désintéresser les créanciers. Après quelques hésitations bien compréhensibles, celle-ci se dévoua : elle offrit tout son bien. Mais que de scènes pénibles, que d'émotions, que d'angoisses causait cette tragédie domestique! En vain voulut-on la cacher le plus possible aux yeux du père âgé de quatre-vingt-trois ans. Le secret ne put être gardé longtemps et il fallut tout avouer. Le vieillard en mourut le 19 juin de l'année suivante.

Ayant ainsi sauvé l'honneur du nom, M. Sédillot se mit en devoir de démêler les comptes de Balzac afin de dégager de plus en plus la responsabilité de ce dernier.

Les deux opérations ne furent pas faciles. Balzac était le plus détestable des comptables, et les affaires étaient terriblement embrouillées.

Pour l'imprimerie, il était dû d'assez grosses sommes à de nombreux créanciers. M. Sédillot réunit les principaux de ces derniers, MM. Henri Prestat, propriétaire de la maison, Laurens aîné, Barbier et quelques fournisseurs, et il s'ingénia à leur prouver qu'ils n'avaient aucun intérêt

à ruiner totalement la maison, qu'au demeurant Barbier pourrait fort bien la gérer seule. On discuta, puis, finalement, l'on accepta cette sorte de transaction. Il fut entendu que Barbier reprendrait seul le poids de l'entreprise tandis que Balzac s'effaçait définitivement et qu'on lui donnait quitus moyennant une certaine somme d'argent. « En un mot, Balzac faisait, rien que dans l'affaire de l'imprimerie, une perte sèche de 45 000 francs payée par sa mère, et l'associé qu'il avait appelé devenait seul maître de la maison qui, d'ailleurs, à partir de ce moment, prospéra (1). »

Il en fut à peu près de même pour la fonderie de caractères. Moyennant l'abandon de tous ses droits d'associé et une certaine somme d'argent, M. Sédillot parvint encore à éliminer complètement Balzac de cette fâcheuse affaire. Au bout de quelques mois, la maison reprenait sous la raison sociale Laurent et Alexandre de Berny, ce dernier fils de Mme de Berny, âgé de dix-neuf ans, jeune négociant très intelligent, très actif, qui réussit admirablement. Sous son essor vigoureux, la fonderie prospéra tant et si bien qu'aujourd'hui encore elle est une des premières maisons de Paris, en plein succès. Ainsi, encore un coup, le grand romancier venait de faire la preuve de son incapacité totale à se diriger dans le monde des affaires. Ce ne sera pas la dernière fois, hélas! que nous allons le trouver en proie aux déboires, résultat de son imagination extravagante et nous devrons encore consacrer de longues pages aux entreprises chimériques de cet admirable cerveau trop bouillant et trop inventif.

Notons, en attendant, la dette terrible que la famille vient de contracter en faveur d'Honoré pour sauver l'honneur du nom, dette que Balzac va traîner maintenant toute sa vie comme un boulet. Désormais ce sera pour lui le *leitmotiv* éternel sous la plainte duquel il travaillera à s'épuiser : « Payer, payer, encore payer, toujours payer ! »

« Du travail, du travail, écrit-il... De quelque côté que

(1) G. Hanotaux et G. Vicaire, *op. cit.*, p. 96.

je me tourne, je ne vois que difficultés, travaux, espoir inutile... Je suis comme un oiseau en cage qui s'est heurté à tous les barreaux; il reste immobile sur un bâton et une main blanche a étendu au-dessus le réseau vert qui lui défend de se casser la tête... (1) »

De loin, Mme de Berny ne cessera de lui envoyer des encouragements, de le soutenir aux heures de défaillance. Peu à peu, sans doute, elle s'effacera dans sa vie, mais comme le dit si bien Mme Geneviève Ruxton, son dévouement ne cessera d'être aussi vigilant et aussi actif.

Anticipons un peu sur les événements pour voir quelle fut la fin de cette femme charmante qui eut une influence si décisive sur la destinée de Balzac.

Elle revint se fixer à Paris pendant quelque temps, puis elle quitta la capitale pour aller à Saint-Rémy dans l'Oise, et elle fit aussi un séjour à Versailles. De ces différents endroits, la correspondance continuait inlassablement avec Balzac.

D'amants ils étaient devenus amis, mais quelle amitié fut plus étroite, plus précieuse, plus vibrante! Pour Honoré, c'est bien toujours la *Dilecta*, la femme élue entre les élues, le confident de son âme auquel il avouera tout et ses travaux et ses déboires et jusqu'à ses amours. Elle connaîtra la duchesse de Castries et elle connaîtra Mme Hanska, mais son grand cœur tout vibrant d'amour et de pitié ignorera la jalousie. Seulement, peu à peu, elle vieillira, et une douleur plus atroce la déchirera chaque fois de se montrer usée et fanée à celui qui sans l'avoir connue au printemps de sa vie, l'avait du moins aimée au début d'un splendide automne.

Bientôt, elle tombe malade. Balzac s'inquiète.

« J'ai vu sa figure, écrit-il, dans une altération bien funeste. Je lui ai caché mes inquiétudes, elles sont sans bornes. Cette figure gracieuse, vue vieillie en un mois de

(1) *Lettres à l'Étrangère* (11 août 1835). Paris, Calmann-Lévy, éditeur.

vingt ans et contractée horriblement, a bien augmenté les chagrins que j'avais... (1) »

Hélas! Mme de Berny ne mourra point cette fois, elle n'a pas encore accompli la dure montée de son calvaire. Après trente ans de vie commune, des dissentiments si graves éclatent entre elle et son mari qu'elle se décide à se séparer de lui et à aller vivre définitivement chez son fils aîné, à la Boulonnière, près de Nemours. Là, il semble qu'après une crise plus grave de sa maladie, un peu de calme renaisse en elle. Nous sommes en 1835, la correspondance a recommencé, toujours aussi active entre elle et Balzac, elle continue de lire les manuscrits de son ami, de lui communiquer ses critiques, ses réflexions, ses admirations. Balzac va lui rendre visite fréquemment. Ensemble ils lisent, ils discutent, ils ébauchent quelque œuvre admirable comme le *Lys dans la Vallée* sorti tout entier de leurs conversations. Mais les crises de cœur recommencent : « La maladie a fait d'affreux progrès, écrit Balzac, » et il se désespère, il s'arrache à ses travaux peur aller apporter un peu de consolation et d'amour à la Dilecta.

Une suprême catastrophe va anéantir Mme de Berny : Armand, son enfant de prédilection, tombé malade en Belgique, est ramené mourant à la maison maternelle. Aussitôt voilà l'énergie de Mme de Berny galvanisée : « Cette mère sans force, écrit Balzac, expirante, passe les nuits, soigne Armand. » Malgré ce dévouement, le fils chéri est emporté par la mort.

Désormais, c'est fini : Mme de Berny, écrasée par la douleur, ne se relèvera plus. La meilleure amie de Balzac, la plus chère à son cœur, la plus adorée, s'éteint le 20 juillet 1836.

(1) *Lettres à l'Étrangère*, p. 121.

III

Débuts dans la vie littéraire

Revenons maintenant en arrière, au lendemain de la liquidation judiciaire Barbier-Balzac.

Au plus fort de la crise terrible qu'il venait de traverser, il y eut un moment où Balzac redressa soudain la tête, et, après avoir presque désespéré de l'existence en face de la ruine dans laquelle il plongeait sa famille, sentit rejaillir en lui toutes les sources de la vie. Ce fut la minute où l'artiste reprenant ses droits imposa silence au faux homme d'affaires, au faux industriel, au faux inventeur qu'il croyait être, et dirigea l'écrivain dans le sens de son génie et de sa destinée.

A partir de cette minute, on peut dire que Balzac, tout en comprenant quel poids terrible les dettes contractées allaient être pour lui, se désintéressa vraiment de sa faillite et de ses affaires. Après de si terribles secousses, il avait besoin d'un peu de repos. Il alla demander à la vieille terre bretonne l'air pur pour rafraîchir ses poumons, le calme pour apaiser ses nerfs, le silence pour faire tomber sa fièvre, et l'amitié d'une charmante famille au milieu de laquelle il put un peu oublier ses soucis. A la fin d'août 1828, il décida d'aller passer quelque temps au vieux château de Fougères chez le général baron de Pommereul.

Depuis longtemps les Pommereul et les Balzac étaient très liés. Dans la curieuse plaquette que M. du Pontavice de Heussey a consacrée à *Balzac en Bretagne* (1) et qui est

(1) *Balzac en Bretagne* (Rennes, 1885. Caillère, éditeur).

si intéréssante pour cette phase décisive de la vie du romancier, nous lisons que M. de Pommereul et M. Balzac père se connaissaient déjà sous l'ancien régime. La Révolution fut cruelle pour l'un et pour l'autre, mais surtout pour le premier, M. de Pommereul, lieutenant-colonel d'artillerie, en 1789 en mission à Naples n'ayant pu regagner la France, ayant été inscrit d'office sur la liste des émigrés, tandis que ses biens étaient vendus, sa femme et ses enfants enfermés dans la prison de Rennes. Rentré en France en 1796, il put reconquérir la liberté des siens, mais non sa fortune. Ce fut son vieil ami Balzac qui le sauva dans cette circonstance. Il vint un matin, paraît-il, trouver Mme de Pommereul, et, brusquement posant deux sacs d'écus sur la table, il lui dit :

« Voilà! on vous dit gênés ici, ces dix mille écus vous seront plus utiles qu'à moi, je ne sais qu'en faire! Vous me les rendrez quand on vous aura rendu ce qu'on vous a volé (1). »

Des services de ce genre ne s'oublient pas. Aussi les deux familles étaient-elles demeurées dans les termes les plus intimes lorsque Balzac, vers la fin de l'été de cette maudite année, songea à aller se reposer auprès de ses amis. Bientôt, du reste, une circonstance toute fortuite accentua sa résolution.

Dans cette débâcle de ses affaires industrielles, il sentait plus que jamais la nécessité de regagner la paix et la liberté avec sa plume. De plus en plus aussi, il se voyait attiré par le roman historique. Or, depuis longtemps déjà, il songeait que la Bretagne avec sa lutte des Chouans et des Bleus devait fourmiller d'anecdotes dramatiques dans lesquelles puiser de nombreux sujets de romans. En ses nombreuses et si instructives conversations, Mme de Berny l'avait initié à maints épisodes émouvants ou sanglants de cette lutte fratricide, lui indiquant les filons qu'il pouvait suivre, les sources où il pourrait puiser. La Bretagne, les Chouans, les soldats de la première Répu-

(1) Du Pontavice de Heussey, *op. cit.*, p. 7.

blique, quelle magnifique épopée, quelle fresque incomparable se déroule devant l'imagination puissante du jeune romancier!... Allons, à quoi bon désespérer de la vie? Il a « trente ans, avec du courage et un nom sans tâche, » il sent son cerveau bouillonner d'idées et d'images, sa plume infatigable prête à reprendre sa besogne, il va se remettre au labeur. Mais, d'abord, il ira dans cette Bretagne même interroger les survivants des drames héroïques qu'il va raconter, se pénétrer du milieu, des aspects du pays, des mœurs et de la race, inaugurant cette méthode d'observation directe qui va être la base de toute son œuvre.

Le 1er septembre 1828, il écrit au général baron de Pommereul, et, après lui avoir annoncé ses désastres financiers, il lui dit :

« ... Depuis un mois je travaille à des ouvrages historiques d'un haut intérêt et j'espère qu'à défaut d'un talent tout à fait problématique chez moi, les mœurs nationales me porteront peut-être bonheur.... L'on m'a présenté, par le hasard le plus pur, un fait historique de 1798 qui a rapport à la guerre des Chouans et des Vendéens, lequel me fournit un ouvrage facile à exécuter. Il n'exige aucune recherche, si ce n'est celle des localités... Un lit de sangle et un seul matelas, une table, pourvu qu'elle soit comme les quadrupèdes et non invalide, une chaise et un toit, sont tout ce que je réclame avec votre bienveillance si précieuse et si charmante... »

Le général lui répondit aussitôt que sa chambre était prête, et Balzac débarqua à Fougères. Il avait mis tant de hâte à fuir ce Paris douloureux qu'il se présenta chez ses amis de province avec un chapeau tellement piteux qu'on fut obligé de le mener séance tenante à la boutique de l'unique chapelier de Fougères (1)!

Ainsi voilà Balzac installé, reçu à bras ouverts par une famille charmante qui le comble d'attentions. La chambre qu'on lui a donnée est très gaie, de ses fenêtres il

(1) *Ibid.*, p. 14.



Vue de Fougères.

découvre une vue admirable, des vallons, des bois, au premier plan, puis la lande de genêts et d'ajoncs qui s'étend à l'infini. Il se trouve dans le décor même où il va situer son roman. Il n'a pas moins de bonheur dans les personnes qu'il va rencontrer et qui vont être pour lui les plus précieux des témoins.

Le baron de Pommereul, d'abord, dont toute la famille a « chouané » plus ou moins, et qui, lui-même, a failli épouser Colette du Bois-Guy, la sœur du fameux partisan. Très observateur, le général n'a, paraît-il, perdu aucune occasion de regarder et de se souvenir dans les temps terribles qu'il a traversés. Les arrestations, les prisons, les complots, tout cela lui est familier. Il est intarissable d'anecdotes. C'est une gazette que Balzac n'a qu'à feuilleter.

Mais c'est à Fougères surtout que le romancier fit la plus ample moisson de documents. Ensevelie dans le silence et l'abandon, cette petite ville était demeurée telle qu'avant la tourmente révolutionnaire. Les vieux nobles, les anciens chouans y avaient repris leur existence monotone, les anciens émigrés, les vieilles demoiselles, les gentilshommes terriens apparurent à Balzac en pleine vérité et en plein relief. Reçu aussitôt dans cette société très fermée, il en observa les us et les coutumes avec une attention inlassable. Chaque dimanche soir, l'on se réunissait dans le salon des deux demoiselles de la G... (1) pour y médire et s'y livrer aux joies du boston. Balzac y causait peu, mais il observait de tous ses yeux, il gravait en lui des signes qui devaient y subsister indélébiles.

Dans le jour, il se promenait, soit aux environs, soit dans la ville même, avec un vieil émigré, ancien chevalier de Saint-Louis, en compagnie duquel il faisait d'innombrables « tours de place » et qu'il interrogeait inlassablement sur l'ancien régime et sur la vie menée à Londres par les réfugiés.

(1) *Ibid.*, p. 35.

Ce chevalier de Saint-Louis, aux dires de M. du Pontavice de Heussey, serait celui qui aurait servi de modèle au romancier pour son personnage du chevalier de Valois dans la *Vieille Fille.*

C'est lui qui, entre autres particularités, aurait fait connaître à Balzac les *temps de charge* exécutés par les Chouans dans leur lutte contre les Bleus et dont l'auteur de la *Comédie humaine* citait toujours avec admiration les phases tragiques :

« Attention, l'gâs!... allign'ons bé tertous à l'échalié... — Ça y est-i? — Poussez l'oreille du chat. — Prenez de la graine d'oignon dans votre bissac. — Mettez de la graine d'oignon dans la petite augette. — Tirez l'oreille du chat· — Passez le bâton creusé à gauche. — Prenez de la graine d'oignon. — Mettez de la graine dans le bâton creusé. — Boutez-y un tapon de papier. — Attention, l'gâs, pour gauler, et ne faites comme les gâs bleus qui gaulent une fâ, deux fâs, gauler six fâs s'il faut, pour que ça pète sec! — Mettez de la maillotte dans le bâton creusé. — Boutez-y un tapon de papier. — Gaulez. — Ça y est-i? — Attention l'gâs pour tirer, et mirez à hauteur de genâs, comme pour quer un loup!... »

Quant à Balzac lui-même, quelle impression fit-il sur les habitants de Fougères? Une impression très médiocre si l'on s'en rappporte aux témoins de ce temps qu'il a été possible d'interroger.

« Balzac, s'écria une vieille baronne, ah oui, ce jeune homme qui voulut en vain m'apprendre le tric-trac et que je voulus en vain convertir... »

Plus tard, un vieux monsieur apprenant que le jeune Parisien, l'hôte de Fougères pendant quelques mois, était devenu un grand écrivain, s'écria :

« Comment, ce petit Balzac a fait des livres! Cela m'étonne. Je n'aurais jamais cru qu'il eût assez d'esprit pour ça. »

Mais le portrait le plus vivant que nous ayons de l'Honoré de cette époque, c'est celui que traçait une vieille marquise à M. du Pontavice de Heussey et que

celui-ci a fidèlement rapporté dans sa curieuse brochure :

« C'était un petit homme avec une grosse taille qu'un vêtement mal fait rendait encore plus grossière ; ses mains étaient magnifiques ; il avait un bien vilain chapeau, mais aussitôt qu'il se découvrit tout le reste s'effaça. Je ne regardais plus que sa tête. Vous ne pouvez pas comprendre ce front et ces yeux-là, vous qui ne les avez pas vus : un grand front où il y avait comme un reflet de lampe et des yeux bruns remplis d'or qui exprimaient tout avec autant de netteté que la parole. Il avait un gros nez carré, une bouche énorme qui riait toujours malgré ses vilaines dents ; il portait la moustache épaisse et ses cheveux très longs rejetés en arrière... Enfin, que vous dirai-je ? Il y avait dans tout son ensemble, dans ses gestes, dans sa manière de parler, de se tenir, tant de confiance, tant de bonté, tant de naïveté, tant de franchise qu'il était impossible de le connaître sans l'aimer (1)... »

Cependant les notes succédaient aux notes, les observations aux observations, les documents s'amassaient dans le cerveau et sur la table de Balzac, et le roman futur des *Chouans* s'esquissait peu à peu dans l'imagination du romancier. Bientôt il fut assez sûr de son sujet pour se mettre à l'écrire, mais s'il le commença au château, il ne l'y acheva pas.

La famille de Balzac venait de prendre une grande résolution : dans la nécessité de réduire son train de vie, ruinée aux trois quarts qu'elle était par les désastreuses entreprises du fils, elle avait résolu d'abandonner Paris et d'émigrer à Versailles.

Ce fut dans la triste ville du Grand Roi, entouré des ombres du passé, qu'il termina son magnifique roman, la première grande œuvre sortie de sa plume. Il avait résolu tout d'abord de l'appeler *le Gars*, mais ce titre vulgaire déplaisait à la baronne de Pommereul et parut aussi probablement peu expressif à Balzac, car, quelque temps après son arrivée à Versailles, il écrivit à son hôte du

(1) *Ibid.*, p. 22.

château de Marigny qu'il intitulait définitivement son œuvre *les Chouans ou la Bretagne il y a trente ans*.

Ce fut, en effet, sous cette appellation que le livre parut et que Balzac l'envoya au général de Pommereul :



Balzac, d'après le médaillon de David d'Angers.

« Qu'est-ce que je dis là, mon ouvrage? écrivait Balzac. Il est un peu le vôtre, car il ne se compose, en vérité, que des anecdotes précieuses que vous m'avez si bien et si généreusement racontées entre quelques coups de ce joli petit vin de Graves et ces beurrées de craquelin. Il n'y a pas jusqu'à la chanson : « Allons, partons, belle! » chantée par M. Alexandre, et jusqu'à la « Tour de Mélu-

sine, etc... » qui n'y soient. Tout est à vous, jusqu'au cœur de l'auteur et ses souvenirs. J'espère que Mme de Pommereul rira de quelques détails sur le beurre, sur les péchés, sur les oribus, sur les noces, les échaliers et sur les difficultés d'aller au bal, que j'ai mis dans mon ouvrage si, toutefois, elle peut le lire jusqu'au bout, sans s'endormir... »

Balzac était trop modeste : son roman était une belle œuvre et obtint un succès considérable. Désormais, une vie glorieuse et nouvelle s'ouvrait devant lui. La *Physiologie du Mariage* qui parut peu de temps après mit le comble à sa réputation en soulevant autour de son nom des discussions passionnées.

Ce succès ainsi que celui des *Scènes de la Vie privée*, qui suivirent, décida de l'avenir de Balzac qui résolut d'exploiter immédiatement sa veine en donnant de sa prose un peu partout. Le fait est qu'on en prit à la *Mode*, ainsi qu'à la *Caricature*, ainsi qu'à la *Silhouette*, ainsi qu'au *Voleur*, sans compter la *Revue de Paris* pour laquelle il commençait une collaboration des plus longues. Ainsi le succès s'affirmait pour lui de toutes parts. Désormais il était lancé !

* * *

Aussitôt, une de ses premières préoccupations fut de se créer des intelligences dans le monde littéraire. Ici encore Mme de Berny lui fut d'un inappréciable secours. Parmi les relations nombreuses qu'elle avait conservées à Paris, se trouvait la charmante Sophie Gay dont le salon était fréquenté par presque toutes les célébrités littéraires, artistiques et politiques de l'époque. Sophie Gay, qui avait la réputation méritée d'une femme d'esprit, avait su faire du petit entresol qu'elle occupait rue Gaillon un centre littéraire de premier ordre. Elle avait groupé autour d'elle non seulement les artistes les plus considérables du temps, mais encore tous ceux qui avaient occupé une situation politique sous l'Empire et qu'elle avait connus.

Il y avait là Lamartine, Béranger, de Jouy, Arnault, Benjamin Constant, Pagès, Spontini, l'auteur de *la Vestale*, Mme Desbordes-Valmore, La Touche, Philarète-Chasles, etc.

Introduit brusquement dans ce milieu, Balzac y apparut aussitôt tel qu'il devait toujours être dans le monde, familier jusqu'à la vulgarité, simple jusqu'à la négligence, vibrant, avec cela, enthousiaste, tonitruant.

Quoique jeune encore et peu connu comme écrivain, il frappait vivement, cependant, ceux qui le rencontraient. Lamartine qui le vit beaucoup à cette époque nous a laissé de lui cette silhouette :

« Il portait un costume qui jurait avec toute élégance, habit étriqué sur un corps colossal, gilet débraillé, linge de gros chanvre, bas bleus, souliers qui creusaient le tapis, apparences d'un écolier en vacances qui a grandi pendant l'année et dont la taille fait éclater le vêtement, voilà l'homme qui valait à lui seul une bibliothèque de son siècle... »

Déjà, au reste, Balzac allait surtout dans le monde pour se distraire et observer. On le vit chez Sophie Gay, on l'aperçut chez la princesse Bagration, un des premiers salons où il fut reçu, et puis l'on était des mois sans le rencontrer. Mais quand il apparaissait, son arrivée déjà faisait émeute : ceux qui ne l'avaient jamais vu, n'oubliaient point cette tête étonnante aux yeux de feu admirables, et ceux qui le connaissaient se rapprochaient de lui, attirés vers sa personne comme par une sorte de fluide hypnotique.

C'est ainsi qu'il se créa spontanément des amitiés précieuses. Une des premières fut celle d'un homme qui occupait alors une situation considérable dans la littérature et qui est tombé aujourd'hui au troisième rang, Henri de La Touche.

Éditeur des œuvres d'André Chénier, auteur de romans bien oubliés maintenant, mais qui eurent jadis une réputation immense, *Fragoletta*, *Aymar*, la *Vallée aux Loups*, de La Touche mérite de demeurer dans la mémoire des

lettrés surtout par les amitiés littéraires qu'il a eues. Il était d'un caractère inquiet, sujet aux humeurs, aux caprices, il se brouillait avec les gens aussi facilement qu'il se liait avec eux, mais tout le temps que durait son amitié, il vous rendait les services les plus inappréciables. George Sand, Jules Sandeau, Henry Monnier demeurèrent longtemps ses obligés. Il avait comme un sens de la divination qui lui faisait reconnaître de prime abord tout écrivain qui avait du talent. Il ne s'y trompa point la première fois qu'on lui présenta Balzac :

« C'est un butor, dit-il, mais un butor de génie. »

Et, aussitôt, avec son acharnement à s'attacher aux nouveaux venus, il ne quitta point de la soirée l'auteur des *Chouans*.

Quelques jours plus tard, désireux de rencontrer Balzac, il se rend chez lui, à l'adresse donnée par celui-ci, rue de Tournon, au coin de la rue du Petit-Lion-Saint-Sulpice.

« M. Balzac ? demande-t-il à la concierge.

— Il ne loge plus ici.

— Où habite-t-il ?

— Je ne sais pas.

— Il n'a pas laissé son adresse ?

— Non. »

Déjà Balzac qui achevait de liquider sa situation d'imprimeur, se sentait traqué par les créanciers et dissimulait son domicile. Voilà La Touche bien embarrassé. Il bat le pavé de Paris pendant huit jours. Enfin il découvre son romancier qui venait de louer un pavillon, au fond d'un jardin, rue Cassini, près de l'Observatoire. Aussitôt La Touche se met en tête d'installer son nouvel ami. Il était très bibelotier, adorait arranger les meubles, découvrir et faire valoir les bibelots, tendre les étoffes, draper les portières. Lui-même changeait d'appartement à chaque instant pour le seul plaisir de s'installer et de se réinstaller à nouveau !

Balzac accepte avec enthousiasme, et, un matin, La Touche arrive, apporte des échelles, y grimpe, un tablier

devant lui, un pinceau à la main, se livrant avec délices à sa passion pour le collage du papier.

Sur ces entrefaites, on sonne, Balzac va ouvrir et fait



Sophie Gay.

entrer une dame de leurs amies. La Touche ne bouge pas de son échelle.

« Que vous êtes heureux, mon cher Balzac, s'écrie celle-ci, de pouvoir dénicher des ouvriers ! Voilà un garçon, fait-elle en désignant La Touche, qui m'a l'air de

s'acquitter fort bien de sa besogne. Il faudra que vous me donniez son adresse. A propos, avez-vous des nouvelles de M. La Touche ?

— Euh... oui, répond Balzac, en jetant un regard embarrassé sur le colleur qui continue tranquillement sa besogne.

— Vous savez ce qu'on dit ?...

— ?...

— Qu'il est devenu fou ?

— Allons donc !

— Parfaitement. Le chagrin et le dépit des sifflets qui ont accueilli sa *Reine d'Espagne*. Hein ! Quel four ! Vous avouerez qu'il y a de quoi en faire une maladie...

— Si nous allions au jardin, interrompit Balzac. Je crains que l'odeur de la peinture ne vous incommode. »

Un quart d'heure plus tard, la visiteuse et Balzac se heurtèrent, au détour d'une allée, à La Touche qui, le tablier retroussé, un bonnet grec à la main, lui dit :

« Madame, je vous présente mes hommages. J'ai entendu tout à l'heure que vous vous plaigniez de la négligence de votre marchand de papier. Voici mon adresse, si vous avez besoin d'un colleur, je suis à votre disposition.

La dame rougit.

— Eh bien, soit, dit-elle, je vous attendrai demain... Et, surtout, ajouta-t-elle, n'oubliez ni votre esprit, ni votre pot à colle. »

L'amitié de La Touche et de Balzac ne devait pas être de longue durée. C'est Henry Monnier qui, avec sa verve bouffonne, nous a conté lui-même comment se termina cette intimité littéraire.

C'est chez La Touche, à Aunay, que Henry Monnier fit la connaissance de Balzac. A la vérité, il l'avait déjà aperçu une fois, quelques années auparavant, lui-même l'a conté de façon plaisante dans ses *Mémoires de Monsieur Joseph Prudhomme* (1).

(1) Henry Monnier, *Mémoires de Monsieur Joseph Prudhomme*, Paris, 1857.

« Dans les dernières années de la Restauration, dit-il, j'allais très souvent au café Minerve où se réunissaient un certain nombre de jeunes gens d'esprit...

« Un jour, comme nous étions à bavarder, Horace Raisson se leva :

« — Allons-nous-en, s'écria-t-il, voici cet ennuyeux Saint-Aubin qui arrive... »

« Je vis entrer un homme jeune encore, mais d'un embonpoint très apparent ; l'œil vif, la figure ronde et souriante, les mains dans les poches, la démarche nonchalante, l'air d'un moine ou d'un paysan... »

Quelque temps après, Henry Monnier se trouvant à Aunay, chez La Touche, vit arriver un individu qu'il reconnut aussitôt pour le Saint-Aubin du café Minerve :

« Il était vêtu d'une blouse et coiffé d'une casquette en toile cirée. Des guêtres de cuir montaient jusqu'à ses genoux ; un havresac au sommet duquel était bouclé le manteau pour la pluie chargeait ses épaules. Il tenait à la main un grand bâton ferré ; sous sa blouse, il avait une ceinture garnie de deux pistolets à l'extrémité de laquelle pendait une petite hache. On eût dit un pionnier des États-Unis.. »

Le malheureux La Touche, maniaque de propreté et d'ordre, fut épouvanté en contemplant cette figure de trappeur échappé d'un roman de Cooper, ce personnage effrayant dont les gros souliers à clous rayaient le parquet sans vergogne et qui touchait à tout, maniant les objets d'art et les statuettes, les potiches et les vases de prix. Le havresac, le bâton et la ceinture jetés dans un coin, sur un canapé Louis XVI, Balzac enfoncé dans un fauteuil, ses gros souliers allongés sur le velours d'une chaise, se reposait bruyamment de ses fatigues.

« Tout alla bien encore, conte Henry Monnier, jusqu'au dîner, mais ce fut après le repas que les choses se gâtèrent tout à fait. On était parti faire une promenade dans les environs.

« L'aspect des champs avait sans doute ce jour-là surexcité la verve de Balzac, car il se mit à nous débiter

toutes sortes de gauloiseries. Parvenus sur une éminence d'où l'on apercevait le magnifique panorama de la vallée, nous nous arrêtons, et, tout à coup, Balzac fit retentir les échos d'alentour d'un de ces bruits grotesques qu'on ne nomme pas. et qu'il accompagna de ses plus bruyants éclats de rire. Les lèvres de La Touche n'en restèrent que mieux fermées, et la promenade s'écoula au milieu d'un flux intarissable de paroles de Balzac et du parfait silence de son compagnon... »

Bientôt ils rentrèrent et Balzac, qui travaillait la nuit, se retira après avoir prévenu à la cuisine qu'on lui préparât une certaine dose de café froid.

Monnier resta seul avec La Touche.

« Décidément, me dit ce dernier, le voilà qui s'installe.

— Il le faut bien.

— Comment, il le faut ?

— Sans doute, répliquai-je, ne m'avez-vous annoncé ce matin, d'un air de très grande satisfaction, que vous aviez invité Balzac à passer la belle saison avec vous, et que vous l'attendiez à chaque instant?... »

Sans répondre, La Touche, d'un air penaud, prit sa bougie et monta dans sa chambre à coucher.

Que se passa-t-il dans la nuit et dans la matinée du lendemain ? Henry Monnier n'en sut jamais rien. Toujours est-il que, levé de bonne heure ce jour-là, il revenait à la maison après avoir fait un tour de promenade, lorsque, débouchant sur la route de Sceaux, il aperçut un individu, tête nue, en pantoufles et en pantalon à pied, courant après le coucou qui faisait le service entre Sceaux et Paris en criant :

« Arrêtez ! arrêtez ! »

« Le cocher s'arrêta enfin. Il n'y avait plus qu'une place en lapin ; l'individu s'y installa, le front en sueur, les joues ardentes, la poitrine essoufflée. Quel ne fut pas mon étonnement en reconnaissant Balzac dans ce voyageur si pressé !

« Je courus à la maison. J'entrai dans la chambre de Balzac, j'y trouvai ses guêtres, son havresac, son

bâton ferré, ses pistolets, tant il s'était hâté de partir. »

« Où est donc Balzac ? demanda Monnier à La Touche. Je ne vois pas son couvert.

— Et vous ne le verrez plus.

— Il est parti ?

— Parbleu ! »



Henry Monnier, par lui-même.

Ainsi finit l'amitié de La Touche et du romancier.

Cependant, avant de se terminer, cette liaison littéraire avait procuré à l'auteur des *Chouans* une autre relation qui fut plus fidèle, celle-là : ce fut celle de George Sand.

En 1831, l'auteur d'*Indiana* était en pleine gloire, et, cependant, la lecture des *Chouans*, de la *Peau de chagrin* et de la *Physiologie du Mariage* l'avait si fort intéressée qu'elle voulut connaître l'auteur de ces beaux livres. Après s'être fait présenter à Balzac par La Touche, elle alla elle-même rue Cassini rendre visite au romancier :

« Cher maître, lui dit-elle, je viens à vous, non comme une muse du département, mais comme une bonne personne très ravie de votre talent. »

Enchanté de l'admiratrice qui se découvrait à lui, Balzac se mit, de son côté, à louanger fort l'auteur d'*In-*

diana et lui promit une visite en retour. Bientôt, en effet, il arriva dans le modeste appartement du quai Saint-Michel où habitait encore George Sand.

« Il grimpait avec son gros ventre, raconte celle-ci, tous les étages de la maison, et arrivait, soufflant, riant, bavardant, sans reprendre haleine. Il prenait des paperasses sur une table, y jetait les yeux, avait l'intention de s'informer un peu de ce que ce pouvait être; mais aussitôt, pensant à ce qu'il était en train de faire, il se mettait à le raconter. Son commerce était fort agréable, un peu fatiguant de paroles pour moi qui ne sais pas assez répondre pour varier les sujets de conversation. Mais son âme était d'une grande sérénité, et, en aucun moment, je ne l'ai vu maussade. »

Il paraît, cependant, qu'un jour, l'auteur d'*Indiana* se fâcha. C'était à propos de Rabelais. Ingénument, George Sand avouait qu'elle n'avait jamais lu *Pantagruel*. Aussitôt Balzac de lui apporter un tome de Rabelais et de lui en faire la lecture en l'assaisonnant de détails de son cru d'une telle audace que Mme Sand n'y put tenir :

« Allez-vous en, fit-elle, gros effronté !

— Je vous obéis, répondit celui-ci, mais, en ce moment, vous n'êtes qu'une bête et une chipie. »

La fâcherie ne dura pas longtemps. Quelques jours plus tard, Balzac invitait à dîner l'auteur d'*Indiana* dans son pavillon de la rue Cassini.

« Le menu, raconte M. G. Ferry (1), était singulier : il se composait d'un potage au lait, de bœuf bouilli, de melon et de vin de champagne. Balzac présidait au festin, habillé d'une superbe robe de chambre à ramages de soie, dont il se montrait très fier.

« Quand ses invités furent sur le point de se retirer, il voulut leur faire la conduite jusqu'à l'Odéon, dans ce costume d'appartement.

« A cette époque, le quartier de l'Observatoire était encore peu pourvu de becs de gaz ; il se munit donc d'un

(1) G. Ferry, *op. cit.*, p. 61.

bougeoir finement ciselé garni d'une bougie allumée. George Sand voulut le dissuader de ce projet.

— Demeurez chez vous, lui dit-elle, sinon vous vous ferez voler ou assassiner, au retour, par quelque malfaiteur.

— Pas de danger, repartit Balzac en riant : ou les voleurs me prendront pour un fou, et ils respecteront mon égarement; où ils me prendront pour un prince, alors ils craindront de s'attirer le zèle de la police. »

« Et voilà l'auteur de la *Peau de chagrin* accompagnant ses hôtes jusqu'à l'Odéon, enveloppé de sa belle robe de chambre, tête nue — on était en été, — le bougeoir allumé à la main.

« On juge si le trajet fut gai... »

Malgré quelques très légères brouilles, les relations furent toujours excellentes entre Balzac et George Sand. Il est vrai que celui-ci ne se risqua jamais à faire la cour à la belle romancière. Il savait, quand il le voulait, afficher son culte du platonisme devant lequel il fallait bien s'incliner. Mais toute femme n'est-elle pas secrètement dépitée de n'avoir pas été désirée et courtisée? Dans l'*Histoire de ma vie*, George Sand a écrit une phrase mi-sérieuse, mi-ironique sur ce platonisme balzacien qui lui parut bien un peu extraordinaire!

Quant à Balzac, il garda, toute sa vie, l'image de cette femme telle qu'elle lui était apparue en 1831, « avec ses yeux impénétrables, avec sa beauté d'Isis, plus sérieuse que gracieuse, et comme frappée de la tristesse d'une méditation constante;... avec ses longs cheveux noirs descendant en nattes sur le cou, comme la coiffe à double bandelette rayée de statues de Memphis;... avec son front plein et large, illuminé par des méplats où s'arrête la lumière, coupé comme celui de la Diane chasseresse; avec son teint olivâtre du jour et blanc aux lumières, sur lequel tranchait la pourpre vive d'une bouche admirable de beauté. »

Dix ans plus tard, écrivant *Béatrix*, et ayant à peindre un type de femme artiste, il se souvint de l'auteur

d'*Indiana* et il la plaça toute vive dans son roman en faisant l'admirable portrait dont on vient de lire un extrait.

On avouera que George Sand aurait eu mauvaise grâce à se formaliser!...

Nous en aurons fini avec cette première période de la vie de Balzac lorsque nous aurons dit quels furent les rapports du romancier avec l'une des plus charmantes femmes de cette époque dans le salon de laquelle il fut reçu et fêté, avec la duchesse d'Abrantès. Ce fut encore, semble-t-il, chez Sophie Gay que la duchesse et le romancier se rencontrèrent pour la première fois et que se noua entre eux une bonne et franche camaraderie littéraire. Bien des circonstances similaires les rapprochaient. Encore que partis l'un et l'autre d'un horizon social très différent, ils se retrouvaient en une même crise de vie âpre et besogneuse, avec les mêmes soucis d'argent, avec un même besoin de luxe et de dépense, avec les mêmes goûts, les mêmes désirs, la même ardeur au travail, les mêmes déboires et les mêmes angoisses.

La duchesse d'Abrantès, ex-femme du maréchal Junot, avait connu sous l'Empire toutes les splendeurs du monde officiel, elle avait été une des reines de l'époque et son salon un des plus recherchés. Malheureusement, dépensière par goût et par besoin, elle n'avait su rien garder de tout ce luxe et de toute cette fortune. D'autre part, mise par Napoléon dans une sorte de disgrâce pendant les dernières années de l'Empire, elle s'était trouvée à la Restauration, dans une gêne presque pénible. Bien entendu, elle n'avait voulu renoncer à aucun de ses privilèges mondains, elle était demeurée aussi fêtée et elle avait tenu à ce que son salon demeurât aussi recherché, mais c'était la misère dorée.

A l'époque où Balzac fit sa connaissance, c'était une femme de quarante ans environ, « gardant encore dans sa personne, dit M. G. Ferry (1), des vestiges de jolie

(1) G. Ferry, *op. cit.*

femme; une taille mince, des traits agréables, des cheveux châtains. » Mise un peu en quarantaine par le gouvernement de la Restauration, sachant qu'elle ne pouvait



La duchesse d'Abrantès, d'après Jules Bailly.

compter que sur elle-même, elle avait fait appel à tout son courage et à toute son énergie, et elle s'était dit que ce luxe aussi indispensable pour elle que le pain, elle le demanderait aux produits de sa plume. Puisque seule la

littérature avait des chances de la faire vivre, eh bien, elle ferait de la littérature ! Elle avait de la fougue, de l'imagination, elle avait beaucoup vécu et vu beaucoup de choses, elle eut tôt fait d'écrire sa première œuvre, un roman du titre de l'*Amirante de Castille.*

C'est à cette époque qu'elle se lia plus intimement avec Balzac. Le romancier avait été séduit par cette figure pittoresque de maréchale de l'Empire qui avait conservé la fière audace de l'époque de sa splendeur et dont le salon était si amusant.

« Cette femme, disait-il à Mme Ancelot en lui montrant la duchesse, a vu Napoléon enfant, elle l'a vu jeune homme encore inconnu, elle l'a vu occupé des choses ordinaires de la vie, puis elle l'a vu grandir, s'élever et couvrir le monde de son nom ! Elle est pour moi comme un bienheureux qui viendrait s'asseoir à mes côtés après avoir vécu au ciel tout près de Dieu (1) ! »

Son culte napoléonien était devenu si fervent qu'il avait dressé chez lui, rue Cassini, un petit autel surmonté d'une statue de Napoléon, avec cette inscription : *Ce qu'il avait commencé par l'épée je l'achèverai par la plume.*

Il avait rencontré chez elle le propre fils de la duchesse, Napoléon d'Abrantès, le plus spirituel et le plus aimable des viveurs, qui tenait de sa mère la fringale du luxe et de la vie large, l'amour des aventures et le dédain des créanciers. Napoléon d'Abrantès était un de ces types de l'époque impériale, comme Balzac pouvait en rencontrer encore quelques exemplaires, promenant dans le monde étroit et bourgeois de la Restauration leur besoin d'activité intense, leur surabondance d'énergie fuyant de tous côtés. C'étaient là certainement pour un observateur social des personnages singulièrement caractéristiques et précieux pour l'histoire d'un temps.

Balzac eut d'autant plus le loisir de se lier avec les d'Abrantès qu'à partir de 1827, sa famille ayant, comme

(1) Mme Ancelot, *Les Salons de Paris.* (Paris, 1858.)

nous l'avons dit, quitté Villeparisis pour habiter Versailles, il eut vingt fois l'occasion en allant rendre visite à sa mère de passer chez la duchesse qui habitait aussi la vieille cité.

On se doute de ce qu'était la conversation entre ces deux imaginatifs ayant besoin l'un et l'autre de se confier leurs tracas, leurs angoisses, leurs espoirs et leurs désirs. Balzac faisait part à la duchesse des ennuis de toutes sortes dont il était accablé, de ses dettes énormes et de la façon dont il les paierait. Et Mme d'Abrantès répliquait en racontant la dernière frasque de son fils qui venait de saigner sa bourse aux quatre veines et en parlant des espoirs qu'elle fondait sur sa littérature.

Il semble bien que, de ce côté, l'auteur de la *Comédie humaine* lui rendit de réels services. Il ouvrit à la duchesse d'Abrantès l'accès de la *Revue de Paris* en la recommandant très chaudement au directeur Charles Rabou. Il conclut, au nom de son amie, un excellent traité avec Marie pour son *Amirante de Castille* : trois mille francs pour deux mille cinq cents exemplaires, enfin il fut son aide le plus précieux dans le placement de ses *Mémoires* qui eurent un si retentissant succès. Pour la première fois, les contemporains de Louis-Philippe pouvaient lire une histoire des dessous du monde impérial. Pour la première fois, un témoin invitait le public à pénétrer avec lui derrière l'apparat des personnages napoléoniens. La multiplicité des anecdotes, le ton vivant du récit, la piquante observation des détails rachetèrent la longueur de ces dix-huit volumes. Balzac s'était chargé de trouver un éditeur. L'affaire fut longue à conclure, mais le romancier y mettait tous ses soins comme s'il se fût agi d'une de ses propres œuvres :

« Au nom de vous-même, écrivait-il à la duchesse, ne prenez aucun engagement avec qui que ce soit, ne donnez aucune parole.,. Si Everat revient, dites-lui que je suis votre *avoué* depuis longtemps pour ces sortes d'affaires, quand elles en valent la peine... *J'ai trouvé, je crois, de l'argent vivant.* » Formule singulièrement fascinatrice

pour ces deux assoiffés d'or, pour ces deux besogneux qu'étaient la duchesse et son *avoué!*

En effet, Mme d'Abrantès vendit ses Mémoires 70 000 fr., ce qui la sauva momentanément de la gêne.

En retour, il semble bien qu'elle exerça sur Balzac — toutes proportions gardées — la même influence pour la compréhension du monde impérial que Mme de Berny pour celle du monde royaliste. Tous ces détails sur les hommes et les choses du temps de l'Empire qui sont si vivants et si étonnants, et qu'on relève à chaque page du *Colonel Chabert*, du *Médecin de Campagne*, de la *Vendetta*, de la *Femme de trente ans*, de l'*Envers de l'Histoire contemporaine* ou de *la Rabouilleuse*, qui aurait pu les donner à Balzac mieux que cette femme d'un rang élevé qui avait vu toute la tragédie impériale et en connaissait toutes les ficelles? Que de conversations ne durent-ils pas avoir ensemble sur un pareil sujet aussi excitant pour deux imaginatifs! Et Balzac ne faisait-il pas lire à la duchesse, aussitôt qu'il les avait écrites, les pages qu'il composait sur cette invraisemblable épopée? Le 2 août 1833, il écrit à Mme Carraud : « Mme d'Abrantès, qui pleure rarement, a fondu en larmes au désastre de la Bérésina, dans la *Vie de Napoléon racontée par un soldat dans une grange.* » La duchesse d'Abrantès n'est-elle point le témoin fidèle et l'auteur direct de telle petite observation sur Napoléon et ses familiers qui nous paraît aujourd'hui d'une vérité frappante?...

Quoi qu'il en soit, ce fut toujours pour l'auteur de la *Comédie humaine* une excellente amie et un dévoué compagnon. La pauvre femme devait avoir, du reste, une triste fin. Acculée par les dettes de toutes sortes, malade, incapable de se relever, elle eut la douleur de voir une partie de son mobilier vendu à l'encan, et elle-même, sans appui, sans ressources, repoussée de partout, dut aller mourir misérablement, obscurément, dans une humble chambre de la rue des Batailles, couchée dans une pièce sans meubles, avec, à ses côtés, sa seule femme de chambre qui n'avait pas voulu l'abandonner. Ce fut le

7 juin 1838. Louis-Philippe envoya un secours qui arriva trop tard.

De province où il se trouvait, Balzac, quand il connut cette mort pitoyable, écrivit le mot de la fin à Mme Hanska : « Elle a fini comme a fini l'Empire !... »

IV

Balzac et la Duchesse de Castries

L'AVENTURE de Balzac et de la duchesse de Castries est un des plus curieux et des plus émouvants épisodes de la vie du grand romancier : on y sent vivre Balzac tout entier avec sa passion, sa grandiloquence, son enthousiasme pour la beauté et aussi ses déboires, ses désillusions, le réveil cruel que la réalité opposait à l'infini de ses illusions.

Dans le courant du mois de juin 1831, Balzac, tout à la création de son admirable *Louis Lambert*, se trouvait au château de Saché, en Touraine, chez M. de Margonne, lorsque, dans la nombreuse correspondance qu'il recevait — lettres d'affaires, lettres d'importuns, lettres de créanciers, surtout, hélas! — il distingua un billet élégant et parfumé, écrit d'une écriture tout aristocratique et signé romanesquement : « Une femme qui ne veut pas se faire connaître. » La lettre était un dithyrambe passionné en faveur de l'écrivain et de ses œuvres. L'on y disait l'enthousiasme ressenti à la lecture de certains romans. Cependant l'on avouait aussi certaines critiques, l'on s'inquiétait de l'amoralité de la *Physiologie du Mariage* ou de la *Peau de chagrin*, l'on faisait quelques restrictions piquantes et très justes, somme toute, qui frappèrent plus le romancier que les pages de louanges qui lui étaient consacrées.

Il daigna répondre. Lui qui laissait tant de lettres en souffrance, prit le temps, au milieu de son labeur écrasant, de réfuter quelques-unes des critiques de l'inconnue. Cette dernière répondit à la seconde lettre, Balzac en fit

de même pour la troisième. Bref un commencement de correspondance s'ébauchait lorsque, un peu irrité de l'anonymat de son contradicteur, le romancier somma celui-ci de se dévoiler. La lettre suivante lui livra le nom de cette femme, car c'en était une : la duchesse de Castries, une des étoiles les plus aristocratiques du faubourg Saint-Germain d'alors qui, avec une bonne grâce charmante, priait l'auteur de la *Comédie humaine* de la venir voir, dès son retour, en son hôtel de la rue de Varenne.

On devine l'étonnement et la joie de Balzac. Lui qui avait toujours désiré de toutes ses forces approcher ce monde brillant du Paris aristocratique, lui dont l'esprit et le génie étaient faits pour rivaliser avec les plus spirituelles élégances de son époque, se trouvait par hasard introduit et de la plus piquante et de la plus flatteuse façon au sein même d'un des salons les plus haut cotés de la Restauration. « La duchesse de Castries, dit M. Gabriel Ferry, avait une jolie figure couronnée par une superbe chevelure blonde, hardiment dorée; une taille svelte, une tournure gracieuse aérienne; enfin un rayonnement séducteur dans toute sa personne qui captivait les yeux. Quand elle apparaissait à quelque bal de la duchesse de Berry, son entrée faisait toujours sensation, soulevait toutes les admirations (1). »

Un accident survenu à la chasse — la duchesse s'était accrochée à une branche d'arbre, était tombée sur les reins et s'était à demi brisé l'épine dorsale — avait endolori toute sa personne « et donné à son visage une intéressante expression de mélancolie souriante, de souffrance voilée. » « Un demi-cadavre élégant, écrit Philarète-Chasles, voilà ce qu'était devenue cette belle, si éclatante de fraîcheur qu'au moment où elle mettait le pied dans un salon à vingt ans, sa robe nacarat tombant sur des épaules dignes du Titien, elle effaçait littéralement l'éclat des bougies. »

Au moment où Balzac allait devenir l'un des assidus de

(1) *Op. cit.*, p. 79.

son salon, elle était âgée de trente-cinq ans environ, sa tête était toujours demeurée très belle, sa chevelure merveilleuse, son port d'une aristocratie admirable.

Quelle était maintenant au moral la femme dont, avec sa fougue accoutumée, Balzac va devenir amoureux dès qu'il la verra, ou, plutôt, la reverra, car il la connaît déjà pour l'avoir entrevue dans le salon de la princesse Bagration?... M. Gabriel Ferry la dépeint ainsi :

« Une femme coquette, vaniteuse, fine, spirituelle, frottée d'un peu de sensibilité, de dévotion, de chaleur de salon; une vraie Parisienne avec toutes ses qualités brillantes du dehors; qualités raffinées par l'éducation, le luxe, l'aristocratie des milieux, mais aussi avec toutes ses sécheresses, ses défauts; en un mot, une de ces femmes auxquelles il ne faut jamais demander de l'amitié, de l'amour, du dévouement au delà d'une légère couche, par la raison que la nature a créé des femmes moralement pauvres. »

Somme toute, la plus hypocrite des coquettes et la plus dangereuse pour un homme à imagination vive comme l'était Balzac.

Au début, ce fut un triomphe pour son orgueil : la porte de l'un des plus aristocratiques hôtels du Faubourg lui était ouverte à deux battants. L'auteur de la *Comédie humaine* ne se fit pas prier pour profiter de la permission octroyée par la duchesse. L'hiver de 1832 le vit mondain, fashionable, dandy, incomparable!

Pour aller de pair avec la société qu'il fréquentait, il crut qu'il serait bon de transformer son logis, son train de maison, son équipage.

Le moment était, du reste, bien choisi pour se meubler : les années qui suivirent 1830 furent excellentes pour les collectionneurs. On trouvait alors à un prix fabuleux de bon marché des bibelots, des objets d'art, des tableaux. C'est à partir de cette époque que Balzac commença sa collection, — collection qu'il devait poursuivre avec ténacité, à travers les avatars et les soubresauts de sa vie, si bien qu'à la veille de sa mort, il avait réuni dans le

petit hôtel de la rue Fortunée des richesses artistiques dont l'ensemble était estimé au bas mot à 150 000 francs.

Pour l'instant, son mobilier était plus modeste. Cependant un ancien directeur de journal, nommé Solar, qui visita l'écrivain à cette époque nous a fait le récit de l'aspect de la maison. Nous y voyons qu'entre autres choses, Balzac avait déjà acquis ses fameux meubles florentins qui n'étaient autres que la commode de Marie de Médicis et le secrétaire de Henri IV! Balzac les avait découverts dans la petite ville de Luynes, en un de ses voyages de Touraine.



Caricature de Balzac, par Dantan.

La commode était en bois d'ébène veiné d'or, à pans brisés, avec cul-de-lampe et filets dorés en spirales aux angles. Un seul morceau d'ébène recouvrait cette commode armoriée aux armes de France et de Florence.

« Quant au secrétaire, dit M. Ferry, il était composé d'un avant-corps à deux vantaux, chargé d'une tablette profilée, sur laquelle s'élevait la partie supérieure, également divisée en deux compartiments et terminée par une corniche d'une exquise pureté de moulure. » Le célèbre marchand d'antiquités Monbro estimait ces deux merveilles à 60 000 francs.

Balzac acquit, en outre, un grand nombre de meubles de la Renaissance italienne de la plus grande valeur et il s'occupa de se composer une galerie.

Lorsque Solar vint le voir, le romancier « l'œil en feu », les cheveux en désordre, les lèvres émues, les narines palpitantes, les jambes écarquillées, le bras tendu comme un montreur de phénomènes un jour de foire en plein soleil et en pleine place publique, parlait ainsi en faisant visiter ses dernières acquisitions :

« Admirez, admirez ce portrait de femme de Palma le vieux, peint par Palma lui-même, le grand Palma, le Palma des Palmas, car il y a autant de Palma en Italie que de Miéris en Hollande. C'est la perle de l'œuvre de ce grand peintre, perle lui-même parmi les artistes de sa belle époque. Altesse, saluez!

« Voici, maintenant, le portrait de Mme Greuze, peint par l'inimitable Greuze. C'est la première esquisse de tous les portraits de Mme Greuse, le premier trait! celui que l'artiste ne retrouve plus. Diderot a écrit sur cette esquisse suave vingt pages délicieuses, sublimes, divines, dans son *Salon*. Lisez son Salon; voyez l'article Greuze, lisez cet admirable morceau!

« Ceci est le portrait d'un chevalier de Malte, il m'a coûté plus d'argent, de temps et de diplomatie qu'il ne m'en eût fallu pour conquérir un royaume d'Italie. Un ordre du pape a pu seul lui ouvrir la frontière des États romains. La douane l'a laissé passer en frémissant. Si cette toile n'est pas de Raphaël, Raphaël n'est plus le premier peintre du monde. J'en demanderai ce que je voudrai. Je veux un million ou un remerciement. Passons. »

Et, devant les yeux ahuris de son interlocuteur, il fait valoir toutes les richesses qu'il vient d'acquérir : des vases de vieille porcelaine de Chine, des tasses de porcelaine de Saxe et de Sèvres, des statuettes précieuses, des bronzes signés, des écharpes d'or et d'argent, des étoles du XIIe siècle, des tapisseries du XVIIe et encore des tableaux et encore des meubles et encore des objets d'art.

Grâce à toutes ces richesses, Balzac ne peut-il pas aller de pair maintenant avec la haute société qu'il fréquente? Au reste, il prend deux domestiques, il achète des chevaux et des voitures, il galope au Bois.

Lui-même arbore des gilets magnifiques, endosse un superbe habit bleu à boutons dorés pour se montrer à l'Opéra dans la *loge infernale* ou *des lions*. Là s'étalent le marquis de Podensac, Lautour-Mézeray, de Boigne, tous les beaux de l'époque, tous les lions du jour. Chacun apporte son anecdote ou son historiette scandaleuse dont les autres s'égaient bruyamment, si bruyamment même que le commissaire de police chargé du maintien de l'ordre dans la salle doit intervenir parfois. Mais tout n'est-il pas permis aux lions? Là Victor Roqueplan se livre à la plus impitoyable critique de l'administration de l'Opéra. Avec un esprit infernal, il satirise et tourne en ridicule les actrices et les chanteurs, le régisseur et le corps de ballet, le caissier et le pompier de service. C'est un feu roulant de mots d'esprit auquel personne n'échappe.

A la sortie du spectacle, toute la bande va joyeusement souper au cabaret de la Maison-Dorée dans lequel elle possède un salon particulier où nul n'a le droit de pénétrer sans sa volonté expresse. Vers les trois heures du matin, chacun se retire chez soi, Balzac en son équipage, un coupé magnifique, un locatis de 500 francs par mois sur les panneaux duquel resplendissent les armes parlantes des Balzac d'Entragues.

Au milieu de toutes ces élégances, on pense si l'auteur de la *Comédie humaine* se rengorgeait avec son habit de

drap bleu sortant de chez Buisson, ses boutons d'or ciselés par Gosselin, son pantalon noir à sous-pieds et son gilet de piqué blanc anglais sur lequel serpentaient les mille anneaux d'une imperceptible chaîne d'or de Venise.

A la vérité, les envieux et les ricaneurs trouvaient plutôt qu'avec sa toilette ébouriffante il avait l'air d'un riche marchand de bœufs de Poissy en grande tenue d'apparat, mais Balzac paraissait si convaincu, si sérieux, si enthousiaste que sa vue désarmait les rieurs.

Chaque soir d'Opéra, il était donc là, se prélassant en faisant tournoyer sans cesse entre ses mains gantées de blanc cette fameuse canne, vrai instrument de tambour-major, qui est devenue si célèbre, grâce en partie à Mme de Girardin avec son charmant récit de la *Canne de M. de Balzac.*

Cette canne était un objet très précieux pour le romancier, et elle a tenu trop de place dans sa vie pour que nous n'en parlions pas un instant.

Un ancien éditeur de Balzac, Werdet, qui fut une mauvaise langue et un rancunier, nous a donné des détails très piquants sur cette fameuse canne.

Balzac recevait déjà à cette époque, paraît-il, des témoignages d'admiration et de sympathie qui lui étaient adressés par des femmes, saphirs, émeraudes, pierres de toutes sortes, et l'idée lui vint, un jour, d'envoyer tous ces dons provenant d'amies, la plupart inconnues, au bijoutier Gosselin avec ordre d'en faire une tête de canne. L'intérieur de la tête devait être creux afin d'y placer des boucles de cheveux!

Gosselin exécuta son travail à la lettre, surmontant une canne monstrueuse de tambour-major de toutes les pierreries que Balzao lui avait confiées. Dès lors, le romancier la promena triomphalement partout où il allait.

Or, un jour, la fameuse canne s'égara. Au moment de partir, l'écrivain ne trouvait plus cet objet unique à ses yeux. Il fouille partout. Point de canne!

« Balzac, raconte Werdet (1), était en proie à une inquiétude extrême, ses traits étaient bouleversés :

— Messieurs, s'écriait-il à chaque instant, assez de ce



Delphine Gay (*Mme de Girardin*).

jeu cruel; je vous en supplie, au nom du ciel, rendez-moi ma canne.

« Et il s'arrachait les cheveux, mais nous ne pouvions

(1) E. Werdet, *Souvenirs de la Vie littéraire*.

lui rendre ce que nous n'avions pas... J'offris alors à son propriétaire désolé de prendre un cabriolet et d'aller, nouveau Christophe Colomb, à la recherche de la canne. J'étais résolu à aller la demander dans tous les lieux sans exception où notre grand étourdi aurait fait des visites. Il accepta. Je revins au bout de deux heures qui avaient paru deux siècles de tortures pour lui. Hélas! Trois fois hélas! Je ne rapportai rien...

« A cette accablante nouvelle, notre grand romancier s'évanouit. Quand il reprit ses sens, je lui dis :

— Allons, ne vous désespérez pas ainsi. Je vais courir chez votre loueur de voitures 118, rue du Bac: peut-être l'avez-vous oubliée dans votre coupé? C'était ce que nous aurions dû vérifier tout d'abord, mais on ne s'avise jamais de tout... Il ne voulut à aucun prix me quitter; j'étais sa dernière planche de salut, il s'attachait à mes pas, à mes habits, il faisait peine à voir. Nous tombâmes comme une double bombe chez le loueur de voitures. Notre coupé n'avait pas été visité, nous y courûmes; la magnifique canne s'y prélassait nonchalamment couchée dans un coin. Qu'on juge de la joie d'Honoré en retrouvant son inséparable compagne!... »

Après l'Opéra, l'endroit où Balzac se montre le plus assidûment est le salon de Mme de Girardin, la charmante fille de Sophie Gay.

Avec sa taille élevée et ses proportions de statue, éblouissante dans ses robes de velours noir, Delphine était d'une perfection et d'un esprit inestimables. « Ce n'était pas coquetterie chez elle, a dit Théophile Gautier, c'était sentiment d'harmonie; sa belle âme était heureuse d'habiter un beau corps. »

Et l'auteur de *Émaux et Camées* d'ajouter ces détails sur les réceptions de la belle Delphine :

« Tout l'appartement était tendu d'un damas de laine vert d'eau, dont le ton glauque comme celui d'une grotte de néréide ne pouvait être supporté que par un teint de blonde irréprochable; elle avait choisi cette nuance sans méchanceté, mais les brunes égarées dans cette caverne

verte y paraissaient jaunes comme des coings, ou enluminées comme des fusées (1). »

Tout était, du reste, sans prétention chez Mme de Girardin. Elle recevait ses amis à la bonne franquette, dans sa chambre à coucher dont le lit était dissimulé sous un rideau. On s'y rendait généralement après l'Opéra et les Bouffes, ou bien avant d'aller dans le monde, c'est-à-dire entre onze heures et minuit, Balzac était à peu près assuré d'y rencontrer Lamartine — qu'il retrouvait chez la fille après l'avoir connu chez la mère, — ainsi que Victor Hugo, Alphonse Karr, Eugène Sue, Gautier, Jules Janin, Lautour-Mézeray, Chassériau, Cabarrus, et, de temps en temps, Alfred de Musset. La conversation était piquante, animée, spirituelle. On y égratignait bien un peu ceux qui ne faisaient pas partie du cercle de la belle Delphine, mais on y défendait aussi les amis avec une sorte d'âpreté d'excellente camaraderie. A ces moments-là, Delphine était transportée d'une sainte colère qui transfigurait ses traits jusqu'au sublime, selon la remarque de Gautier. Autrement elle était douce,



Pommeau de la canne de Balzac.

(1) Théophile Gautier, *Portraits et Souvenirs littéraires.* Paris, 1875, Calmann Lévy, éditeur.

gaie et *bon garçon*, comme disait Lamartine. Balzac y passait des soirées délicieuses.

Dans une page célèbre, Lamartine nous a conservé le souvenir de ce que fut le Balzac de cette époque, tel qu'il le vit si souvent aux soirées de Mme de Girardin :

« Balzac était debout, raconte Lamartine (1) devant la cheminée de marbre de ce cher salon où j'avais vu passer et poser tant d'hommes ou de femmes remarquables. Il n'était pas grand, bien que le rayonnement de son visage et la mobilité de sa stature empêchaient de s'apercevoir de sa taille ; mais cette taille ondoyait comme sa pensée ; entre le sol et lui il semblait y avoir de la marge ; tantôt il se baissait jusqu'à terre comme pour ramasser une gerbe d'idées, tantôt il se redressait sur la pointe des pieds pour suivre le vol de sa pensée jusqu'à l'infini.

« Il ne s'interrompit pas plus d'une minute pour moi ; il était emporté par sa conversation avec M. et Mme Émile de Girardin. Il me jeta un regard vif, pressé, gracieux, d'une extrême bienveillance. Je m'approchai pour lui serrer la main, je vis que nous nous comprenions sans phrase, et tout fut dit entre nous ; il était lancé, il n'avait pas le temps de s'arrêter. Je m'assis et il continua son monologue, comme si ma présence l'eût ranimé au lieu de l'interrompre. L'attention que je prêtais à sa parole me donnait le temps d'observer sa personne dans son éternelle ondulation.

« Il était gros, épais, carré par la base et les épaules ; le cou, la poitrine, le corps, les cuisses, les membres puissants ; beaucoup de l'ampleur de Mirabeau, mais nulle lourdeur ; il y avait tant d'âme qu'elle portait tout cela légèrement et gaîment, comme une enveloppe souple, et nullement comme un fardeau, ses bras courts gesticulaient avec aisance, il causait comme un orateur parle... »

Gavarni disait de lui que « physiquement, du derrière de la tête aux talons, chez Balzac, il y avait une ligne droite

(1) Lamartine, *Balzac et ses œuvres*. Paris, 1866. Michel Lévy, éditeur.

avec un seul ressaut aux mollets ; quant au devant du romancier, c'était le profil d'un véritable as de pique (1). »

*
* *

Cependant les milieux brillants que fréquente Balzac



« Et vous, Honoré, en voulez-vous une tasse. »
Une soirée chez Mme de Girardin.

n'ont pas seulement une influence immédiate sur son train de vie, ils accaparent si bien sa pensée

(1) *Journal des Goncourt*, t. I.

qu'ils l'orientent vers des horizons nouveaux. Sincèrement libéral, Balzac tend à devenir chaque jour plus royaliste, plus ultra, chaque jour aussi sous l'influence de la duchesse de Castries, du duc de Fitz-James et de leurs amis, les préoccupations politiques l'envahissent davantage. L'année précédente, en juillet 1831, il a tenté — sans succès — de se présenter à Angoulême. Cette année, comme il est en Touraine, au domaine de Saché, entretenant toujours une correspondance active avec la duchesse, une vacance parlementaire se présente : M. Girod, le député de Chinon, vient d'être nommé ministre de l'Instruction publique et des Cultes. Occasion inespérée pour Balzac de tenter à nouveau la fortune politique. Il s'est retiré en Touraine pour travailler, accablé de labeur, achevant *Louis Lambert.* N'importe! Il fait démarches sur démarches, est agréé par les électeurs influents, désigné officiellement par la *Quotidienne,* journal royaliste : « ... M. Balzac, jeune écrivain plein d'ardeur et de talent, et qui paraît vouloir se dévouer à la défense des principes auxquels le repos et le bonheur de la France sont attachés... » L'affaire est donc en bonne voie, lorsque, patatras! Voilà toutes ses espérances encore une fois effondrées. Au moment où l'écrivain se dispose à aller visiter ses électeurs, il fait une chute de voiture si malheureuse qu'il est obligé de garder le lit pendant plusieurs jours. Le 18 juin a lieu l'élection. Balzac n'a pas une voix!

Cet échec ne le décourage pas encore. N'est-il pas mêlé à la société la plus brillante du parti royaliste, et telle autre occasion ne peut-elle se présenter dans laquelle le servira à coup sûr le duc de Fitz-James et son entourage?...

Justement, la duchesse de Castries lui annonce qu'au mois de septembre, elle va s'installer à Aix, en Savoie, et elle invite gracieusement son cher romancier à venir la rejoindre.

A la fin d'août, il s'arrache au séjour monotone mais reposant d'Angoulême et se rend à Lyon pour, de là, gagner Aix en Savoie. Malheureusement, à Thiers, dans le Puy-de-Dôme, il est victime d'un accident de voiture.

En montant sur l'impériale de la diligence, sa jambe heurte le marchepied et il se fracture le tibia. Le voilà obligé de s'arrêter quelques jours à Lyon pour se faire panser, et il arrive à Aix en boitant un peu.

Néanmoins Mme de Castries reçut son grand homme avec des transports d'enthousiasme. Lui-même est ravi et de l'accueil qu'on lui fait et de la beauté du site où il s'installe. « De ma chambre, écrit-il à sa sœur, je découvre toute la vallée d'Aix ; à l'horizon, des collines, la haute montagne de la Dent-du-Chat et le délicieux lac du Bourget. Mais il faut toujours travailler au milieu de ces enchantements... »

La hantise de son labeur ne lui permet pas de jouir des beautés de cette Savoie comme le ferait n'importe quel humble écrivain. N'est-il pas d'une autre espèce que les autres, taillé d'une façon différente ? N'a-t-il pas mille engagements qu'il doit tenir? Les soucis... et les créanciers ne le poursuivent-ils point jusque dans la charmante retraite où il mériterait tant, cependant, de goûter un repos bien gagné?... Allons, marche, continue ! Il lui faut reprendre malgré lui son labeur de forçat. Il a quarante pages par mois à fournir à la *Revue de Paris*, il lui faut achever le *Médecin de campagne* pour l'éditeur Mame, il doit encore donner une dizaine de *Contes drôlatiques*. Tout cela ne s'accorde guère avec la vie oisive et élégante que mène à Aix la duchesse de Castries et son entourage. Cependant, pour concilier entre elles toutes ces choses inconciliables, il se lève à cinq heures du matin et travaille devant sa fenêtre ouverte, en face du merveilleux paysage savoisien jusqu'à cinq heures et demie du soir. Dans l'intervalle, un seul repas composé d'œufs et de café très fort que l'on fabrique spécialement pour lui dans un restaurant voisin.

A cinq heures et demie, sa journée d'écrivain est terminée ; sa journée de mondain commence. A six heures, il va retrouver la duchesse et demeure en sa compagnie toute la soirée. Mme de Castries goûte infiniment l'hommage empressé de ce grand homme qui s'arrache à ses

travaux pour venir bavarder avec elle, et, en outre, la causerie substantielle et spirituelle du romancier l'amuse au plus haut point. Balzac l'initie à ses idées, à ses projets, il la met au courant des mille péripéties de sa vie, la fait participer aux luttes qu'il est obligé de soutenir, lui lit parfois une page ou deux parmi celles qu'il vient d'écrire, mendie son approbation, s'exalte quand l'extrait des *Contes drôlatiques* a fait rire la duchesse, s'en veut lorsqu'il ne parvient pas à dérider ce joli front, à faire sourire cette jolie bouche.

Comme toujours, le pauvre grand homme s'est donné tout entier, et l'affection qu'il demande n'est pas, ne peut pas être égale à celle qu'il ressent. La duchesse n'est, au fond, qu'une coquette qui se soucie du grand écrivain comme de son premier amour, mais, pour l'instant, il l'amuse et elle est toute à ce divertissement de villégiature.

Balzac s'aperçoit-il du rôle de dupe qu'on lui fait jouer? Parfois il semble voir clair.

« Ici, je suis venu chercher peu et beaucoup, écrit-il à Mme Carraud. Beaucoup, parce que je vois une personne gracieuse, aimable ; peu, parce que je n'en serai jamais aimé... C'est le type le plus fin de la femme; Mme de Beauséant en mieux ; mais toutes ces jolies manières ne sont-elles pas prises aux dépens de l'âme?... »

Cependant il semble bien que, durant ce mois entier passé ensemble, chaque jour, la grande dame et l'écrivain aient eu dix fois l'occasion de s'avouer les sentiments vrais qu'ils pouvaient en secret nourrir l'un à l'égard de l'autre. Balzac ne fut-il pas assez hardi ? Ne fut-il point assez explicite ? La duchesse — chose plus vraisemblable — demeura-t-elle jusqu'au bout la grande coquette qu'elle était? Toujours est-il que leur liaison ne se départit pas une heure de l'amitié platonique qu'elle avait eue dès le début.

Cependant le duc de Fitz-James, beau-frère de Mme de Castries, apporta avec lui un projet de voyage : il se proposait d'amener toute sa famille en Italie, de voir

Aix-les-Bains. — Arrivée d'une diligence.

Genève, Gênes, Rome et Naples où l'on restera jusqu'en décembre. On offre à Balzac d'être de la partie. L'écrivain accepte avec empressement. « Je suis aux portes de l'Italie, écrit-il à sa sœur, et je crains de succomber à la tentation d'y entrer. Le voyage ne serait pas très coûteux ; je le ferais avec la famille Fitz-James qui m'y donnerait tous les agréments possibles ; ils sont tous parfaits pour moi ; je voyagerais dans leur voiture, et, toute dépense calculée, il en coûterait mille francs pour celle de Genève à Rome. Mon quart serait donc de deux cent cinquante francs. A Rome, il me faudrait cinq cents francs, puis je passerais l'hiver à Naples, mais pour ne pas toucher aux recettes de Paris et les laisser pour les échéances, j'écrirais pour Mame le *Médecin de campagne*, et ce livre payerait tout.

« Je ne retrouverai jamais pareille occasion. Le duc connaît l'Italie et m'éviterait toute perte de temps ; les ignorants en dépensent beaucoup à voir des choses inutiles. Je travaillerais partout ; à Naples, j'aurais l'ambassade et les courriers de M. de Rothschild dont j'ai fait ici la connaissance, et qui me donne des recommandations pour son frère ; les épreuves iraient donc leur train et le travail aussi... »

Ainsi l'on voit que Balzac n'a rien négligé : il a minutieusement tout prévu, tout réglé. Et, de fait, le voyage commence : le 10 octobre s'effectue d'Aix le départ de la petite caravane qui, quelques jours plus tard, arrive à Genève. Mais que se passe-t-il dans cette dernière ville? Quel caprice arrête le vaillant écrivain parti si joyeusement pour cette terre italienne où il sait que l'attend la Beauté sous un ciel divin? Quel froissement se produit entre les voyageurs? Quelle déconcertante décision est prise par eux?... On ne sait, mais toujours est-il que Balzac, dépité, déclare qu'il n'ira pas plus loin, qu'il se fait adresser de Paris une foule de lettres réclamant sa présence immédiate, ou, du moins, son soin immédiat pour des affaires de la plus haute urgence, qu'il revient, en effet, avec la même hâte qu'il était parti.

L'on ne connaîtra probablement jamais le mot de l'énigme des scènes qui se déroulèrent à Genève entre celui qui avait le plus admirable des cœurs d'homme et celle qui jouait des plus perfides armes de la coquetterie. Mais on peut se douter de l'aventure qui leur échut. Balzac, on l'a su par la lettre à Mme Carraud citée plus haut, répugnait aux perpétuels manèges de la séduction comme aux scènes révoltantes des sentiments joués : « Jamais il ne put concevoir, a dit M. de Lovenjoul, qu'on attirât ou bien qu'on essayât, tout en lui résistant, de retenir par de pareils moyens une affection puissante et sincère. »

D'autre part, la duchesse de Castries était le type de la coquette-née. Elle avait trouvé plaisant de retenir toute une saison à ses pieds un admirable écrivain qui était de plus un causeur incomparable et un charmant compagnon, et elle ne songeait même pas qu'elle avait éveillé le désir et stimulé la passion dans cette âme sincère qui s'était sincèrement donnée.

Balzac se retirait donc des griffes de cette coquette, mais s'il partait, c'était le cœur ulcéré, l'âme endolorie, meurtrie à jamais.

Encore une fois sa vigoureuse nature venait d'éprouver ce qu'il en coûte à une imagination trop puissante d'échafauder des rêves en pleine réalité, et il se retrouvait à terre, brisé, au milieu des débris de sa chimère. Encore une fois son ardent tempérament de lutteur retrouva toute son énergie pour résister au désespoir et y résister suivant la méthode gœthienne elle-même, en tuant la douleur par le travail.

Il repartit pour Angoulême et se plongea dans un labeur sans trêve de jour et de nuit.

Cette crise de travail eut un effet salutaire sur l'âme endolorie de Balzac : elle engourdit définitivement sa souffrance.

Au printemps de 1833, Mme de Castries revint d'Italie. Balzac fut tenu d'aller lui rendre visite, il reparut plusieurs fois à l'hôtel de la rue de Varenne, puis sa

présence s'y fit plus rare, sa correspondance avec la duchesse se ralentit chaque mois. La passion était définitivement éteinte, les heures de souffrances abolies... Mais chez ces hommes supérieurs, les épreuves traversées ne sont pas seulement surmontées par le travail intense, le souvenir des heures tragiques qu'ils ont vécues se traduit toujours chez eux par une création quelconque. L'aventure que Balzac venait de vivre avec la duchesse de Castries devenait une œuvre et une des plus belles du romancier, puisque ce fut la *Duchesse de Langeais* qu'il écrivit en 1834. On y pouvait retrouver jusque dans ses petits détails l'histoire même qu'il avait vécue. Mais Balzac voulut que la chose fut plus piquante encore. Un soir, il se rendit chez la duchesse de Castries et il lui lut sa nouvelle œuvre.

Celle-ci écouta tranquillement la lecture du roman, fit semblant de ne pas en reconnaître les personnages et couvrit d'éloges l'écrivain. La soirée s'acheva gaiement, par une gaieté factice de part et d'autre, car, soit qu'elle ressentît du remords, soit nouveau caprice de coquette, la duchesse était toute mélancolique en retrouvant Balzac.

La plaie n'était cependant pas entièrement guérie non plus chez l'auteur de la *Duchesse de Langeais*. Quelques années plus tard, il avouait : « Il a fallu cinq ans de blessures pour que ma nature tendre se détachât d'une nature de fer... Cette liaison... a été l'un des plus grands chagrins de ma vie... Moi seul sais ce qu'il y a d'horrible dans la *Duchesse de Langeais!...* »

V

La Comédie Humaine

« Mon frère, a dit Mme Surville, passa les premières années de sa vie littéraire au milieu d'angoisses plus grandes encore que celles qu'il avait éprouvées dans cette rue des Marais-Saint-Germain, devant laquelle il ne passait jamais sans soupirer, en songeant que là avaient commencé les malheurs ! Sans sa foi en lui et l'honneur qui lui commandait de vivre pour s'acquitter, il n'eût certainement pas écrit la *Comédie humaine!* (1) »

En effet, nous l'avons vu au chapitre précédent, les premières années de la vraie production littéraire de Balzac furent surtout des années d'apprentissage. Poussé par son génie, il écrivait un peu au hasard, passant du roman historique au roman de mœurs, de l'essai psychologique à la nouvelle fantaisiste. L'idée de la *Comédie humaine*, c'est-à-dire l'idée de l'œuvre énorme à créer dans laquelle tous les romans seront reliés les uns aux autres par mille fils visibles et invisibles, cette idée nouvelle, féconde et admirable ne lui vint que vers 1833.

A cette époque, il était déjà en pleine possession de tous ses moyens. Il venait d'écrire le *Curé de Tours* et la première partie de la *Femme de trente ans*. De même il avait fait paraître avec succès la *Vendetta*, *Gobseck*, la *Maison du chat qui pelote*, *une Double famille*, le *Message*, la *Bourse*, l'*Adieu*, etc... Il est tout frémissant d'espérance et d'ardeur, il a mille projets en tête, suivant son expression : « il sent l'avenir ! » — « Je vis, écrit-il, dans une atmosphère de pensées, d'idées, de plans, de

(1) Mme L. Surville, *op. cit.*, p. 92.

travaux, de conceptions, qui se croisent, bouillent, pétillent dans ma tête à me rendre fou. »

Ce fut alors qu'un jour — jour de joie et de délire s'il en fut — il est illuminé tout à coup par cette grande idée de la *Comédie humaine*.

« Il part de la rue Cassini et accourt au Faubourg Poissonnière que j'habitais alors, raconte sa sœur.

« Saluez-moi! nous dit-il joyeusement, car je suis tout bonnement en train de devenir un génie!

« Il nous déroule alors son plan qui l'effrayait bien un peu; quelque vaste que fût son cerveau, il fallait du temps pour y emménager ce plan-là!

« Que ce sera beau si je réussis! » disait-il en se promenant par le salon, il ne pouvait tenir en place, la joie resplendissait sur tous ses traits.

« Comme je me laisserai tranquillement traiter de *faiseur de nouvelles* à présent, tout en taillant mes pierres! Je me réjouis d'avance de l'étonnement des myopes quand ils verront le grand édifice qu'elles formeront (1)! »

A partir de ce jour, il semble que les forces de Balzac soient décuplées. Désormais il a un phare sur lequel se guide une idée maîtresse qu'il épure chaque jour, dont il discerne mieux chaque jour tous les détails.

« Mon œuvre, écrit-il en 1834 à Mme Carraud, doit contenir toutes les figures et toutes les positions sociales, elle doit représenter tous les effets sociaux, sans que ni une situation de la vie, ni une physionomie, ni un caractère d'homme ou de femme, ni une manière de vivre, ni une profession, ni une vue sociale ni un pays français, ni quoi que ce soit de l'enfance, de la vieillesse, de l'âge mur, de la politique, de la justice, de la guerre ait été oublié. »

Programme colossal, s'il en fut, que Balzac a pourtant réalisé en très grande partie et qu'il aurait certainement exécuté jusqu'au bout si la mort brutale ne l'avait emporté.

(1) Mme L. Surville, *op. cit.*, p. 95.

De 1830 à 1848, il composa 97 ouvrages formant 10 816 pages d'édition compacte et la *Comédie humaine* n'était pas achevée d'un tiers environ !

On pense si la création d'une telle œuvre suffisait à absorber toutes les forces vives du romancier. Avec cette imagination démesurée qu'il avait, avec ce don d'hypnotisme qu'exerçaient ses propres idées, non seulement sur les autres, mais encore sur lui-même, il était arrivé à s'identifier si parfaitement dans la peau de ses personnages qu'ils lui paraissaient plus réels que les vrais héros du monde vivant. Cent anecdotes en témoignent. Sa sœur raconte qu'il leur apprenait les nouvelles de la *Comédie humaine* comme on annonce celles du monde véritable.

« Savez-vous qui Félix Vandenesse épouse ? Une demoiselle de Grandville. C'est un excellent mariage qu'il fait là, les Grandville sont riches, malgré ce que Mlle de Bellefeuille a coûté à cette famille. »

« Il chercha longtemps, raconte Mme Surville, un parti pour Mlle de Grandlieu et rejetait tous ceux que nous lui proposions : ces gens, disait-il, ne sont pas de la même société, le hasard seul pourrait faire ce mariage et nous ne devons user que fort sobrement du hasard dans nos livres ; la réalité seule justifie l'invraisemblance ; on ne nous permet que le possible, à nous autres ! » Il choisit enfin le jeune comte de Restaud pour Mlle de Grandlieu, et composa à ce sujet la très admirable histoire de Gobseck (1). »

Pour dresser en pied une foule de types si nombreux qu'on a pu en éditer un répertoire alphabétique de cinq mille personnages, et surtout une foule si vraie, si humaine, il fallait que Balzac fût doué d'un prodigieux génie d'observation rapide, car le temps lui aurait fait défaut pour écrire. On a longtemps cru que ce génie d'observation était chez l'auteur de la *Comédie humaine*, un véritable instinct, que Balzac avait *deviné* plutôt qu'il

(1) Mme L. Surville, *op. cit.*, p. 99.

n'avait *observé* véritablement la société de son temps. Mais aujourd'hui cette opinion ne peut plus avoir cours depuis que l'on sait les recherches — minutieuses souvent — entreprises par le romancier pour documenter tels ou tels de ses ouvrages.

Du contact direct qu'il avait eu avec la vie, il avait ses souvenirs de basoche, toujours très vifs chez lui, alors qu'il était clerc d'avoué et clerc de notaire ; plus tard, il eut l'expérience des affaires, et, hélas! aussi, celle des mauvaises affaires et des dettes. Puis il fut journaliste, candidat à la députation, auteur dramatique, homme du monde! Tous ces emplois divers de son activité lui ouvraient des horizons nouveaux sur tous les étages de la société.

Il eut, en outre, nous l'avons vu, une maîtresse ou une amie, des femmes qui purent lui donner des renseignements précieux sur les époques qu'elles avaient connues, sur les grands hommes ou les souverains qu'elles avaient fréquentés, sur les drames où elles avaient été mêlées. Mme de Berny ne se contenta pas d'être son initiatrice sentimentale. Par elle il connut l'atmosphère de l'ancien régime, l'époque effroyable de la Révolution, certains détails extraordinaires dont il se servait avec habileté. Les *Chouans, un Épisode sous la Terreur* sont nés des conversations avec Mme de Berny. La veuve du maréchal Junot, duchesse d'Abrantès, l'initia au monde intime impérial. Sophie Gay lui fit connaître le monde de lettres, la duchesse de Castries le faubourg Saint-Germain. Enfin, plus tard, Mme Hanska devait l'initier aux méandres pittoresques et mystérieux de l'âme étrangère.

A cette première source d'observations, il faut joindre celle que Balzac tira de l'étude des lieux mêmes où se déroulaient les scènes de ses œuvres futures. Afin de se documenter d'une façon précise, il n'hésitait pas à se mettre en route, été comme hiver, à aller explorer une ville, un village, un pays, à causer avec les habitants, à écouter les patois, à observer les types et les mœurs. Aussi est-on frappé du grand nombre de parties de

la France qui sont décrites dans la *Comédie humaine.*

Quelques-uns de ces multiples déplacements de Balzac nous sont parfaitement connus grâce au récit des témoins



Balzac, par L. Boulanger.

ou aux légendes que le grand romancier laissait dans les pays qu'il traversait. C'est ainsi que M. Jules Claretie, dans un chapitre de sa charmante *Vie à Paris* de 1908 (1),

(1) Jules Claretie, *La Vie à Paris.* Fasquelle, éditeur.

a conté quelques souvenirs du passage de Balzac à Issoudun, en Berri.



Les Carraud, nous l'avons dit, se retirèrent sur la fin de leur vie au château de Frapesles, près Issoudun, et Balzac venait souvent les voir, autant pour travailler que pour étudier de près les mœurs des paysans du centre de la France. Il se faisait appeler du nom de *Madame Dubois* et recevait sa correspondance à cette adresse dans le but de dépister les innombrables créanciers qui rôdaient autour de sa personne.

Pendant son séjour à Frapesles, Balzac se lia avec un grand nombre d'habitants de la région. Il connut la mère Coignette, *la Coignette*, comme on l'appelait, qui tenait une auberge et qu'il mit toute vivante dans son roman, *un Ménage de Garçon.* Apprenant ce détail, la Coignette entra dans une violente fureur :

« Eh ben, qui y revienne à Issoudun, M. Balzac! J'y fais manger du chat pour du lieuvre (lièvre). Il y verra ren, c'est moué qui vous le dit! »

Cependant le fils de la Coignette, établi forgeron, disait souvent :

« C'était un homme peu fier, M. Balzac. Chaque fois qu'il venait chez ma mère, il me donnait un petit gâteau en pain d'épice qu'il recevait de Paris. Même, une fois, il en avait un qui représentait le roi. Il m'a fait manger Louis-Philippe! »

Tous les matins, pendant son séjour à Frapesles, Balzac se promenait avec M. Champion, un riche propriétaire qui lui contait l'histoire des propriétés et des gens du pays. Puis le romancier allait faire ses ablutions à une petite fontaine appelée la Fontaine de Tivoli. Ce serait près de cette fontaine qu'il aurait connu la Rabouilleuse dont le père montrait, toujours à nu, un bras à la chair violacée, le bras qu'il plongeait dans l'eau pour prendre des écrevisses.

Avec les uns et les autres, Balzac entamait la conversation, s'échauffant rapidement, vite passionné, criant très fort, lisant à haute voix, jurant souvent.

Une nuit, il se trompa de chemin pour rentrer à Frapesles et, par mégarde, il pénétra dans un jardin. Soudain, il vit se dresser devant lui la silhouette menaçante d'un paysan, un bâton à la main :

« Sacré mauvais gars! Tu viens voler mes pommes de de terre et débaucher ma fille! »

Abasourdi, Balzac expliqua qu'il n'était animé d'aucune mauvaise intention à l'égard des pommes de terre ni de la fille en question, et dit qui il était. Aussitôt l'autre se confondit en excuses et le pria d'entrer boire un verre de vin. Balzac pénétra dans la ferme et fit ainsi connaissance avec la famille du père Badinot. Il ne voulut pas être en reste avec ce dernier, l'invita un jour à boire le vin blanc à l'auberge de la Coignette, et une amitié solide s'établit entre eux.

Or, un jour, le père Badinot vint à Frapesles trouver Balzac et lui avoua qu'il venait d'être pris en flagrant délit par les commis de la régie pour avoir fait passer à la nuit close et sans payer de droits plusieurs pièces de vin à destination de Bourges.

Ne sachant comment se tirer d'un aussi mauvais pas, il venait prier le romancier d'adresser pour lui une requête à l'autorité.

« Entendu, répondit Balzac en riant, je vous rédigerai cela. »

Et il le fit comme il l'avait dit, mais il le fit en vers. Cette requête de poésie — est-il besoin de l'ajouter? — fit un bruit énorme à dix lieues autour de Frapesles et, longtemps, à Issoudun, l'on se souvint du début :

Issoudun, qui fit ma gloire,
Me vît naître il y a longtemps.
Hélas! Je perds la mémoire
Des beaux jours de mon printemps...

Et, comme le dit mélancoliquement M. Jules Claretie, c'est peut-être tout ce que les habitants d'Issoudun auront retenu de la gloire de Balzac!...

A Frapesles, l'auteur de la *Comédie humaine* connut

les Berrichons. Au château de Saché, il connut les Tourangeaux. Balzac y séjournera plusieurs semaines, chez M. de Margonne, en 1829, 1831, 1832, 1834, 1836 et 1837.

Ce M. de Margonne, auquel Balzac dédia *une Ténébreuse Affaire*, était, nous dit M. André Hallays (1), le gendre d'un M. de Savary qui habitait Vouvray et que Balzac avait connu dans sa jeunesse. Le romancier était loin d'avoir au château de Saché les aises qu'il avait chez les Carraud. Il accusa souvent le châtelain d'avarice et, quant à Mme de Margonne qui était bossue et disgraciée, il lui reprocha amèrement un jour son étroitesse d'esprit.

En attendant, il profitait des séjours qu'il faisait à Saché pour se documenter sur la contrée et ses habitants. Tout le jour, il parcourait ces sites qu'il devait décrire, en particulier dans *le Lys dans la Vallée* et, la nuit venue, il s'enfermait dans la petite chambre « donnant sur le vallon tranquille et solitaire » dont il a parlé. Dans l'alcôve, un petit lit couvert de cretonne à ramages, sous un crucifix d'ivoire; un petit fauteuil bas et large et, près de la fenêtre, le vaste bureau encombré de papiers avec le bol de café à portée de sa main.... Sur cette table furent écrits *Louis Lambert, le Lys dans la Vallée, la Recherche de l'Absolu, Conversation entre onze heures et minuit*, et aussi tant de lettres fiévreuses ou désespérées à la Dilecta ou à Mme Hanska!...

Mentionnons aussi, avec le Berry et la Touraine, les séjours nombreux que Balzac fit à Limoges.

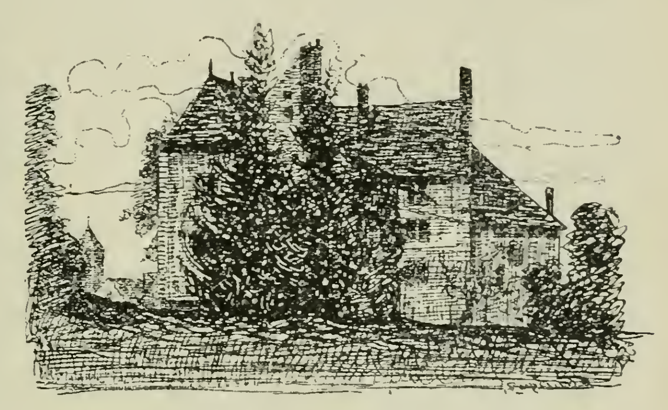
Dans cette dernière ville, le romancier était attiré par la famille Nivet. Mme Nivet était la sœur de Zulma Carraud. l'amie intime, par conséquent, de Laure Balzac. M. Philippe Nivet était un gros négociant de Limoges habitant une très jolie maison historique qui, nous dit M. Fray-Fournier dans sa curieuse brochure *Balzac à Limoges* (2)

(1) André Hallays, *En flânant à travers la France*. Paris, Perrin, éditeur.

(2) Fray-Fournier, *Balzac à Limoges*. Limoges, V. Ducourtieux, éditeur, 1898.

avait été un des beaux hôtels du XVIe siècle, était devenu un instant le palais épiscopal après 1791, puis l'hôtel où résida, en 1820, M. de Martignac le futur ministre de Charles X.

Ce fut devant cette magnifique demeure que la patache amena Balzac un matin de septembre 1832. Il y venait partie pour voir ses amis Nivet, partie pour visiter Limoges, partie enfin pour examiner le lieu dans lequel il allait placer un de ses plus beaux romans, le *Curé de Village*. C'est, en effet, en traversant la place de la Cité, guidé dans la ville par M. Remi Nivet fils, que son attention fut attirée par une vieille maison à l'angle de la rue de la Cité et de la Vieille Poste, maison dont le rez-de-chaussée était occupé par la boutique d'un chaudronnier marchand de ferraille. « Avec l'acuité de vision qui lui était particulière, il jugea que ce cadre était bien celui qui convenait à l'œuvre de fiction dont la genèse était vraisemblablement arrêtée dans son esprit, mais sans que le lieu de l'action et les détails en fussent déterminés. Dans ces pièces quasi-obscures, derrière ce rideau de pierre, se dérouleraient les scènes préliminaires du *Curé de Village*, tandis que là-bas, sur l'une des rives de la Vienne, près du vieux port, s'accomplirait le crime qui formerait à la fois le prologue et le pivot de l'action scénique (1). »



Château de Frapesles, près Issoudun.

Plusieurs années plus tard, Balzac revint à Limoges

(1) Fray-Fournier, *op. cit.*, p. 8.

pour acheter des porcelaines. Il y revit encore une fois la vieille ville, il y trouva aussi une de ses innombrables admiratrices, Mme Marbouty (en litérature Claire Brunne) avec laquelle il devait accomplir un voyage en Italie et à laquelle il dédia la *Grenadière*.

Après Issoudun et Limoges, n'oublions pas la Bretagne où, comme nous l'avons vu, il avait pour la première fois appliqué sa méthode d'observation directe à propos des *Chouans*, et où il eut l'occasion de retourner souvent, en particulier, dans la presqu'île guérandaise d'où il a daté sa nouvelle *Un Drame au bord de la mer*. Il séjourna quelque temps au Croisic, et M. Léon Séché se souvient d'avoir causé plus d'une fois avec un vieux marin qui servit de guide au grand romancier : « C'était, disait-il, un homme pas fier et qui voulait tout savoir, mais qui avait la pièce assez difficile ! »

En 1836, Balzac revint en Bretagne, à Guérande, attiré cette fois par une femme. Mme Hélène de Valette avait fait comme tant d'autres : enthousiasmée par la lecture de la *Comédie humaine*, elle avait écrit à Balzac qui lui avait répondu. Une correspondance s'était échangée entre eux et, finalement, le romancier avait accepté de venir dans le pays de son admiratrice. Il était descendu chez le voiturier Bernus qui faisait le service de la diligence avec Nantes et qui demeurait dans une pittoresque maison du moyen âge située rue Saint-Michel : étage surplombant avec couverture d'ardoises, façade crépie ornée de lattes de bois croisées.

Balzac allait prendre ses repas rue Sainte-Catherine dans un petit hôtel tenu par les demoiselles Bouniol, dont il est parlé dans *Béatrix*. Et, toute la journée, il allait et venait dans Guérande, interrogeant les gens, regardant et prenant des notes. Ainsi, peu à peu, il reconstituait le cadre dans lequel il allait évoquer un de ses romans.

Au reste, il ne s'en tenait pas à la France, dans sa manie d'observation directe. A tout instant, on le trouve sur les routes de Suisse, de Corse, d'Italie, d'Autriche, d'Allemagne, de Russie. Il visite Bayeux en 1822, Provins

et Alençon en 1825, Fougères en 1828; en 1830, il parcourt en détail la Touraine et la Bretagne; en 1832, c'est le tour du Limousin, de l'Auvergne, de la Savoie, du Dauphiné. Il a vu le Berry, le Vendômois, la Provence. Il séjourne à Douai, au Havre, à Saumur, à Sancerre, à Limoges.

Le résultat c'est que la Touraine est tout entière dans le *Lys de la Vallée*, dans l'*Illustre Gaudissart*, dans le *Curé de Tours*, dans *Maître Cornélius*, comme le Berry dans la *Rabouilleuse*, comme la Champagne dans le *Député d'Arcis*, comme la Bourgogne dans les *Paysans*, comme le Dauphiné dans le *Médecin de Campagne*, comme Sancerre dans la *Muse du Département* et Saumur dans *Eugénie Grandet*.

Lorsque, pour une raison ou pour une autre, Balzac ne peut pas voyager, il a bien soin de choisir quelque correspondant et de lui demander toutes sortes de détails sur l'emplacement de telle rue, de telle place, de tel carrefour, sur telle coutume, sur telle route du pays.

Est-il besoin d'ajouter que de Paris il savait tout? Il l'avait fréquenté dans tous les coins, il l'avait aimé dans toutes ses verrues. Pas un quartier qui ne lui soit familier, pas un pâté de maisons dont il n'ait dénombré les locataires, dont il ne connaisse par avance les habitudes des êtres, leur état de fortune, leur vie privée et publique, les soucis et les secrets de leur ménage. Il a été vraiment le diable boiteux qui soulève les toits de toutes les maisons, se glisse dans les tuyaux de toutes les cheminées, se dissimule dans tous les salons, dans toutes les chambres, dans tous les bureaux.

Il a tout vu, tout entendu, tout deviné. Pas un détail qui lui échappe, pas un détail qu'il méprise, car il sait que la vie, l'honneur, le succès, la santé, la catastrophe sont faits de ces mille détails-là. C'est ainsi que les noms passionnaient Balzac. Pour lui, chaque nom propre a une signification, est déjà un indice du caractère de celui qui le porte. Il y a des noms qui rappellent un diadème, une épée, un casque, une fleur. Aussi que de patientes et pas-

sionnées recherches pour trouver ces noms de personnages dont vont se parer ses héros et ses héroïnes de la *Comédie humaine*! Et que de trouvailles euphoniques, évocatrices dans les noms de Rastignac, de duchesse de Maufrigneuse, de Vautrin, de Philippe de Grandlieu, de César Birotteau! La recherche de ces vocables hallucinait Balzac, souvent il faisait des détours inouïs pour en trouver un. C'est ainsi qu'un jour il entraîne Léon Gozlan à travers Paris, observant les enseignes, les noms des rues, des places, des signataires d'affiches, discutant, appréciant, rejetant les unes après les autres toutes ces appellations, à la recherche d'un nom magnifique, prestigieux, qui voudrait dire mille choses, qui servirait l'évocation totale du personnage qu'il rêvait de créer. Mais les rues succèdent aux rues, et Balzac ne trouve rien. Enfin, rue de la Jussienne, Balzac après avoir élevé le regard au-dessus d'une petite porte mal indiquée dans le mur, une porte oblongue, étroite, efflanquée, ouvrant sur une allée humide et sombre, changea subitement de couleur, eut un tressaillement :

« Là! Là!... Lisez! Lisez!... »

L'émotion brisait sa voix.

Gozlan leva la tête et lut : Z. MARCAS.

« Marcas! Eh bien, Marcas! Qu'en dites-vous?

— Je ne vois pas dans ce nom...

— Taisez-vous! Marcas!

— Mais....

— Taisez-vous, vous dis-je. C'est le nom des noms! N'en cherchons plus d'autres : Marcas!

— Je ne demande pas mieux.

— Arrêtons-nous glorieusement à celui-ci : Marcas! Mon héros s'appellera Marcas! Dans Marcas, il y a le philosophe, l'écrivain, le grand politique, le poète méconnu! Il y a tout : Marcas!

— Je le veux bien.

— N'en doutez pas.

— Mais si, dans votre opinion, le nom de Marcas annonce tout ce que vous dites-là, celui qui, en ce mo-

ment, le porte en réalité, doit posséder aussi quelque supériorité. Sachez donc ce qu'il est. »

Gozlan entra chez le concierge pour s'informer et sortit aussitôt en éclatant de rire :

« Votre Marcas, votre grand politique, votre poète méconnu. savez-vous ce qu'il fait?... Il est tailleur, tout simplement.

— Tailleur! »

Balzac baissa la tête... mais pour la relever aussitôt après avec fierté :

« Il méritait un meilleur sort, s'écria-t-il, n'importe! Je l'immortaliserai. C'est mon affaire (1). »

Parfois c'est une lecture ou une suite de lectures qui lui inspirent tels et tels ouvrages. Il dévore le *Quentin Durward* de Walter Scott, et le voilà tout à coup qui s'indigne : le romancier anglais a défiguré Louis XI. Il faut rétablir la vérité historique! Et, tout aussitôt il prend la plume et écrit *Maître Cornélius*.



Vue de la maison Nivet, à Limoges.
(Communiqué par M. Fray-Fournier.)

(1) Léon Gozlan, *op. cit.*, p. 70.

Il lit Dante, et l'idée des *Deux Proscrits* s'éveille aussitôt dans son esprit.

Il surprend sa mère en train de collectionner les mystiques qu'elle adore. Il se plonge aussitôt dans Saint-Martin, dans Swedenborg, dans Mlle Bourignon, dans Mme Guyon. dans Jacob Bœhm. et il écrit *Seraphita*.

Un jour, il passe une soirée avec Martin. le célèbre dompteur d'animaux, il l'interroge avidement et, rentré chez lui, il écrit dans la nuit *Une Passion dans le Désert*.

Une autre fois, le hasard qui lui est souvent favorable le met en tête-à-tête avec Vidocq, l'illustre voleur devenu l'illustre policier. Léon Gozlan a conté fort plaisamment ce dîner devant lequel s'attablèrent le Napoléon du vol et le Napoléon de la littérature. Balzac admirait, paraît-il, au plus haut point, la divination de ces subtils esprits de policiers qui ont le flair aigu du sauvage pour suivre à la piste un criminel sur la plus fugitive des traces. Toute la nuit ils causèrent, ou plutôt Vidocq causa, tandis que Balzac savourait d'admirables pêches de Montreuil, goûtant à la fois une double volupté, physique et intellectuelle. Vidocq causa, et le romancier n'eut qu'à transcrire sur le papier quelques-unes de ces tragiques histoires pour en constituer les plus admirables et les plus véridiques des œuvres.

Ainsi, de toutes les façons, par la lecture, par l'étude directe, par le voyage, par l'évocation des témoins du passé ou ceux du présent, Balzac arrachait la vérité littéraire à toutes les sources qui la contenaient. Restait maintenant à la pétrir, à l'assimiler, à la transformer en livres.

***

Pour un labeur de cette envergure, il fallait avant tout posséder une méthode de travail rigoureuse, et, surtout, avoir une hygiène. Or Balzac en avait une, mais il avait en outre un corps admirablement résistant à toute espèce de fatigue.

« M. de Balzac, a écrit Sainte-Beuve, avait le corps

d'un athlète et le feu d'un artiste épris de la gloire ; il n'en fallut pas moins pour suffire à sa tâche immense. Ce n'est que de nos jours qu'on a vu de ces organisations énergiques et herculéennes se mettre en quelque sorte *en demeure* de tirer d'elles-mêmes tout ce qu'elles pouvaient produire, et tenir, durant vingt ans, la rude gageure... Aujourd'hui la personne de l'écrivain, son organisation tout entière s'engage et s'accuse elle-même jusque dans ses œuvres ; il ne les écrit pas seulement avec sa pure pensée, mais avec son sang et ses muscles (1). »

De fait, nulle constitution, si elle n'eût été précisément herculéenne, n'aurait pu résister au travail balzacien. Le Dr Cabanès, dans l'intéressant travail qu'il a consacré à l'hygiène de Balzac (2), note que seuls Walter Scott et Lamartine surmenèrent à ce point leur cerveau. Walter Scott succomba à ce travail forcené, Lamartine, épuisé, se survécut à lui-même durant des années. Balzac, au contraire, supporta jusqu'au bout des fatigues plus immenses encore. Peut-être ne le doit-il qu'à la rigoureuse hygiène à laquelle il s'était plié une fois pour toutes.

Un de ceux qui l'ont approché le plus près, l'éditeur Werdet, nous a donné sur la manière de travailler du romancier les indications les plus précieuses :

« C'est, dit-il, dans la solitude la plus complète, la plus absolue, les volets, les rideaux hermétiquement fermés, à la clarté de quatre bougies placées dans deux candélabres d'argent qui dominaient sa table de travail, que Balzac écrivait, sur cette petite table, devant laquelle l'écartement de ses pieds suffisait, non sans peine, à caser son large abdomen.

« Vêtu d'une robe blanche de dominicain, robe de cachemire en été, de laine très fine en hiver, les jambes libres de leurs mouvements, dans un large pantalon à pied de couleur blanche, élégamment chaussé de pan-

(1) Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. II.
(2) *Balzac ignoré* (Paris 1890). A. Charles, éditeur.

toufles de maroquin rouge, richement brodées d'or, le corps serré par une longue chaîne d'or de Venise à laquelle était suspendu un riche plioir d'or, avec une paire de ciseaux du même métal, loin du monde, loin de toute préoccupation extérieure, Balzac pensait et composait, il corrigeait et recorrigeait sans fin ses épreuves...

« A huit heures du soir, après un fort léger repas, il se couchait d'ordinaire; et, presque toujours, deux heures du matin le retrouvaient assis à sa modeste table. Jusqu'à six heures, sa plume vive, légère, lançant des étincelles électriques, courait rapidement sur le papier. Le seul grincement de cette plume interrompait le silence de sa solitude monacale.

« Puis il prenait un bain dans lequel il restait une heure, plongé dans la méditation. A huit heures, Auguste lui présentait une tasse de café qu'il avalait sans sucre...

« Le travail de composition recommençait ensuite avec la même ardeur jusqu'à midi. Il déjeunait alors avec des œufs frais à la mouillette, ne buvait que de l'eau et terminait ce repas frugal par une seconde tasse d'excellent café noir, toujours sans sucre.

« D'une heure à six, encore le travail, toujours le travail. Puis il dînait fort légèrement, buvant la valeur d'un petit verre de vin de Vouvray, qu'il aimait beaucoup et qui avait le pouvoir de lui égayer l'esprit... (1). »

Werdet ne parle que du travail de la composition. Celui de la correction des épreuves n'était pas moins absorbant ni pénible.

Les corrections d'imprimerie de Balzac étaient célèbres chez tous les typographes. « Un compositeur d'imprimerie, dit Champfleury, faisait « son heure » de Balzac, comme un forçat fait son temps, après quoi il se reposait en travaillant à quelque labeur plus facile. » De chaque signe, de chaque mot imprimé partait un trait de plume qui rayonnait et serpentait comme une fusée, pour s'épanouir en pluie de phrases, d'épithètes et de substantifs,

(1) Werdet, *Balzac*.

croisés et recroisés, raturés et superposés. C'était inouï, et cela recommençait six ou sept fois!...

Ainsi le premier article de l'hygiène balzacienne était la claustration totale pendant le travail intellectuel. Cette claustration était si sévère que — Jules Sandeau le rapporte quelque part, — à l'époque où il habitait le pavillon de la rue Cassini, Balzac s'enferma pendant vingt-deux jours et vingt-deux nuits consécutifs sans prendre l'air extérieur, sans même voir la lumière du soleil, dans une chambre meublée d'une couchette de fer, d'une table carrée et d'un fauteuil. Lorsqu'il éprouvait le besoin de manger, il s'humectait de temps en temps le gosier de quelques gorgées de café pur.



Vidocq.

Le deuxième précepte était de boire très peu de vin et de manger peu de viande. En revanche, Balzac consommait des fruits en quantité :

« Ceux qu'on voyait sur sa table, dit Gozlan, étonnaient par la beauté de leur choix et de leur saveur. Ses lèvres palpitaient, ses yeux s'allumaient de bonheur, ses mains frémissaient de joie à la vue d'une pyramide de poires ou de belles pêches. Il dévorait tout. Il était superbe de pantagruélisme végétal, sa cravate ôtée, sa chemise

ouverte, son couteau à fruits à la main, riant, buvant de l'eau, tranchant dans la pulpe d'une poire de Doyenné, je voudrais ajouter : causant et riant, mais Balzac causait peu à table. Il laissait causer, riant de loin en loin, en silence, à la manière sauvage de Bas-de-Cuir, ou bien il éclatait comme une bombe, si le mot lui plaisait. Il le lui fallait bien salé, il ne l'était jamais trop. Alors sa poitrine s'enflait, ses épaules dansaient sous son menton réjoui. Le franc Tourangeau remontait à la surface. Nous croyions voir Rabelais à la Manse de l'abbaye de Thélème. Il se fondait de bonheur, sautait à l'explosion d'un calembour bien niais, bien stupide, inspiré par ses vins qui étaient pourtant délicieux (1). »

Malgré son régime des fruits, Balzac ne dédaignait pas, cependant, lorsque l'occasion s'en présentait, absorber quelques friandises. Une de ses joies, lorsqu'il était en course dans Paris, à la poursuite de ses éditeurs, de ses créanciers ou de ses procès, était d'entrer dans une pâtisserie et de dévorer force gâteaux. C'est ainsi qu'un jour il entraîna son fidèle Gozlan chez un « pâtissier sublime », comme il disait, « là où l'on fabrique les meilleurs pâtés au macaroni de tout Paris ».

« Vous allez voir, vous allez voir, fait-il, ils sont délicieux. »

L'autre se laisse emmener et l'on s'installe. Balzac se précipite sur l'assiette des petits pâtés au macaroni et l'accapare tout de suite.

« Donnez-nous tous ceux que vous avez, commande-t-il, Nous les prenons tous !

— Mais, mon cher Balzac... »

Au nom de Balzac, la jeune « demoiselle du comptoir » tressaille et ne quitte pas des yeux le romancier.

Celui-ci, déboutonnant son gilet, attablé, mangeant et buvant, ne cesse de mastiquer et de parler. Il a un volume à la main, un livre de Fenimore Cooper, *le Lac Ontario*, et il discute à perte de vue sur la littérature

(1) L. Gozlan, *op. cit.* p. 16.

américaine et la littérature française. Et il absorbe des pâtés, et des pâtés et des pâtés. Toute la devanture y passe... La jeune demoiselle du comptoir est de plus en plus stupéfaite de voir un si grand homme manger si gloutonnement et avec un appétit si formidable. Jamais elle n'eût cru que l'auteur du *Lys dans la Vallée* ou de *Seraphita* pût être aussi matériel... et, peut-être, aussi vulgaire!

A la fin, cependant, Balzac est rassasié.

« Ces pâtés sont délicieux, fait-il, délicieux! Et je vous en fais tous mes compliments! »

La jeune demoiselle du comptoir devient toute rouge de plaisir et de confusion.

« Combien vous dois-je maintenant? dit le romancier en se levant.

— Rien du tout, Monsieur, rien du tout! fait-elle précipitamment. C'est un trop grand honneur pour moi de vous avoir servi. »

Balzac rit de son large rire, puis, prenant le volume de Cooper :

« Tenez, Mademoiselle, fit-il, puisque vous ne voulez pas d'argent, voici le seul cadeau que je puisse vous faire en ce moment. Je n'aurai jamais tant regretté de ne pas en être l'auteur. »

Souvent, après des phases de travail forcé, Balzac venait se refaire avec le *veau à la casserole* du Café de Paris, tout au moins en automne et en hiver, car l'été il se trouvait prisonnier chez lui à cause des créanciers! « On n'en avait de nouvelles, conte Richard Wallace, que par Joseph Méry, le poète et le romancier, qui, seul, le rencontrait dans ces périodes d'éclipse. Voici comment. Méry était un joueur invétéré, il passait ses nuits au jeu qu'il ne quittait guère avant l'aube; il devait, pour rentrer chez lui, longer le café de Paris. Pendant quatre jours de suite, il aperçut Balzac en pantalon à pieds, en redingote à revers de velours, errant lentement de long en large. La seconde fois, Méry fut surpris; la troisième, intrigué; enfin, le quatrième jour, n'y tenant plus, il demanda à

Balzac la raison de ses déambulations nocturnes en cet endroit. Balzac mit la main dans sa poche, et en sortit un almanach indiquant que le soleil ne se levait pas avant 3 h. 40. « Je suis traqué, dit-il, par les agents du Tribunal de commerce, et, contraint de me cacher pendant le jour, je profite de la nuit pour me promener; ils ne peuvent pas m'arrêter avant le lever du soleil.

Quand Balzac n'était pas poursuivi par les gardes du commerce, il avait, du reste, à dépister les chefs de la garde nationale détenteurs d'un mandat d'arrêt lancé contre lui pour omission de service. Que de ruses il lui fallait imaginer pour dépister ces fameux gardes! Mais à rusé, rusé et demi. Un jour, Balzac fut pris. Un matin qu'il travaillait, sa vieille gouvernante vint le prévenir qu'un grand camion arrêté devant sa porte avait une caisse à son adresse.

« Comment m'ont-ils trouvé ici? » s'écria Balzac, et il expédia la dame pour de plus amples informations. Elle revint bientôt. La boîte contenait un vase étrusque envoyé d'Italie, et, comme elle avait été trimballée depuis trois jours dans tous les quartiers de Paris par suite des louables efforts du camionneur pour trouver le destinataire, celui-ci priait instamment M. Balzac de vouloir bien vérifier le bon état de l'emballage avant qu'il fût procédé au déchargement. Balzac donna dans le panneau. Sans prendre le temps de changer sa robe de chambre et ses pantoufles contre une paire de bottes, il se précipita dans la rue, pour surveiller, avec un bon sourire, le conducteur maniant avec délicatesse le trésor qui lui arrivait.

« Pris enfin! » dit une voix de stentor derrière lui, et, dissipant son rêve, le possesseur de cette voix mit la main sur l'épaule du romancier, tandis qu'un solide compagnon se plantait devant la porte de la rue et lui coupait la retraite de ce côté.

« Avec un raffinement de cruauté le sergent-major parfumeur ne voulut pas permettre à son prisonnier de changer de vêtement, et, tandis que le char disparaissait dans le lointain avec le vase étrusque, Balzac, poussé dans un



Fauteuil de Balzac, table de travail, théière ayant appartenu à Balzac. (Musée Balzac.)

fiacre, était conduit, pour la semaine, dans une sordide prison où il eut pour compagnon d'infortune Adolphe Adam, l'auteur du *Postillon de Longjumeau* (1). »

Peut-être fut-ce cette soirée-là qu'il composa les fameux « commandements de l'Église démocratique » :

Le lundi les armes prendras
Et le mardi pareillement,
Mercredi garde monteras
Avec giberne et fourniment;
Le jeudi tu la descendras
Dedans le même accoutrement;
Vendredi tu recommenceras
A patrouiller civiquement;
Samedi tu t'éveilleras
Au son d'un rappel vivement;
Mais le dimanche, tu viendras
Parader militairement;
Et c'est ainsi que tu mourras
De faim, républicainement.

Si Balzac mangeait beaucoup, parfois il aimait aussi fort à faire boire les autres. C'est ainsi qu'un soir il présenta à ses amis un grand seigneur russe qui, toute la nuit, absorba une quantité incroyable de flacons. Plus l'homme du Nord buvait, plus il était bavard et plus aussi il s'attendrissait sur les malheurs de ses amis déportés dans la Sibérie. Gozlan et les autres lui donnaient la réplique. A la fin de la soirée, tous les convives étaient en larmes. Le lendemain Balzac apprit à ses hôtes que le seigneur russe n'avait jamais eu d'amis déportés et que tous avaient été victimes du vin du Rhin.

Après le dîner, lorsque la scène se passait aux Jardies, on allait généralement prendre le café sur la terrasse. Ce café de Balzac eût mérité de devenir proverbial. « Il se composait, nous dit Gozlan, de trois sortes de grains : bourbon, martinique et moka. Le bourbon, Balzac l'ache-

(1) Richard Wallace, *Un Anglais à Paris*, traduction J. Hercé. (Plon, éditeur.)

tait rue du Mont-Blanc (aujourd'hui Chaussée-d'Antin), le martinique, rue des Vieilles-Haudriettes chez un petit épicier, et le moka dans le faubourg Saint-Germain, chez un épicier de la rue de l'Université. Tous ces achats ne constituaient pas moins d'une demi-journée de courses à travers Paris. Mais un bon café vaut cela et même davantage (1). »

Dans son *Traité des excitants modernes*, le romancier a décrit lui-même l'état cérébral des gens de lettres qui prenaient de ce café avec excès :

« Ce café tombe dans votre estomac. Dès lors, tout s'agite, les idées s'ébranlent comme les bataillons de la Grande Armée sur le terrain d'une bataille, et la bataille a lieu. Les souvenirs arrivent au pas de charge, enseignes déployées ; la cavalerie légère des comparaisons se développe pour un magnifique galop ; l'artillerie de la logique accourt avec son train et ses gargousses : les traits d'esprit arrivent en tirailleurs, les figures se dressent, le papier se couvre d'encre, car la lutte commence et finit par des torrents d'eau noire, comme la bataille par sa poudre noire... »

Inutile d'ajouter que ce café merveilleux, Balzac était seul à le préparer, à en surveiller l'infusion, la cuisson, le sucrage, etc. Il a, du reste, donné les détails les plus infimes sur le mode de préparation de cette liqueur incomparable.

Cependant, si délectable que fût ce breuvage, il l'était encore moins, paraît-il, que le thé qui était servi dans la maison de l'auteur de la *Comédie humaine*. Il fallait subir une sorte d'initiation pour acquérir le droit de déguster ce nectar unique. Jamais Balzac n'en offrait aux profanes, et ses intimes eux-mêmes n'en buvaient point toutes les fois qu'ils les invitait.

« Aux fêtes carillonnées seulement, raconte encore Gozlan, Balzac sortait son thé de la boîte Kamtschadale où il était enfermé comme une relique, et il le dégageait

(1) L. Gozlan, *op. cit.*, p. 17.

lentement de l'enveloppe de papier de soie couverte de caractères hiéroglyphiques.

« Alors Balzac recommençait encore une fois l'histoire de ce fameux thé d'or. Le soleil ne le mûrissait que pour l'Empereur de Chine, disait-il, des mandarins de première classe étaient chargés, comme par un privilège de naissance, de l'arroser et de le soigner sur sa tige. C'étaient des jeunes filles vierges qui le cueillaient avant le lever du soleil et le portaient en chantant aux pieds de l'Empereur... Par grâce spéciale, l'Empereur de Chine, dans ses jours de largesse, en envoyait par les caravanes quelques poignées à l'Empereur de Russie. C'était par le ministre de l'autocrate que Balzac, de ministre en ambassadeur, tenait celui dont il nous favorisait à son tour.

« Le dernier envoi avait failli rester en route, il était arrosé de sang humain. Des Kirghiz et des Tartares avaient attaqué la caravane russe à son retour, et ce n'est qu'après un combat très long et très meurtrier qu'elle était parvenue à Moscou, sa destination. C'était, comme on le voit. une espèce de thé des Argonautes. L'histoire de l'expédition ne finissait pas là, du reste ; celle de ses étonnantes propriétés y faisait suite. Si l'on prend trois fois de ce thé d'or, disait Balzac, on devient borgne ; six fois on devient aveugle. Aussi, lorsque Laurent Jan se disposait à boire une tasse de ce thé digne de figurer dans les endroits les plus bleus des *Mille et une Nuits*, il disait :

« Je risque un œil : versez!... (1) »

Le troisième précepte de la méthode balzacienne consistait à pratiquer la chasteté aussi longtemps que possible, aussi longtemps, en tous cas, que durait la période de travail intellectuel.

« Il insistait beaucoup, dit Théophile Gautier, sur cette recommandation, trés rigoureuse pour un jeune homme de vingt-quatre ou vingt-cinq ans. Selon lui, la chasteté réelle développait au plus haut degré les puissances de

(1) L. Gozlan, *op. cit.*, p. 19.

l'esprit, et donnait à tous ceux qui la pratiquaient des facultés inconnues. Nous objections timidement que les plus grands génies ne s'étaient interdit ni l'amour, ni la passion, ni même le plaisir, et nous citions des noms illustres. Balzac hochait la tête et répondait : « Ils auraient fait bien autre chose sans les femmes! » Toute la concession qu'il put nous accorder, et encore la regrettait-il, fut de voir la personne aimée une demi-heure chaque année. Il permettait les lettres : cela formait le style! (1) »



Caricature de Balzac.

Sans doute Balzac était sincère lorsqu'il professait à de jeunes disciples son précepte de chasteté. Mais lui-même y fut-il toujours très fidèle? Si nous consultons l'ouvrage de Mme Surville, nous répondrons affirmativement. De même, George Sand a écrit : « Il aimait la chasteté comme une recherche et *n'attaquait le sexe* (sic) que par

(1) Théophile Gautier, *Balzac*. Fasquelle, éditeur.

curiosité. Quand il trouvait une curiosité égale à la sienne, il exploitait cette mine d'observations avec un cynisme de confesseur; c'est ainsi qu'il s'exprimait sur ce chapitre. Mais quand il rencontrait « la santé de l'esprit et du corps » il se trouvait heureux comme un enfant de pouvoir parler de l'amour vrai et de s'élever dans les hautes régions du sentiment... » Mais il semble bien que, consciemment où non, Balzac était beaucoup plus roué en amour qu'il n'y paraît. Il aimait, lorsqu'il rencontrait une femme nouvelle à faire étalage de cette prétendue chasteté qui lui servait comme d'une arme pour abuser de la crédulité de celle qu'il voulait conquérir. Mais, en définitive, la liste de ses aventures passionnelles s'allongeait sans cesse, et s'il n'aimait pas beaucoup ce que nous appelons aujourd'hui les *passades*, il reste, comme le note très bien le Dr Cabanès, qu'à l'occasion il savait se conduire en vrai disciple de Rabelais. Seulement il ne tenait pas beaucoup qu'on le sût, et, un jour, il se fâcha tout rouge parce qu'une caricature avait paru dans un petit journal, qui travestissait ses principes de chasteté.

Enfin le dernier précepte de la méthode balzacienne était l'absence totale de tabac. Théophile Gautier a conté que Balzac était impitoyable sur ce point, n'admettant ni la cigarette, ni le cigare, ni la pipe. Du reste, sa *Théorie des excitants* contient une violente diatribe contre le tabac. L'auteur de *Émaux et Camées* désespérant de modifier à ce sujet l'opinion de Balzac voulut, du moins, l'initier aux voluptés du haschich : il l'amena, un jour, à l'hôtel Pimodan, mais M. de Lovenjoul affirme que la forte tête du romancier sut résister au poison. « Mon cerveau est si solide, écrit-il à Mme Hanska, qu'il fallait, à ce qu'on m'a dit, que la dose fût plus forte. Néanmoins, j'ai entendu des voix célestes et j'ai vu des peintures divines, puis j'ai descendu pendant vingt ans l'escalier de Lauzun ; j'ai vu les dorures et les peintures du salon dans une splendeur féerique. Mais, ce matin, depuis mon réveil, je dors toujours et je suis sans force et sans volonté... »

*
* *

Quel eût été maintenant le couronnement de cette belle œuvre, de ce magnifique effort littéraire, le plus ardemment souhaité par l'auteur de la *Comédie humaine*? Deux choses, sans doute auront, toute sa vie, tenté Balzac : la gloire et la fortune, mais, entre les deux, c'est encore à la première qu'allaient ses préférences. La fortune qu'il poursuivit pendant son existence avec une âpreté aussi patiente et qu'il pourchassa, nous allons le voir, de vingt manières différentes, lui arriva trop tard, à la veille même de sa mort. Mais peut-on dire aussi qu'il ait vraiment connu la gloire, celui qui rêva la plus belle de toutes les gloires littéraires et qui ne put jamais y parvenir? Les échecs successifs de Balzac à l'Académie française furent, on peut bien l'avouer, le deuil de toute sa carrière. Et, pourtant, Edmond Biré l'a dit dans son si intéressant ouvrage sur Balzac :

« Attaché à la tradition, admirateur ardent de Richelieu, Balzac voyait dans l'Académie française un legs du passé, une des plus nobles institutions de cette France du XVIIe siècle, l'objet de ses admirations et de ses regrets. L'Académie n'a pas compris qu'elle avait en lui un fervent dévot, le dernier peut-être, qui l'aimait pour elle-même... Au lieu de tendre la main à cet amant fidèle, de se borner, du moins, à lui dire : *Repassez*, elle a répété pendant vingt ans le mot de Sainte-Beuve : « M. Balzac est trop gros pour nos fauteuils (1). »

Dès 1833, Balzac songeait à l'Académie, mais ce n'est qu'en 1839 qu'il posa pour la première fois sa candidature. Il avait trente-neuf ans seulement, mais il avait déjà publié vingt chefs-d'œuvre. Or il s'agissait de remplacer Michaud, l'historien des *Croisades*. Les candidats au fauteuil étaient Berryer, Casimir Bonjour et Vatout. Balzac résolut de commencer ses visites, prêt à s'effacer devant Berryer, s'il le fallait. Entre autres académiciens, il vit

(1) Edmond Biré, *op. cit.*, p. 16.

Alexandre Duval, l'un des doyens de l'Académie. Celui-ci le reçut dans sa chambre à coucher et lui dit en montrant son lit :

« Monsieur, voilà un lit où je vais bientôt mourir.

— Je vous crois, au contraire, monsieur, bien des années d'existence, répondit Balzac, et la preuve c'est que je viens vous demander votre voix. Je ne serai probablement pas nommé cette fois-ci ni l'autre. D'après toutes les probabilités, il n'y aura pas d'extinction avant trois ans; c'est donc pour dans six ans au plus tôt que je compte sur vous. »

Si flatteur que fut ce petit discours, le vieillard ne dit ni oui ni non. Du reste, la situation se modifia. Victor Hugo, qui avait échoué en 1836, s'étant décidé à se représenter, l'auteur de la *Comédie humaine* s'effaça devant lui. Son désistement généreux n'assura pas le succès de Hugo qui fut encore une fois battu.

Deux ans plus tard, en 1841, M. de Bonald étant venu à mourir, Balzac songea un moment à briguer cette succession académique. Il s'en ouvrit à Victor Hugo, un jour, aux Jardies :

« Nous nous levâmes, dit Léon Gozlan qui était présent, pour aller prendre le café sur la terrasse et respirer l'air lumineux et doux d'une belle journée. On causa encore environ une heure autour des tasses, heure charmante et sérieuse où il fut d'abord question entre Victor Hugo et Balzac de l'Académie française. En ce moment, il y avait une vacance à l'Institut. Hugo promit peu; Balzac n'espérait pas grand'chose. Il n'était pas en faveur — l'a-t-il jamais été? — sous la coupole du palais Mazarin (1)... »

En conséquence, le romancier s'abstint cette fois encore, comme trois ans plus tard, lorsque mourut Vincent Campenon et aussi en 1845, à la mort de Royer-Collard.

En 1847, il y eut une nouvelle élection à propos de Ballanche. Si l'on en croit les *Propos de table de Victor*

(1) Léon Gozlan, *op. cit.*



L'Académie française ***refusant*** *l'hospitalité à* ***Balzac, Hugo*** *et* ***Dumas,*** *d'après* ***Daumier :***

« Vous êtes jeunes et forts, et vous demandez les Invalides! Vous voulez donc voler le pain des pauvres vieillards?... Allez travailler, grands Feignans!! »

Hugo recueillis par Richard Lesclide, Balzac aurait eu deux voix dans cette élection : celle de Hugo et celle de M. Pongerville.

Voici comment la chose se serait produite :

— Le jour de l'élection, rapporte Hugo, j'étais assis auprès de l'excellent Pongerville, le meilleur des hommes ; je lui demandai à brûle-pourpoint :

« Pour qui votez-vous ?

— Pour Vatout, comme vous savez.

— Je le sais si peu que je viens vous demander votre voix pour Balzac.

— Impossible.

— Pourquoi cela ?

— Parce que voilà mon bulletin tout préparé. Voyez : VATOUT.

— Oh ! cela ne fait rien. »

« Et, sur deux carrés de ma plus belle écriture, j'écrivis : BALZAC.

— Eh bien ? me dit Pongerville.

— Eh bien, vous allez voir. »

« L'huissier qui recueillait les bulletins s'approcha de nous, je lui remis un des bulletins que j'avais préparés. Pongerville tendit à son tour la main pour jeter *Vatout* dans l'urne, mais une tape amicale que je lui donnai sur les doigts fit tomber son papier à terre. Il le regarda, parut indécis, et, comme je lui offrais le second bulletin sur lequel était écrit le nom de Balzac, il sourit, et le donna de bonne grâce.

« Et voilà comment Honoré Balzac eut deux voix au dépouillement du scrutin de l'Académie (1). »

Toutes ces candidatures un peu improvisées n'avaient rien de bien sérieux. Il faut arriver au mois de janvier 1849 pour trouver deux élections officielles à propos de Balzac. Le 11 et le 18 janvier de cette année-là, eurent lieu les remplacements de Chateaubriand et de Vatout. Balzac, cette fois, se présenta aux deux fauteuils. Hélas !

(1) Richard Lesclide, *Propos de table de Victor Hugo*

sans plus de succès que les années précédentes. Étant en Russie à cette époque, il n'avait pu accomplir les visites obligatoires, et, déjà, on lui en faisait un grief. Auguste Vacquerie écrivait à ce propos dans l'*Événement* : « A l'heure qu'il est, Balzac est en Russie; comment veut-on qu'il fasse les visites? Il ne sera pas de l'Académie parce qu'il n'aura pas été à Paris? Et, lorsque l'avenir dira : il a fait *Splendeurs et Misères des Courtisanes*, le *Père Goriot*, les *Parents Pauvres* et les *Treize*, l'Académie répondra : Oui, mais il a fait un voyage!... Les visites que Balzac ne fait pas, ses livres les ont faites. Il ne se présente pas? La gloire le présente! »

Le 11 janvier, le duc de Noailles fut élu par 25 suffrages; Balzac eut 2 voix. Le 18 janvier, ce fut M. de Saint-Priest qui l'emporta au bout de trois tours de scrutin par 14 voix. Balzac avait eu successivement : 2 voix, 1 voix et 0 voix.

En apprenant à Vierszchowina ce double échec, le romancier écrivit à Laurent Jan :

« L'Académie m'a préféré M. de Noailles. Il est sans doute meilleur écrivain que moi; mais je suis meilleur gentilhomme que lui, car je me suis retiré devant la candidature de Victor Hugo. Et puis, M. de Noailles est un homme rangé, et moi, j'ai des dettes, palsambleu! »

Après une telle défaite, Balzac ne pouvait songer à se représenter. Mais c'était encore là une dernière ambition que la destinée lui ravissait jalousement.

VI

Les Entreprises de Balzac

L'HISTOIRE des entreprises de Balzac, c'est à coup sûr le chapitre le plus invraisemblable et le plus fantastique de sa biographie. On peut dire que tous les projets de fortune, toutes les entreprises à créer, toutes les idées sources de revenus possibles, Balzac les aura connues, les aura eues, les aura caressées, les aura triturées dans son vaste cerveau et sa puissante imagination.

* * *

Un des soucis qui hantèrent le plus visiblement Balzac toute sa vie fut celui de l'arrivisme rapide à la gloire, aux honneurs et à la fortune. Posséder à Paris la toute-puissance que donne un nom mondial, une situation énorme ou une fortune colossale fut son rêve le plus cher. Mais, d'autre part, comment arriver, seul, chétif individu perdu dans la multitude, à conquérir rapidement, en brûlant les étapes, ces postes enviés, ces situations privilégiées, ces fortunes chimériques? Et qui pourrait lui donner cette puissance? Les lettres? Le chemin était trop long à parcourir et Balzac sentait qu'il y usait sa vie. La politique? Ses récentes tentatives électorales l'en avaient dégoûté à jamais... Un seul pouvoir demeurait, aux yeux de Balzac, susceptible de lui assurer cet arrivisme rapide, fatal, instantané : la Presse! Oui, mais fallait-il encore pouvoir mettre la main sur elle, dompter cette force, manier cet instrument, jouer de cette arme formidable! Et comment lui, Balzac, pouvait-il lutter avec avantage contre un tel adversaire?... C'est alors

qu'une idée se présenta à l'esprit du romancier, se précisa peu à peu, prit forme, illumina son cerveau, le transporta d'enthousiasme. Il allait dompter la Presse!

Aussitôt il se précipite chez son fidèle Gozlan, il lui expose le projet qui vient d'éclore dans son cerveau.

« Mon ami, j'ai trouvé un moyen sûr, infaillible de m'emparer de la presse à mon profit, ou, plutôt, à notre profit, de la faire servir à nos desseins, de manier à notre gré cette machine terrible qui peut tout, seule puissance mondiale d'aujourd'hui. »



Léon Gozlan.

Léon Gozlan l'écoutait en fumant son cigare, l'œil un peu railleur :

« Allons donc, contez-moi cela.

— Voici, fit-il. C'est très simple, mais encore fallait-il y songer. Nous allons constituer une association d'une dizaine d'écrivains qui se jureront fidélité et dévouement les uns aux autres. Profitant des relations de chaque associé, nous nous arrangerons pour que l'un de nous occupe dans chaque journal important une place prépondérante, quel que soit le journal et quel que soit le parti qu'il soutient...

— Mais...

— Attendez, ne m'interrompez pas. Lorsque nous

aurons ainsi dans chaque place forte un affilié, le reste ne sera plus qu'un jeu d'enfant. L'un de nous aura-t-il une place à solliciter, une faveur à obtenir, une croix à demander, *tous* les associés, vous entendez bien, tous les associés feront chorus pour la lui faire obtenir de gré ou de force. Les journaux ministériels pousseront à la roue, les journaux de l'opposition feront entendre qu'ils se désintéressent de la question, le reste de la presse se taira. Disposant de l'opinion publique, nous l'utiliserons sans vergogne à notre profit. Si l'on touche à l'un de nous, malheur à l'imprudent qui aura osé s'attaquer à notre groupe! Mais si nous avons des appuis quelque part, si l'un des associés s'est faufilé dans un journal, dans un salon, dans un ministère, toute la bande lui emboîte le pas...

« Quelle idée! continue Balzac. Et quelle réclame, pensez-vous, pour nos œuvres futures! Si l'un de nous fait un livre, une pièce, dirige un théâtre, une maison de commerce, une entreprise industrielle, il a tous les autres, c'est-à-dire toute la presse pour l'encourager, pour le louer, pour le porter aux nues. Désormais, mon cher Gozlan, nous voilà maîtres du monde.

— Sans doute, répondit l'auteur d'*Aristide Froissart*, votre idée est amusante, mais je prévois déjà une objection.

— Laquelle?

— Le choix même de nos associés, choix délicat et difficile, s'il en fut. Y avez-vous songé?

— Certes, repartit Balzac. Mais je n'ai pas encore arrêté les noms.

— Eh bien, voulez-vous que nous les examinions ensemble ces futurs membres de l'association?

— Parfaitement. »

Aussitôt Gozlan tira de sa poche un morceau de papier et un crayon et se mit en devoir d'écrire.

— Voyons?... A... vous convient-il?

— Oh! oh! reprit Balzac, il y a beaucoup à dire à son sujet. C'est un orgueilleux et un imbécile.

— Bon. Et B...?

— Oh! B... n'a aucun talent.

— Alors, H...?

— C'est un drôle, il m'a insulté!

— Et J...?

— C'est une canaille! »

Gozlan passa ainsi en revue la liste des vingt ou trente journalistes les plus célèbres de l'époque, mais on ne sait comment il se faisait, toujours Balzac avait une objection à formuler. Il est vrai qu'il était en si mauvais termes avec toute la presse!

Enfin, tant bien que mal, on réunit neuf noms (dont huit acceptés par Balzac *provisoirement*) et l'on décide de se retrouver la semaine suivante au Jardin des Plantes, dans la grande allée du Muséum. De là on partirait pour aller dîner dans un restaurant lointain et imprévu dont Balzac conservait jalousement l'adresse secrète.

La semaine suivante, à l'heure dite, on voit s'avancer, en effet, du fond de l'allée du Muséum, Théophile Gautier, Granier de Cassagnac, Louis Desnoyers, Eugène Guinot, Alphonse Karr, Merle, Altaroche, Gozlan et enfin Balzac lui-même qui se met à la tête de la petite troupe.

On sort du Jardin des Plantes, on prend par le quai de l'Entrepôt et quand on est entre la rue de Poissy et la rue des Fossés-Saint-Bernard, Balzac s'arrête :

— Messieurs, dit-il, c'est ici.

Tout le monde se regarde ébahi : on se trouvait en face d'une ignoble bâtisse occupée par un « chand de vin » aux carreaux sales, avec, au-dessus de la porte d'entrée, une vieille enseigne où l'on distinguait un énorme cheval de roulier, peint en rouge, dressé sur ses jambes de derrière, laissant lire sous ses sabots ces mots : *Au Cheval Rouge*.

— Le *Cheval Rouge*, Messieurs, dit solennellement Balzac avant d'entrer dans l'immeuble, ce sera, si vous le voulez bien, le titre de notre association. Dès maintenant, vous êtes des *chevaux rouges*.

Et il pénétra dans le couloir humide.

La salle à manger était aussi misérable et aussi triste que l'enseigne, et, bientôt, les convives purent s'apercevoir que le menu répondait aux apparences de la maison. D'autre part, Gozlan note finement que tous ces *chevaux rouges* ne s'étaient pas toujours entendus parfaitement dans la vie et que bien des dissentiments subsistaient entre eux :

« Tous ces coudoiements, toutes ces taloches littéraires, toutes ces gourmades d'un passé qui n'était pas bien vieux, revenaient quelquefois à la surface. Si les sourires se faisaient doux, si les verres se choquaient bruyamment entre eux, si l'esprit de celui-ci fraternisait avec l'esprit de celui-là, la sincérité antique n'était pas le fond de ce tableau. De temps en temps des silences moqueurs couraient sur la toile (1). »

Cependant, par amitié pour Balzac, on fit bonne contenance et l'on eut l'air d'adhérer entièrement au projet d'arrivisme par la presse que le romancier exposa au dessert. On adopta à mains levées les statuts de l'Association qui devait porter en exergue la formule : *Chacun pour tous, tous pour chacun.* Enfin l'on se sépara en se promettant de se retrouver au même endroit et de dîner ensemble huit jours plus tard.

La semaine suivante, en effet, le quai de la Tournelle vit revenir les *Chevaux rouges* au grand complet, mais, huit jours plus tard, on constatait déjà des défections. Bientôt quelques-uns hasardèrent timidement que le Jardin des Plantes, c'était bien loin, et que, peut-être, pourrait-on trouver un logis plus central. Balzac déclara lui-même qu'il était nécessaire de changer souvent de restaurant si l'on voulait conserver à la société son caractère secret, et il proposa le Faubourg du Temple où l'on alla dîner aux *Vendanges de Bourgogne*. Mais en vain stimulait-il le zèle des *chevaux rouges*, les vides étaient de plus en plus grands parmi eux. A la fin, il ne vint plus personne. Cependant ce magnifique effort devait

(1) Léon Gozlan, *op. cit.*, p. 182.

profiter à quelqu'un, et ce fut à Balzac lui-même. A force de harceler les membres de l'association, le romancier obtint des articles, des comptes rendus, pas mal de petits



Caricature de Balzac, par Platier.

avantages qu'il n'eut peut-être point obtenu sans sa fameuse société secrète. Et, en définitive, cette entreprise-là fut peut-être celle qui lui causa le moins de déboires.

* * *

Cependant le but de Balzac de tenir tête à la presse

n'avait pas encore été atteint. Il allait bientôt reprendre son idée : puisque l'association n'avait rien donné, ce serait tout seul qu'il agirait! Vers 1839, sa vie traverse précisément une crise terrible. C'est le moment de la production à outrance et c'est aussi celui que choisissent ses ennemis pour le harceler. Attaques injustifiées, procès en contrefaçon, hostilité continuelle des plus grands (dont Sainte-Beuve) à son égard, dénigrement de la presse qui ne craint pas de risquer le mot de « vocabulaire incohérent » pour caractériser le style de la *Comédie humaine*. Balzac conçoit la nécessité de répondre à ces critiques, à ces vengeances sourdes, à cette haine jalouse.

Il lui faut une arme à lui, et, puisque les journaux et les revues lui sont fermés, il lui faut une revue où il pourra tout dire, tout exposer, tout conter.

C'est une nécessité et ce peut être, en outre, une excellente affaire. Une revue indépendante! La chose était aussi rare alors qu'elle l'est aujourd'hui, et, sans doute, le public l'attend avec impatience, cette entreprise unique où un écrivain entièrement libre dira enfin ce qu'on cèle si jalousement aux lecteurs, l'envers des gloires et des politiques, les coulisses des salons et de la Cour. Cette revue sera l'œuvre de Balzac. Seul il l'écrira, la composera, l'éditera, la lancera. S'il y admet des articles d'amis, ce sera parce que ceux-ci répondent exactement au but qu'il s'est proposé. Mais nulle prière, nulle pression, nul intérêt ne le ferait dévier de la ligne de conduite qu'il s'est tracée.

Fébrilement il prépare sa campagne. En trois mois, le voilà prêt : le format est adopté, petit in-12, minuscule volume facile à mettre en poche, caractères gras bien lisibles, bon marché du numéro, parution provisoire : une fois tous les mois. Et le 25 juillet 1840, la *Revue Parisienne* voit le jour.

Tout de suite Balzac se révèle très entier, très de parti pris (1). Il lance, il impose un nouveau venu, Frédéric

(1) Sur les détails de la *Revue Parisienne*, voir : « Balzac critique

Stendhal (*sic*) dont personne, ou presque, ne parle, il fait une critique sensée de la politique intérieure et extérieure de la France, il commence une magistrale campagne contre Thiers; dans le domaine littéraire, il tient la plume de critique des livres et il se montre intransigeant. Ce que chacun pense tout bas, il le dit tout haut : il ravale Eugène Sue à son juste rang, dit son fait à Feminore Cooper, éreinte La Touche et ose critiquer Victor Hugo.

Voilà, certes, un beau début, mais la suite est encore meilleure : le 25 août et le 25 septembre de la même année, il récidive. Les attaques contre Thiers deviennent de plus en plus furieuses, la critique littéraire se fait plus juste, par suite plus âpre, et Sainte-Beuve reçoit la plus magistrale volée de bois vert qu'il ait connue. Enfin la presse elle-même a son paquet : tous ses trucs sont dévoilés, tous ses petits génies sont rabaissés, tous ceux qui de près ou de loin touchent à la politique sont désignés et traqués pour leur complaisance à l'égard du pouvoir, pour leurs flatteries et leur bassesse. Et les ouvriers eux-mêmes ne sont pas ménagés!

Cette fois, le scandale est à son comble. L'histoire des beaux-parents de Thiers, M. et Mme Dosne, passe de mains en mains, causant partout l'effarement. Chacun se sent touché par une verve aussi sincère, et, d'instinct, une sorte de conspiration du silence s'ourdit contre l'entreprise balzacienne. Plusieurs revues qui étaient encore ouvertes au grand romancier ferment brusquement leurs portes à son nez. Partout on le signale comme un homme dangereux. On s'éloigne de lui comme d'un pestiféré. Le romancier comprend qu'il est définitivement perdu s'il s'obstine dans son idée. Il s'arrête, demande grâce. Le 25 octobre, la *Revue Parisienne* impatiemment attendue par quelques-uns ne parut pas. Encore une fois Balzac était vaincu!

littéraire », paru dans notre livre *Autour du Romantisme*. Sansot, éditeur.

A quelque temps de là, nouvelle et dernière tentative. Cette fois, l'anecdote fut fort plaisante.

Parmi les innombrables projets littéraires de Balzac, l'un des plus fantastiques consistait à *couler* la *Revue des Deux-Mondes* et la *Revue de Paris* en opposant à ces publications un recueil moins cher et plus intéressant. Une année, l'instant parut particulièrement propice à Balzac pour risquer une pareille tentative, et il s'en ouvrit à Théophile Gautier, à Charles de Bernard, à Jules Sandeau et à Gozlan qui devaient être parmi les premiers rédacteurs. Le grand romancier avait mis la main sur un homme d'affaires de la meilleure trempe, William Duckett, qui prouva, en effet, plus tard son savoir-faire en créant le *Dictionnaire de la Conversation*, et, en attendant, s'était déclaré enthousiaste du projet balzacien.

« Avec un pareil homme, déclarait l'auteur de la *Comédie humaine*, nous sommes assurés du succès. »

Les premières réunions portèrent au comble l'ardeur de chacun, le nom même de la revue fut adopté, la *Chronique de Paris*, mais aucun jalon ne fut posé pour la bonne raison que ni Duckett ni ses associés futurs n'avaient cinq centimes à mettre dans l'affaire. On avait donc arrêté tous pourparlers et la revue paraissait mort-née lorsque, un matin, on annonça à Balzac la visite d'un charmant jeune homme, habillé, chapeauté, chaussé et ganté supérieurement, d'une candeur délicieuse, et aussi, sembla-t-il tout de suite à Balzac, d'une bêtise à pleurer.

Le délicieux inconnu ganté de blanc et tenant à la main une légère badine cerclée d'or, s'assit avec grâce sur une chaise et prononça ces mots :

« Monsieur, je suis un de vos admirateurs, et je viens vous demander une place dans la nouvelle revue que vous allez fonder.

— Monsieur, répondit assez brutalement Balzac, ma revue ne doit pas paraître encore et...

— Qu'à cela ne tienne, Monsieur, j'attendrai, riposta l'inconnu. Du reste, je suis sans grande ambition : je me contenterai des articles *Modes et Théâtre.*

— Monsieur, répondit Balzac, assez agacé, je ne sais si ma revue comportera cette rubrique, et, en tout cas, je crains qu'elle ne soit déjà attribuée.

— C'est dommage, monsieur, répondit le jeune homme en se levant, car j'aurais aimé travailler sous votre direction. Je suis M. D..., le fils du banquier. »

Au mot de banquier, Balzac dressa la tête.

« Je n'ai moi-même aucune fortune, repartit l'inconnu, mais je crois que mon père, qui a une vingtaine de millions serait assez disposé...

— Asseyez-vous donc, monsieur, fit Balzac congestionné soudain en entendant parler de millions. »

La conversation continua sur ce ton. A défaut d'intelligence, le jeune homme faisait



Balzac, marbre par Puttinati.

preuve d'un grand zèle et paraissait brûler d'ardeur à se distinguer dans le chapitre *Modes et Théâtre* que Balzac lui avait, bien entendu, octroyé immédiatement. Bref, tout semblait parfait, et l'on se serra la main en se donnant rendez-vous pour un prochain jour de la semaine suivante, à un dîner où Balzac devait présenter le jeune nabab à ses futurs confrères.

Le jeune D... aussitôt parti, l'auteur de la *Comédie humaine* assemble Gautier, Gozlan et les autres, et l'on tient un conseil de guerre: c'est la fortune! a dit Balzac. Sans doute, mais encore faut-il la recevoir dignement. On a promis un dîner, le dîner sera servi, mais encore faut-il l'argent pour le commander, des domestiques pour le servir, un local pour le déguster.

« Étonnons-le par notre opulence! criait Balzac.

— Et où prendrez-vous l'argent? répliquaient ses amis. »

Enfin l'on convint d'un vaste appartement rue de Seine, très haut de plafond, très beau, que l'on décorerait, mais où il serait difficile de dissimuler l'absence de tout mobilier. On convint, en outre, de commander le dîner chez Chevet: celui-ci demanda quatre cents francs. Où trouver pareille somme? Et qui fournirait l'argenterie? Quelqu'un avoua qu'il avait une magnifique argenterie de famille au Mont-de-Piété. Mais c'était huit cents francs pour la retirer. Il fallait donc trouver douze cents francs. On fit la quête, chacun s'endetta, la somme fut réunie, les invitations lancées, le dîner servi, somptueux à souhait.

Le jeune homme, moins intelligent que jamais, parut charmant à tous et fut déclaré à l'unanimité *délicieux éphèbe*. Balzac l'avait fait asseoir à sa droite. Au dessert, le romancier se leva, et, improvisant une magnifique harangue, il salua le nouveau Mécène qui n'hésitait pas à mettre au service de la pensée son opulence et sa fortune. Puis, lorsque le café et les liqueurs furent versés, que les cigares furent à moitié consumés, dans cette béate intimité qui accompagne les digestions aisées, l'auteur de la *Comédie humaine* désireux d'en arriver à

ses fins, rompit brutalement les chiens, et, s'adressant à brûle-pourpoint au *délicieux éphèbe* :

« Et maintenant, mon jeune ami, demanda-t-il, dites-nous exactement quelle somme vous comptez mettre dans la *Chronique de Paris* ?

— Messieurs, dit le jeune homme en se levant et en adressant à toute la table son plus délicieux sourire, *je vous promets d'en parler dès demain à papa*!... »

Un silence glacial accueillit ces paroles. Effarés, les convives se regardèrent en pâlissant, tandis que le visage de l'auteur d'*Eugénie Grandet* passait par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Enfin, dans la débandade générale, dans le sauve-qui-peut de la fin, on entendit la voix de Balzac qui hurlait à Gozlan, à la cantonade :

« Il fait jour, reportons les couverts au Mont-de-Piété!... »

*
* *

L'histoire des Jardies fut aussi une entreprise bien extraordinaire.

C'est à Ville-d'Avray, sur la route de Sèvres que Balzac fit construire ce pavillon qui devait devenir si célèbre dans la suite (1).

A vrai dire, lorsqu'il l'acheta, il ne pensait pas encore qu'il en pût faire une spéculation. Il n'était hanté que par l'idée d'une maison de campagne à posséder aux portes de Paris, et il avait été guidé dans le choix de cette villégiature par Saint-Simon lui-même! C'est, en effet, en lisant les fameux *Mémoires* qu'il s'aperçut, un jour, de la tendance qu'avaient eu tous les écrivains du

(1) « Bien des années plus tard, Gambetta, séduit par la beauté du site, impressionné par le grand souvenir de Balzac, acheta les Jardies. On sait qu'il y mourut le 31 décembre 1882. Mais à l'époque où Gambetta se rendit acquéreur des Jardies, la maison primitivement construite par Balzac, avait été transformée, modifiée, agrandie par les propriétaires précédents. Une partie de la plantation actuelle demeure l'œuvre du romancier. » *Le Monde moderne*, juin 1897, p. 485.

grand siècle à établir leurs tentes autour de Versailles. Phénomène très naturel si l'on songe que la Cour était alors le centre de toute vie mondaine et intellectuelle. Mais Balzac voulut y voir une sorte de prédestination, et c'est tout de suite de ce côté qu'il orienta ses recherches.

Il découvrit enfin un terrain situé dans un très beau site, mais quel terrain pour y planter et y bâtir ! C'était une sorte de coteau qui ne penchait pas, mais, comme on l'a dit, qui tombait véritablement sur la route. Pas plus les jardiniers que les architectes ne pouvaient planter et construire sur cette pente glissante et pierreuse où tout était fatalement destiné à *descendre*, à la première pluie d'orage. Pendant les trois années que le romancier eut les Jardies en sa possession, il passa littéralement son temps à faire soutenir les murs et redessiner les plates-bandes. L. Gozlan rapporte même, au sujet de cette pente, une anecdote des plus plaisantes.

Il paraît que le jour où Frédérick Lemaître vint aux Jardies causer avec Balzac de *Vautrin*, il crut qu'il ne gravirait jamais cette colline-jardin.

« Pour arrêter ses pieds qui fuyaient sous lui, il les fixait à l'aide de deux pierres, absolument comme on le ferait pour équilibrer un meuble sur un parquet inégal. Quand il reprenait sa marche, il éloignait les pierres ou les gardait dans sa main, afin d'en faire le même usage plus loin. Le manège était des plus divertissants à observer. Balzac seul conservait sa placidité de propriétaire au milieu de ces glissades perpétuelles ! (1) »

Bien entendu, pour construire son pavillon, il n'admit aucune critique ni aucun conseil. Il avait juré de n'en faire qu'à sa tête ! L'architecte — comme tout bon architecte — s'évertuait à lui démontrer que tous ses plans était irréalisables, le romancier n'en voulait pas convenir.

« Ce que je désire, disait-il, ce sont de longues pièces, claires, aérées, bien exposées, où je puisse être au frais

(1) L. Gozlan, *op, cit.*, p. 9.

l'été. Il me faut de grands espaces car j'aurai beaucoup de choses à placer contre les murs : des toiles nombreuses, des meubles de prix, des armoires anciennes, plus d'objets que vous n'en soupçonnez.

— C'est entendu, mais, M. Balzac, reprenait l'architecte, votre terrain n'est pas illimité. Je vois d'après vos plans que vous avez tout prévu, sauf l'emplacement de l'escalier.

— Mais puisque je vous dis... »



Caricature de Balzac et d'Alfred de Musset.

La discussion continuait, interminable. A la fin Balzac eut la tête tellement cassée par ce maudit escalier, qu'il se fâcha tout rouge :

« Fichez-moi la paix! s'exclama-t-il, avec votre escalier, je ne veux plus en entendre parler. On le mettra dehors dans une cage spéciale accrochée à la maison. »

Ce qui fut dit fut fait, mais fut-ce mauvaise humeur de sa part, fut-ce désir de vengeance, l'architecte fit payer à Balzac ses vélléités de constructeur indépendant. D'abord il négligea (!) sur ce terrain glissant d'établir des fondations pour les murs du jardin, si bien qu'un matin, on vint annoncer à Balzac que tous les murs des Jardies s'était écroulés!

« Tous les murs des Jardies, écrit-il à Mme Carraud, se sont écroulés ce matin par la faute du constructeur qui

n'avait pas fait de fondations : et tout cela, quoique de son fait, retombe sur moi, car il est sans un sou. »

Coût : la bagatelle supplémentaire de huit mille francs!

Ensuite les constructions traînèrent pendant des mois et des mois. Vingt fois Balzac fit rectifier les plans, jamais les pièces n'étaient à son goût. Enfin les Jardies furent achevés au bout de deux années. Mais alors l'écrivain se trouva en possession d'une maison de campagne beaucoup trop vaste, aux chambres beaucoup trop grandes, et sans meubles pour les garnir.

Doit-on ajouter foi à la boutade de Gozlan, et prétendre que sur les murs très nus de son pavillon, il avait tracé au charbon ces inscriptions prodigieuses : *ici un tableau de Raphaël; ici un Velasquez; ici une glace Trianon; ici un plafond d'Eugène Delacroix...?* Ce qui est plus certain, c'est qu'après avoir goûté les douceurs de l'art de bâtir, Balzac connut les douceurs des voisinages campagnards. Pendant des mois il fut harcelé par un de ses voisins qui profitait de la mitoyenneté de leurs propriétés pour soulever des centaines de chicanes et le menacer de procès extravagants. A bout de patience Balzac avait inventé le stratagème suivant pour se venger. Chaque fois que ses amis venaient dîner aux Jardies, lorsque la nuit était tout à fait tombée, il armait chaque membre de la petite bande d'un solide gourdin de fer, et tous, à pas étouffés, se dirigeaient vers le mur (non mitoyen celui-là!) de l'irascible voisin, et, entrant leurs leviers dans les pierres, ébranlaient la construction en poussant des cris sauvages qui terrorisaient le voisinage!

Mais ce serait bien peu connaître Balzac que de croire qu'il se contenta de respirer le frais aux Jardies en y trouvant un asile discret pour le travail. Il s'était dit que cette propriété l'enrichirait, et, à défaut d'autres sources de revenus, il avait inventé celle-ci.

Un jour, Victor Hugo vint rendre visite à l'auteur de la *Comédie humaine.* Depuis longtemps l'écrivain pressait le poète de visiter les Jardies. Très poli mais très froid, Hugo se laissa promener dans la propriété par le maître

du logis qui lui en faisait les honneurs avec sa faconde habituelle. Le terrain en pente parut le frapper de stupeur, puis, bravement, il prit le parti d'en rire et Balzac aussi. Enfin, pour avoir l'air aimable et faire au moins un compliment, il s'arrêta devant un noyer gigantesque situé au bout de la propriété et qui la limitait à cet endroit.

« Quel bel arbre! s'écria-t-il.

— Vous ne pensiez pas si bien dire, mon cher Hugo, répondit Balzac. Savez-vous ce que c'est que cet arbre-là?

— Ça, c'est un noyer.

— Oui, c'est un noyer, mais c'est aussi quinze mille francs de rente.

— Allons donc!

— C'est comme j'ai l'honneur de vous l'annoncer.

— Il vous rapporte quinze mille francs de rente?

— Non, repartit Balzac, mais il me *rapportera*... Oui, poursuivit le romancier, voici ce que c'est. En vertu d'une vieille coutume qui se perd dans la nuit des temps, tous les habitants du village sont tenus de déposer leurs immondices au pied de cet arbre séculaire, et personne n'a le droit de se soustraire à cet usage. Jugez, mon cher, quelle quantité de richesses il y a amoncelée là. Eh bien, ces richesses, je vais les exploiter. Ce fumier, cet engrais, je vais le vendre, et on se le disputera à prix d'or. Je vous dis : c'est quinze mille de rente pour le moins que j'ai dans cette espèce de guano. »

Victor Hugo ne répondit rien, mais il regarda Balzac en souriant. Quelques mois plus tard, rencontrant l'écrivain aux Champs-Élysées, il l'aborda :

« Eh bien, et votre guano?

— Ah! mon cher, ne me parlez plus des Jardies, ni de rien de tout ce qui touche à Ville-d'Avray. Je ne veux plus mettre les pieds dans cette propriété de malheur, et je vais la vendre. Savez-vous combien elle m'a coûté en trois ans? Cent mille francs! »

Et c'était peut-être la meilleure spéculation de Balzac!

VII

Balzac auteur dramatique

TOUTE sa vie, Balzac aura eu ce que Léon Gozlan appelait « des soudainetés, des bouffées dramatiques ». Depuis le premier jour où, dans sa mansarde de la rue Lesdiguières, il brochait ce *Cromwell* qui devait être « le bréviaire des peuples et des rois », jusqu'à ses dernières années où il s'était attelé à la comédie de *Mercadet*, Balzac aura senti par accès les morsures de ce démon du théâtre qui arrive à posséder, à envoûter véritablement tant d'écrivains.

A la vérité, dès le premier jour, ce qu'y voyait surtout l'auteur d'*Eugénie Grandet* avec sa fabuleuse imagination, c'était bien moins une tribune d'où répandre des vérités dans un immense public en lui parlant directement qu'une *affaire* comme celle des mines de Sardaigne ou de l'épicerie colossale qu'il voulut un jour fonder. Le théâtre pour lui, c'était déjà la pièce écrite pour Samson, pour Frédérick Lemaître ou pour Mme Dorval, la pièce au succès mondial qui, d'un seul coup, porterait aux nues son auteur en lui donnant une fortune immense.

A peine une idée dramatique — ou un indice d'idée dramatique — avait-elle jailli dans le cerveau de Balzac que déjà son imagination prodigieuse l'avait accaparée et convertie en galion. Dans ces moments-là il s'emparait du premier ami qu'il rencontrait, du premier passant, de la première personne venue, et il déroulait devant les yeux effarés de son interlocuteur ses listes de chiffres, lui dévoilant des pyramides de louis et des montagnes de billets de banque.

C'est ainsi qu'un jour, croisant dans une rue Henry Monnier, il l'arrête :

« Mon cher, j'ai une idée de pièce pour Frédérick! Ah! quelle pièce! Dix-huit tableaux pour la Porte Saint-Martin! Un succès assuré, un triomphe! Avec Frédérick, songe que c'est, *au moins*, cent cinquante représentations à cinq mille francs l'une dans l'autre, cela fait sept cent cinquante mille francs. Tu entends bien : sept cent cinquante mille francs! Maintenant, calcule, à douze pour cent de droits d'auteurs, c'est plus de quatre-vingt mille francs de droits qui me reviennent. Et je ne parle pas des billets sur lesquels Porcher — que j'ai déjà vu — avancera cinq ou six mille francs; je ne parle pas de la brochure que je puis vendre à dix mille exemplaires : à trois francs l'exemplaire, tu vois ce que cela peut faire... »



Balzac, par Hédouin.

Et, continuant sur ce ton, Balzac poursuit jusqu'au bout son magnifique discours à la fin duquel il devait se trouver à la tête de douze ou quatorze millions!

Henry Monnier l'avait écouté sans sourciller. Lorsque Balzac eut terminé :

« Épatant! dit-il simplement. »

Et, avançant la main :

« Prête-moi cent sous sur l'affaire. »

Toutes les entreprises dramatiques de l'auteur de la *Comédie humaine* ont toujours été plus ou moins dans ce goût-là.

Après le *Cromwell* de légendaire mémoire, Balzac demeura quelques années sans songer au théâtre; puis, en 1834, la fièvre dramatique le reprit :

« Je vais passer deux mois à Saché, écrit-il à sa sœur, où je me reposerai et me soignerai. J'y essaierai du théâtre... Je commencerai par *Marie Touchet*, une fière pièce où je dresserai en pied de fiers personnages. »

De cette fière pièce, il ne devait rester autre chose que le titre. Désespérant de jamais l'écrire, Balzac avait prié un de ses amis intimes, le comte Ferdinand de Grammont, de l' « écrire pour lui ». Le manuscrit de la main de M. de Grammont, manuscrit malheureusement incomplet, fait aujourd'hui partie de la collection du vicomte de Lovenjoul.

Quelques mois se passent. Il n'est plus question de *Marie Touchet*, non plus que de *Philippe le Réservé*, une « grande tragédie », mais bientôt c'est une magnifique comédie moderne, *Richard cœur d'Éponge*, qui doit sauver le romancier de ses tracas. En 1837, il écrit à tout le monde qu'il est en train de la composer, en 1840, il en parle comme d'une chose faite : en réalité il n'en a pas écrit une ligne!

Cependant, dans l'intervalle, en 1838, les affaires de Balzac sont en si mauvais état que le romancier se décide enfin à créer cette œuvre dramatique qui doit le tirer d'embarras définitivement. Revenu de sa fameuse expédition en Sardaigne, il s'installe aux Jardies, et bientôt, il y amène un nouveau collaborateur. Cette fois, ce n'est point un grand seigneur dans la manière du comte de Grammont, c'est un pauvre hère nommé Lassailly, poète crotté s'il en fut, que Balzac a rencontré chez un libraire de ses amis et avec lequel il vient de passer un marché fantastique. Lassailly, aux termes de ce traité, devient le collaborateur attitré, unique de Balzac. Ce dernier s'engage à le loger, à le nourrir, à l'éclairer, à l'habiller, à le

blanchir. En revanche, Lassailly doit soumettre à son collaborateur toutes les idées, tous les projets, tous les plans d'ouvrages dramatiques qui lui passent par la tête. Enfin, toutes les fois qu'on a besoin de lui, à quelque heure du jour ou de la nuit que ce soit, il doit être sur le pont, prêt à prendre la plume, à écrire sous la dictée ou à composer.

Ravi d'avoir trouvé le bon gîte et la bonne table, Lassailly, triomphant, s'installe aux Jardies durant tout l'été de cette année-là, mangeant, buvant, fumant à sa guise. A ce régime excellent, il prend de l'embonpoint, il s'endort peu à peu dans les délices de Capoue.

Ce farniente ne fait pas l'affaire de Balzac qui presse son collaborateur, qui le tiraille, qui le bouscule, qui le harcèle jour et nuit, mais plutôt la nuit que le jour. En effet, suivant ses habitudes, l'auteur de la *Comédie humaine* ne travaille que lorsque le soleil est couché, et c'est vers minuit, une heure qu'il sonne avec rage à la porte de Lassailly pour éveiller celui-ci.

Arraché à son sommeil, le malheureux poète saute à bas de son lit, tout hébété encore, et à moitié habillé, se rend en grognant dans le cabinet de Balzac qui l'interpelle aussitôt :

« Allons! A la besogne! Qu'avez-vous tramé? »

Effaré, Lassailly se trouble, hésite, ânonne :

« Eh bien, voilà... je... je crois qu'on pourrait au deuxième acte...

— Eh! Il s'agit bien du deuxième acte. Voyons. Et le scénario du premier que vous deviez me donner ce matin?

— C'est que... je ne l'ai pas...

— Comment! Vous ne l'avez pas! Et Frédérick qui nous attend, et Harel qui nous presse, et la Comédie qui me talonne... Ah çà, à quoi pensez-vous? Hein, Lassailly, à quoi pensez-vous? Vous dormez?...

Le fait est qu'exténué, Lassailly vient de se laisser glisser sur une chaise et ronfle impitoyablement. Là-dessus, cris, rumeurs, tempête de Balzac qui jure de se

défaire d'un collaborateur aussi pitoyable, qui menace de le renvoyer à sa misère, et dont la voix de stentor épouvante le malheureux poète.

A la fin, voyant qu'il est incapable d'en tirer quoi que ce soit, il le renvoie dans sa chambre, et Lassailly, la mort dans l'âme, regagne, son bougeoir à la main, son excellent lit.

« Courte trêve ! Une heure après nouveaux coups de sonnette de Balzac venant fendre de haut en bas le sommeil de l'infortuné Lassailly qui, réveillé en sursaut, court, nu-pieds cette fois et en simple caleçon de tricot, vers le cabinet de son auguste collaborateur. Là, le dialogue déjà échangé recommence entre Balzac toujours éveillé comme un lion, et Lassailly, toujours assoupi comme un loir. On devine que les résultats sont aussi toujours les mêmes. Balzac veut à tout prix un drame. Lassailly n'en découvre à aucun prix. Jusqu'à six fois dans une nuit, l'excellent mais infécond collaborateur est appelé par son chef littéraire (1) !... »

A la fin, malgré tous les avantages matériels dont il est accablé et malgré son embonpoint qui tend à devenir magnifique, Lassailly tombe sérieusement malade. L'ébranlement nerveux de ces coups de cloche en pleine nuit, de ces réveils de cauchemar, troublent son pauvre cerveau de bohème affamé. Il veut partir, il veut fuir. En vain, Balzac tente par tous les moyens de le retenir, en vain lui annonce-t-il un ordinaire somptueux : rôti tous les jours, légumes deux fois par jour, dessert à profusion, café merveilleux, Lassailly ne veut plus rien entendre, il s'évade une nuit pour se sauver dans le grand Paris où il retrouve sa misère mais son repos...

Réduit à ses seules ressources, Balzac, malgré le travail dont il est accablé d'autre part, se met sérieusement à l'ouvrage et compose d'une haleine cette pièce dont l'idée n'a cessé de le hanter. Elle devait s'appeler primitivement *la Première Demoiselle*, puis *la Demoiselle*

(1) Léon Gozlan, *op. cit.*

de magasin. Enfin elle reçut le titre définitif de l'*École des Ménages*.

Reste maintenant à faire jouer cette « tragédie bourgeoise ». C'est, au fond, un drame très sombre, très noir, qui ne peut guère convenir qu'à un théâtre de boulevard. Le principal rôle, d'ailleurs, a été écrit pour Frédérick Lemaître, et ce dernier vient d'entrer à la Renaissance.

Balzac va voir le directeur de ce théâtre, Anténor Joly qui se montre tout d'abord enthousiasmé. Voilà le romancier aux anges qui suppute déjà les bénéfices futurs et parle maintenant d'écrire pour le théâtre sans discontinuer :

« Je crois, écrit-il, que 15000 francs, somme de la prime sur trois pièces en cinq actes, seraient une avance suffisante... Je prendrai l'engagement de lire une pièce au bout de deux mois et de la monter en deux mois; une autre au bout de cinq mois; une autre au bout de huit mois; en sorte que, dans l'année, l'épreuve serait faite... »

Hélas! la lecture de l'*École des Ménages* a lieu le 26 février 1839, et la pièce est refusée. Balzac venait de passer seize nuits et seize jours au travail, ne dormant que trois heures sur vingt-quatre, il avait employé vingt ouvriers à l'imprimerie pour faire composer et tirer en deux nuits la brochure de sa pièce. Et tous ses beaux rêves étaient encore une fois à l'eau! Et, le même jour, il apprenait que les murs des Jardies venaient de s'écrouler par la faute du constructeur qui n'avait pas fait de fondations! De désespoir et de rage, il jeta au feu les trente exemplaires imprimés de sa « tragédie bourgeoise » (1)...

Un autre se serait laissé abattre. Balzac résista, et, comme il l'écrivait lui-même, « rebondit ». On lui refusait une pièce, il allait en écrire trois autres! Dans la *Presse*

(1) Un seul de ces exemplaires put être sauvé, et, à la suite d'avatars sans nombre, parvint dans les mains du vicomte de Lovenjoul qui permit de reconstituer entièrement cette très importante pièce de théâtre de Balzac, — importante mais bien abracadabrante et d'une psychologie de mélodrame.

du 11 mars 1839, Théophile Gautier annonçait que « M. Balzac, que l'éditeur Souverain appelle, dans ses réclames, *le plus fécond de nos romanciers*, sera bientôt *le plus fécond de nos vaudevillistes*, car, outre l'*École des Ménages* et une pièce en cinq actes qui a pour nom *les Mercadets*, il a aussi fait pour Bouffé une pièce en trois actes intitulée *Richard Cœur d'Éponge*, sans parler d'un mélodrame destiné à la Porte Saint-Martin, qui s'appelle *la Géna*, et qui fera pâlir les complications de la *Tour de Nesles*... »

De toutes ces œuvres, *Mercadet* seul est parvenu jusqu'à nous. Cependant, au début de l'année 1840, Balzac résolut de frapper un grand coup. Il alla trouver Harel, le directeur de la Porte Saint-Martin, homme fort spirituel mais alors totalement ruiné qui venait d'essayer tous les genres dans son théâtre et se demandait avec angoisse comment il pourrait couper la guigne, et il lui proposa une pièce qui devait avoir ce titre magnifique et prometteur : *Vautrin*. Sans qu'une ligne de l'œuvre fût écrite, sans qu'un scénario fût même ébauché, Balzac improvisa sous les yeux éblouis de Harel ce que serait son drame futur. Le directeur fut transporté, et enfin, chance inouïe ! accepta la pièce d'avance.

Aussitôt rentré chez lui, le romancier dépêche d'urgence un mot à Théophile Gautier le sommant de se rendre à l'instant même chez lui, Balzac, rue de Richelieu, 104, dans la maison de Buisson, le tailleur, où il a un pied-à-terre. Gautier accourt :

« Enfin, voilà Théo ! Paresseux, tardigrade, dépêchez-vous donc ; vous devriez être ici depuis une heure... Je lis à Harel demain un grand drame en cinq actes.

— Bravo !

— Oui, mais attendez : ce drame n'est pas fait.

— Diable ! Alors il faut en remettre la lecture.

— Non, nous allons le bâcler cette nuit.

— Allons donc, c'est impossible !

— Il n'y a pas d'impossible : j'ai une échéance très chargée après-demain. Il faut absolument que la lecture

ait lieu demain pour toucher des avances. Comprenez-vous? »

Théo était abasourdi.

« Or, reprit Balzac, voici comment j'ai arrangé la chose. Vous ferez un acte, Edouard Ourliac un autre, Laurent-Jan le troisième, de Belloy le quatrième, moi le cinquième et nous pourrons ainsi lire demain, comme il est convenu. Un acte de drame n'a pas plus de quatre ou cinq cents lignes; on peut faire cinq cents lignes de dialogue dans sa journée et dans sa nuit.

— Mais enfin, s'écria Gautier, avez-vous au moins le plan, connaissez-vous les personnages, l'action?

— Ah! s'écria Balzac avec accablement, s'il vous faut le sujet, nous n'aurons jamais fini! »

Le fait est qu'en effet, la lecture n'eut pas lieu le lendemain, mais quelques jours après seulement. Du reste, de tous ses collaborateurs, Balzac n'avait conservé qu'un seul, Laurent-Jan, auquel la pièce fut dédiée dans la suite.

Conçue et exécutée rapidement, la pièce fut reçue d'emblée et entra en répétitions dès la fin de février 1840. La première représentation fut fixée au 14 mars. Les études durèrent donc trois semaines environ. Ces trois semaines furent épiques. Dix fois, vingt fois, cent fois, Balzac dut reprendre la plume pour raturer, refaire, reconstruire, réduire ou allonger des scènes et des actes entiers suivant l'humeur des comédiens.

« Un jour, raconte Frédérick Lemaître (1), il m'écrivait : « J'irai vous lire ce soir, à dix heures, notre nouveau dénouement; je crois que je suis dans les eaux de Molière jusqu'au cou! »

« Le soir venu, il lisait; son dénouement était impossible; et, quand je lui eus fait valoir mes raisons, il remit tranquillement son manuscrit dans sa poche en disant : « Bon je vais le refaire en rentrant! »

A côté de cette bonhomie, il avait la noble conscience de son génie :

(1) *Souvenirs*, Paris, Ollendorff.

« C'est bien beau, *Eugénie Grandet*, lui disais-je un jour, c'est aussi beau que Molière,

— C'est peut-être plus fort, me répliqua-t-il; Molière a fait l'*Avare*, j'ai fait l'*Avarice*... »

Cependant ces changements continuels faisaient à Balzac une vie effarente.

« Sa fatigue, raconte Gozlan, avait pris un tel caractère public que beaucoup de personnes sachant l'heure à laquelle il traversait les boulevards pour se rendre chez lui après les répétitions, attendaient son passage. Son vaste habit bleu coupé carré, son gros pantalon cosaque couleur noisette, son gilet blanc à la financière, et, surtout son énorme chaussure formée de souliers dont on voyait la langue de cuir passer sur le pantalon au lieu de se cacher sous le bas du pantalon; tout cet accoutrement deux fois trop ample pour lui, lourd, souillé de boue, — car, avant l'ère du macadam, les boulevards étaient fort sales sans l'être autant qu'aujourd'hui — disait le désordre le trouble, l'effroyable bouleversement apportés dans sa personne par les études dramatiques (1). »

On pense si tous ces détails faisaient du bruit parmi les gens du boulevard. On ne s'abordait plus qu'en parlant des répétitions de *Vautrin* qui passaient à l'état d'épopée. On racontait un jour que, les tapissiers et décorateurs n'étant pas payés, les représentations ne pourraient avoir lieu; un autre jour, que l'un des acteurs, Mœssard, prétextant de l'honnêteté de sa vie privée, refusait de jouer le rôle de Joseph Bonnet, vieille canaille à la solde de Vautrin! Les uns soutenaient que la pièce serait interdite, les autres que Frédérick Lemaître y serait sublime, d'autres qu'il serait exécrable... Bref, l'attention publique était surexcitée à son comble, et Balzac ni Harel ne pouvaient faire un pas sans être happés par des dizaines de curieux impatients d'avoir ce que nous appelons aujourd'hui « les derniers tuyaux ».

Enfin le grand jour arriva. Balzac ne s'était pas con-

(1) L. Gozlan, *op. cit.*

tenté de découper dans ses romans le personnage de Vautrin, il avait recréé le type du point de vue dramatique, grandissant sa silhouette, faisant de ce rôle un rôle écrasant qu'un artiste comme Frédérick Lemaître pouvait seul aborder. Mais beaucoup de parties de ce rôle prodigieux étant des plus périlleuses, Frédérick renouvela son audace de l'*Auberge des Adrets* ayant résolu de le jouer à moitié en charge et il fallait que le grand acteur comme ses camarades fût soutenu par les spectateurs. Il fallait, en un mot « faire la salle » avec habileté pour cette représentation extraordinaire.



Frédérick Lemaître, dans le rôle de Vautrin.

Balzac ne manqua pas de se livrer à cette opération indispensable, mais il s'y prit trop tôt. Pendant le temps qui s'écoula entre la distribution des billets et la première, il se produisit un agiotage fou sur les places. Les deux tiers au moins des billets passèrent des ayants droit dans ceux d'acquéreurs sans scrupule qui

voulaient avoir du spectacle pour leur argent et qui espéraient bien qu'un petit ou un gros scandale les dédommagerait de leurs débours.

Cependant les trois premiers actes s'écoulèrent sans protestations ni bruits d'aucune sorte. On les trouva même, en général, assez languissants. Mais, soudain, au quatrième acte, la tempête éclata. Lorsque Frédérick Lemaître apparut dans le costume baroque du général mexicain Crustamente, avec son chapeau de plumes blanches coiffé d'un oiseau de paradis, son habit bleu de ciel brodé d'or, son pantalon blanc et son sabre démesuré, les rires et les quolibets éclatèrent de tous les côtés. Mais où l'amusement du public devint de la stupeur et de l'indignation, ce fut quand l'acteur ayant ôté son magnifique chapeau, découvrit un toupet pyramidal, un toupet à la Louis-Philippe, outrageant et fantastique!

Le scandale fut énorme. Brutalement, le fils aîné du roi qui était dans une loge d'avant-scène se retira en faisant claquer les portes, des loges on protesta avec fureur, aux fauteuils d'orchestre et au balcon, des sifflets stridèrent. A partir de cette minute, ce fut la débâcle sans nom. La fin de la pièce fut à peine entendue, sous les huées et les rires au milieu desquels elle s'effondra.

Le lendemain, on lisait dans le *Moniteur* :

« M. le ministre de l'Intérieur a prononcé l'interdiction du drame donné hier au théâtre de la Porte Saint-Martin, sous le titre de *Vautrin.* »

Comme l'a raconté Edmond Biré, le coup était d'autant plus sensible pour Balzac que ce dernier venait d'emprunter 17 500 francs sur les droits d'auteur futurs de son drame! Quant à Harel, c'était la faillite imminente.

Dans ces conjonctures, Balzac, bien que très abattu, trouva la force nécessaire pour tenter une démarche auprès du ministre, M. de Rémusat, en compagnie de Victor Hugo et de Harel. Quelques jours plus tard, il s'alitait, pris d'une grosse fièvre. Cependant, la démarche avait produit son effet. La semaine suivante, il reçut la

visite de M. Cavé, le directeur des beaux-arts, qui lui apportait dans une enveloppe entr'ouverte quelques billets de mille francs.

« Nous ne pouvons faire mieux, lui dit l'envoyé du ministre.

— Et moi je ne puis accepter, répondit Balzac, car ceci n'est pas une indemnité proportionnelle au tort qui m'est fait, mais une aumône. »

M. Cavé dut se retirer, promettant bien à l'écrivain que l'affaire aurait une suite. Est-il besoin d'ajouter qu'elle n'en eut jamais ?

* * *

A peine guéri, Balzac se remit à l'œuvre. De nombreux travaux le sollicitaient alors, il dut interrompre pendant plus d'une année ses essais dramatiques. Cependant il pensait toujours, et plus que jamais au théâtre, et, à la fin de 1841, il s'attelait à une nouvelle grande comédie, *les Ressources de Quinola.*

L'Odéon avait alors à sa tête un directeur hardi jusqu'à la témérité, du nom de Auguste Lireux, qui aimait l'aventure, les pièces difficiles à monter, et, nouveau Balzac, voyait toujours des mines d'or dans les manuscrits pour lesquels il s'enthousiasmait. On pense si un pareil homme et l'auteur de la *Comédie humaine* s'entendirent à merveille !

« Je vous apporte un chef-d'œuvre, lui annonce un jour Balzac. »

Et, d'une traite, il lui conte le scénario de sa pièce.

« Bravo! s'écrie Lireux, vous nous lirez votre œuvre lundi prochain au foyer du théâtre. »

Le lundi suivant, toute la troupe de l'Odéon, dont Marie Dorval, était groupée au foyer sous la présidence de Lireux pour entendre les cinq actes des *Ressources de Quinola.*

Ce foyer de l'Odéon avait alors, aux dires de Gozlan, une physionomie austère : « Point de tableaux, point de meubles, si ce n'est une longue table, des fauteuils mas-

sifs, une pendule ennuyeuse portant sur sa tête une sphère autour de laquelle l'aiguille d'or marquait quelquefois les heures. »

Dans ce décor un peu morne, au milieu de l'attention générale très intéressée aux œuvres dramatiques de l'auteur de *Vautrin*, Balzac déplia son manuscrit, et, debout à l'extrémité d'une table, commença la lecture de sa pièce. Auprès de la haute cheminée se tenaient Marie Dorval, Léon Gozlan et Lireux.

« Pesante, d'abord, raconte Gozlan, embarrassée, la voix de Balzac s'éclaircissait à mesure qu'il avançait dans sa lecture; elle acquérait plus tard une sonorité grave, parfaite, veloutée, et, enfin, quand elle était lancée et que la passion arrivait à la suite du drame, elle obéissait alors aux plus délicates intentions de la phrase, aux plus fugitives ondulations du dialogue. C'était bien, presque aussi bien qu'au théâtre; quelquefois même c'était mieux, parce que c'était plus négligé, et, par conséquent, plus humain (1). »

Balzac lut ainsi admirablement, au milieu de l'attention générale et des applaudissements des spectateurs, les quatre premiers actes des *Ressources de Quinola*.

Lorsque la dernière réplique du « quatre » fut lancée et que l'enthousiasme des acteurs se fut manifesté une fois encore, on vit Balzac s'arrêter, se moucher, s'essuyer le front, puis, tranquillement, ramasser ses papiers.

« Et le cinquième acte? s'écrie-t-on de toutes parts.

— Le cinquième acte? Eh bien, mes enfants, je ne l'ai pas encore fait, ou, plutôt, je ne l'ai pas encore écrit, mais je vais vous le raconter. »

On se regarda d'un air stupéfait : lire une pièce qui n'était pas achevée, était un spectacle inouï que contemplaient pour la première fois les murailles odéoniennes.

L'effet fut d'autant plus déplorable que Balzac, déjà très fatigué par sa lecture, bafouilla bien plutôt qu'il ne raconta cet acte assez court mais au milieu duquel il se

(1) Léon Gozlan, *op. cit.*

noya lamentablement. Enfin, tant bien que mal, et plutôt mal que bien, le romancier esquissa rapidement la dernière scène et se laissa tomber sur un fauteuil à sa portée en poussant un ouf! de satisfaction.

Ce fut, autour de lui, le désarroi général. Bien commencée, la journée s'achevait en défaite, et, déjà, les gens du métier appréhendaient ce que serait cette œuvre vue aux feux de la rampe. En tous cas, Mme Dorval déclara qu'elle ne voyait décidément pas de rôle pour elle dans la pièce... « Ceci dit, elle noua les brides de son chapeau avec sa pétulance habituelle, donna deux petits coups secs aux flancs de sa robe, toute chiffonnée par la longue séance, fourra ensuite ses deux mains toujours fébriles dans son manchon de renard gris, salua et sortit. »

Et, comme il fallait toujours qu'il y eût quelque chose d'extraordinaire dans les moindres actes de la vie de Balzac, on aperçut, qui sortait à la suite de Mme Dorval, une dame impénétrablement voilée, que personne ne connaissait, qui s'était faufilée là pendant la lecture de la pièce, et sans faire un mouvement, avait assisté à toute la scène!...

Cependant, malgré cette mésaventure, si violent était le désir de Lireux de représenter quelque chose de l'auteur de *Vautrin* qu'il lui accepta sa pièce, et, avant même que l'œuvre fut terminée, décida que la première répétition aurait lieu dans deux jours.

« Où vous envoie-t-on les bulletins de répétition? demanda-t-il.

— Oh! repartit vivement Balzac, j'ai toutes sortes de bonnes raisons en ce moment pour cacher ma demeure.

— Mais encore...

— Eh bien, voilà. Avez-vous un garçon de bureau intelligent?

— Pourquoi çà?

— Vous allez voir. Vous donnerez à ce garçon mon bulletin. Muni du papier, il ira aux Champs-Élysées...

— Mais...

— Laissez-moi parler. Là, il se dirigera vers l'Arc-de-Triomphe, et au vingt-cinquième arbre à sa droite, il s'arrêtera. Il verra là un homme qui fera semblant de regarder un oiseau dans les branches.

— Mais...

— Cet homme, poursuivit Balzac imperturbablement, ce sera moi. Votre garçon s'approchera de moi et me dira : « Je l'ai. » Je lui répondrai : « Puisque vous l'avez, qu'attendez-vous? » Sur cette réponse et sur cette réponse seule, votre garçon me donnera son bulletin. »

Complètement ahuri par une pareille extravagance, Lireux s'inclina, pensant à part lui qu'il avait affaire à un fou.

Ce fut bien autre chose lorsque, les répétitions commencées, on s'occupa de la première.

« Mon petit, dit Balzac au directeur de l'Odéon, j'ai la prétention d'innover. D'abord, je veux toute la salle pendant les trois premières représentations de *Quinola*.

— Eh bien, et moi?

— Vous, vous aurez la moitié dans les bénéfices qui seront énormes, prodigieux. En outre, je ne veux plus de claqueurs.

— Mais le pourtour, les étudiants...

— Il n'y aura plus de pourtour, plus d'étudiants. Au pourtour, seront les chevaliers de Saint-Louis, à l'orchestre les pairs de France, aux avant-scènes, les ambassadeurs et ministres plénipotentiaires, aux secondes galeries, les députés et les grands fonctionnaires; aux troisièmes galeries, la finance. »

Lireux était abruti :

« Et les journalistes? Où les placerez-vous?

— Les journalistes, ils paieront leur place.

— Vous croyez qu'ils passeront au bureau!

— Il n'y aura plus de bureau?

— Comment, il n'y aura plus de bureau?

— Je veux dire, répondit Balzac, que les billets seront pris chez moi. On ouvrira les bureaux pour la forme, et voilà tout.

— Je crains, balbutia Lireux, que si vous négligez d'envoyer aux journalistes les places auxquelles ils ont droit...

— Encore une fois, pardon, mon cher, répondit Balzac avec autorité, j'en ai fini pour toujours avec les journalistes. C'est entre nous une guerre de sauvages; ils veulent me scalper à la manière des Mohicans, et moi je veux boire dans leur crâne à la manière des Muscogulges. »

Ces conditions posées, Balzac s'occupa activement de préparer sa salle :

« Je voudrais savoir, écrit-il à Mlle Sophie Koslovski, l'adresse de la princesse Constantine Razumovska, pour savoir si elle veut une loge à la première de *Quinola*. Sachez, de votre côté, si les deux princesses Troubetskoï en veulent; si la comtesse Léon, si la comtesse Narishkine, etc. En tout, sept loges; il faut que je sache si on les veut premières fermées ou premières découvertes. Je veux mettre les belles femmes en avant... Entre nous, les premières fermées sont de 30 francs la place, les premières découvertes de 25 francs, les deuxièmes découvertes ne sont que de 20 francs... Allons, Sophie, à l'œuvre! ça chauffe! ça brûle!... »

Quelques jours plus tard, nouvelles recommandations :

« Les premières découvertes de quatre places sont de cent francs la loge, et tout le monde veut être là. Mais la place fashionable où sont les Aguado, les Rothschild, les Doudeauville, les Castries, c'est la loge des premières fermées parce que l'on y est chez soi. La place là est de trente francs... »

Ne dirait-on pas le boniment d'un saltimbanque raccrochant les passants? Tout Paris ahuri pouvait ainsi contempler Balzac passé marchand de billets et vendeur de programmes! Et ce n'était pas chez lui calcul d'avidité. Comme le note très justement M. G. Ferry, c'était crainte d'être exploité par les intermédiaires, de passer encore une fois pour dupe.

Aussi le voyait-on quitter les répétitions pour aller s'installer lui-même à la place du buraliste.

Se présentait-on pour acheter une loge :

« Trop tard, répondait l'écrivain, j'ai vendu la dernière à la duchesse de Doudeauville.

— Mais nous mettrions n'importe quel prix !

— Pour dix mille francs, je ne pourrais vous avoir un strapontin. »

Le manège réussit admirablement les premiers jours, on s'arrachait les places. Et puis le bruit courut qu'il n'y avait décidément pas moyen d'avoir quoi que ce soit pour les dix premières représentations. On alla jusqu'à raconter que Balzac avait refusé une place au duc de Nemours ! Alors la curiosité se lassa, les gens en prirent leur parti. On se décida à attendre le sort de la pièce et à ne retenir de places que pour les représentations suivantes. En sorte que le 19 mars 1842, lorsqu'arriva ce jour tant attendu par Balzac, les rares spectateurs qui pénétrèrent dans la salle de l'Odéon brillamment illuminée la trouvèrent à peu près vide. Disparus, les chevaliers de Saint-Louis ! Envolées, les jolies femmes ! Absents les pairs de France ! Inexistants les financiers ! Seul le public ordinaire de ces solennités, quelques personnes du monde mêlées à beaucoup de journalistes, à des acteurs, des actrices, des habitués des premières.

Amusante, habilement faite, fort bien jouée, la pièce eût dû réussir. Elle échoua lamentablement. On s'attendait à une comédie moderne, on était en présence d'un drame sous Philippe II ! Déroutés, les spectateurs se fâchèrent. Les sifflets partirent de tous les coins de la salle, mêlés aux plaisanteries, aux quolibets, aux « emboîtages » de toute espèce. L'actrice chargée du rôle principal, Héléna Gaussin, se méprenant sur le caractère d'applaudissements ironiques qui la saluaient, dit à Lireux en sortant de scène :

« Hein ! Vous avez vu comme je les ai empoignés !

— Ah ! madame, répondit Lireux, ils vous l'ont bien rendu ! »

Dans les couloirs, à la sortie, on chantait à tue-tête :

C'est M. de Balzac
Qui a fait tout ce mic-mac...

Quant à l'auteur, personne ne l'ayant aperçu de la soirée, on se mit à sa recherche. A la fin, on le découvrit à une heure du matin : installé au fond d'une baignoire, il y ronflait superbement. On eut toutes les peines du monde à l'éveiller et à le mettre dans un fiacre qui le ramena chez lui.



Balzac, par A. Rodin. (Musée Balzac.)

*
* *

Décidément le romancier de la *Comédie humaine* n'avait pas de chance au théâtre. Cette guigne noire d'auteur dramatique, cette guigne fatale, il devait se sentir poursuivi par elle jusqu'à la fin de sa vie puisque la seule pièce vraiment remarquable sortie de sa plume, *Mercadet*, ne vit le jour qu'un an après la mort de l'écrivain! Cepen-

dant il continua — et très régulièrement, à produire pour la scène.

Ce fut, d'abord, le 26 septembre 1843, une grande pièce en cinq actes, *Paméla Giraud*, sombre mélo bâti selon la formule, qui fut donnée à la Gaieté où elle échoua. Bien que le nom seul de Balzac figurât sur l'affiche, celui-ci s'était octroyé, ou, plutôt, on lui avait octroyé deux collaborateurs, vieux routiers de théâtre, Bayard et Jaime, qui, bien que *charpentiers émérites*, n'empêchèrent point la chute de l'œuvre. Il semble, au reste, que Balzac se soit assez peu soucié du sort de cet ouvrage dramatique. Au moment de la première représentation, il se trouvait à Saint-Pétersbourg, et ses lettres d'alors à Mme Hanska ne témoignent qu'une faible irritation des sarcasmes dont la presse (à l'exception de Théophile Gautier) l'accabla. Il y voulait voir la vengeance exercée contre lui par tous ceux qui s'étaient sentis visés dans sa *Monographie de la Presse parisienne* parue six mois auparavant.

Revenu à Paris, Balzac écrit à Mme Hanska le 6 février 1844 : « J'ai trouvé en déjeunant, l'idée d'une jolie comédie en trois actes; je vous dirai si je la fais. » Cette jolie comédie, c'est *Prudhomme en bonne fortune*. Balzac avait été très frappé par la magistrale caricature d'Henry Monnier dont le Joseph Prudhomme lui paraissait une création vraiment géniale et surtout vraiment représentative de la bourgeoisie de Louis-Philippe. Aussi, maintes fois, voit-on passer et repasser, soit dans son œuvre, soit dans ses projets d'œuvre, ce nom de Prudhomme : *Prudhomme en bonne fortune*, la *Conspiration Prudhomme*, *Sophie Prudhomme*, etc... Aucune de ces pièces ne fut, semble-t-il, écrite. Seul il paraît bien que le scénario de la première fut ébauché et soumis à Poirson, le directeur du Gymnase, auquel il avait souri, mais, pour une de ces raisons mystérieuses qui gouvernent le monde du théâtre, la pièce ne fut jamais jouée ni peut-être écrite.

En 1847, nouvel essai infructueux. Balzac, toujours

par le même procédé, conte, un jour, à Hostein, directeur du Théâtre Historique qui venait de s'ouvrir, le scénario « d'un drame magnifique », *Pierre et Catherine*, qui est l'évocation de toute la Russie. Hostein s'emballe, Balzac promet, puis il repart lui-même pour Saint-Pétersbourg et semble oublier sa promesse.

A peine est-il de retour à Paris, Hostein se présente chez lui :

« Et mon drame ?

— Votre drame ? Le voilà. »

Et Balzac montre un manuscrit sur lequel se détache ce titre : *Gertrude, tragédie bourgeoise*, en cinq actes et en prose. La pièce russe s'était muée en une tragédie française !

Quelques jours plus tard, la pièce était lue à Hostein et aux acteurs. Mme Dorval faisait la moue et demandait des modifications à son rôle. Conciliant, Balzac accordait tout ce qu'on voulait et changeait même le titre en celui de *la Marâtre* sous lequel la pièce était représentée le 25 mai 1848. Ce fut un succès de presse énorme, et, si les conditions politiques avaient été plus favorables (on était au lendemain de l'envahissement de l'Assemblée nationale, à la veille des journées de juin) il est probable que Balzac aurait connu enfin le gros succès d'estime et d'argent après lequel il courait depuis si longtemps au théâtre. Et, pourtant, la pièce avait été assez faiblement jouée : pour une raison ou pour une autre, Mme Dorval et Mélingue avaient dû abandonner leurs rôles, et les acteurs étaient absolument insuffisants.

Cependant, nous l'avons dit, le succès de presse fut énorme. Théophile Gautier, en vieux camarade de l'auteur, poussait un chant de triomphe dans la *Presse*, et Armand de Pontmartin écrivait dans *l'Opinion Publique* :

« Même avec ses défauts, la *Marâtre* est une œuvre très remarquable. La Harpe a dit de *Bajazet* que c'est une tragédie de second ordre écrite par un homme du premier. On peut dire de la pièce de M. de Balzac que c'est un mélodrame du boulevard écrit par un homme capable de créer de grands et beaux drames. »

Il est probable que sans sa mort prématurée, Balzac aurait enfin connu cette gloire théâtrale qui le hantait si fort. Depuis près de cinq ou six ans, il travaillait à une pièce qu'il appelait tantôt le *Spéculateur*, tantôt le *Faiseur* et qui est restée sous le nom de *Mercadet*. Au mois d'août 1848, profitant du succès de la *Marâtre*, il présentait sa nouvelle œuvre au Théâtre-Français qui la recevait à l'unanimité le 17 août. Et puis, le romancier étant parti à Vierzchownia, dans l'Ukraine, les comédiens regrettèrent ce qu'ils avaient fait et le 14 décembre de la même année, firent annoncer que « le *Faiseur*, de M. H. de Balzac, était reçu *à correction* ». Averti de cette perfidie, Balzac écrivit aussitôt à son ami Laurent-Jan d'offrir la pièce à Frédérick Lemaître. Celui-ci ayant quitté la Porte Saint-Martin ne sut que faire de l'œuvre, et Hostein qui l'avait demandée pour son Théâtre-Historique, ne voulut plus la monter ensuite sans des modifications profondes! Cette fois, Balzac se fâcha et défendit de faire aucune coupure à *Mercadet*. Une si belle ténacité n'eut pas sa récompense. Ce ne fut que le 23 août 1851, un an presque jour pour jour après les obsèques de Balzac, que le théâtre du Gymnase donna la première représentation de *Mercadet le Faiseur*. Ce chef-d'œuvre obtint un succès éclatant et prit les proportions d'un véritable triomphe. Hélas! Tout le monde était là, depuis les chevaliers de Saint-Louis, jusqu'aux ambassadeurs, tout le monde, sauf le pauvre écrivain foudroyé en pleine gloire!

VIII

Madame Hanska

Le roman de Balzac et de Mme Hanska débuta comme tous les romans vécus par l'auteur de la *Comédie humaine*, c'est-à-dire par une lettre d'admiration qui lui fut spontanément écrite par sa future femme du fond de la ville lointaine d'Odessa et qui lui parvint le 28 février 1832. Cette lettre, signée *l'Étrangère*, et qui fut adressée à Balzac chez le libraire Gosselin à Paris, n'a jamais été retrouvée, — et Dieu sait pourtant si M. de Lovenjoul, l'acharné balzacien, mit de l'âpreté dans la recherche de ce précieux document!

En tous cas, l'on sait par Balzac qui l'a lue et relue cent fois ainsi que par tous ceux auxquels il en a parlé, qu'elle contenait avec l'expression d'un sentiment admiratif pour le grand écrivain, des reproches au sujet de la *Peau de Chagrin* que l'on jugeait beaucoup trop réaliste. On conjurait l'écrivain de revenir à la source de son inspiration antérieure, de laisser là l'ironie et le scepticisme pour faire preuve encore de délicatesse dans le sentiment et de raffinement dans la casuistique amoureuse.

« Balzac, dit Spoelberch de Lovenjoul dans le remarquable ouvrage, *un Roman d'Amour* (1) qu'il a consacré à cette passion, demeura longtemps préoccupé de ces conseils, et surtout de celle qui les lui adressait. Alors qu'il était prêt à publier chez Gosselin le premier volume des *Contes drolatiques*, dont l'impression fut terminée en mars 1832, la coïncidence de la mise en vente d'une œuvre si rabe-

(1) Calmann-Lévy, éditeur.

laisienne avec la réception d'avis d'une nature aussi différente lui causa quelque ennui. »

Un instinct secret l'avertissait-il de la place énorme que cette étrangère anonyme allait tenir dans sa vie? Toujours est-il qu'après avoir montré cette première lettre à différentes personnes de son entourage, en particulier à Mme Carraud, il cessa tout à coup de parler de sa belle inconnue, encore qu'il continuât à recevoir régulièrement de ses nouvelles.

Ces premières lettres dans lesquelles sa correspondante ne se démasquait point, mais se plaisait, au contraire, à s'entourer de mystère et à dépister les recherches, sont plutôt de longues homélies sentimentalo-romanesques dans le goût de l'époque et d'une imagination féminine passionnée, et l'on s'étonne vraiment de l'impression profonde qu'elles produisirent sur le romancier. Du reste, il lui fut loisible bientôt de deviner le désir secret de sa correspondante, de recevoir à son tour des lettres de lui-même. A la fin d'un billet, elle brûla ses vaisseaux :

« Un mot de vous dans *la Quotidienne* me donnera l'assurance que vous avez reçu ma lettre et que je puis vous écrire sans crainte. Signez-le : *A l'E — h. B.* »

Ainsi les deux amoureux allaient inaugurer la petite correspondance sentimentale de la quatrième page des journaux!

De plus en plus intrigué, Balzac s'empressa de déférer au désir de l'étrangère et, dans le numéro du 9 décembre 1832 de *la Quotidienne*, on peut lire à la fin des *faits-divers* ces quelques lignes :

« M. de B. a reçu l'envoi qui lui a été fait; il n'a pu qu'aujourd'hui en donner avis par la voie de ce journal et regrette de ne pas savoir où adresser sa réponse. »

« *A l'E. — h. de B.* »

De plus en plus romanesque, l'aventure revêt alors un caractère extraordinaire qui dut frapper profondément un esprit impressionnable comme l'était Balzac. Cette étrangère, cette femme dont il ne sait rien, dont il ignore

le nom et l'adresse, qui, cependant, est une de ses admiratrices, qui suit pas à pas sa production littéraire, qui avoue vivre constamment en pensée avec l'écrivain, va lui révéler tout à coup d'une façon tangible cette sorte de mystérieuse télépathie à laquelle croyait fermement Balzac. Au moment où il fait paraître son annonce dans *la Quotidienne*, une idée le hante, le harcèle. Il l'a sentie grandir en lui au fond de son âme il y a peu de jours, et déjà il caresse en imagination toute la beauté de l'œuvre qu'il a résolu de créer. Cette idée, c'est celle du *Médecin de Campagne* qui lui apparaît tout à coup, le roman évangélique qu'il médite d'écrire. Or, voici qu'en réponse à sa note de journal, un livre envoyé du fond de l'Ukraine cette fois lui parvient, de la main même de cette étrangère : une édition de l'*Imitation de Jésus-Christ* reliée en maroquin vert.

Par quelle concordance inouïe de pensée, par quelle mystérieuse similitude le cerveau de cette femme et le sien ont-ils à des centaines de lieues de distance communié un instant dans la même idée? Balzac se le demande avec angoisse, et un désir fou le prend, cette fois, de connaître enfin ce sphinx des steppes qui vient de se révéler à lui d'une façon si étrange.

Sa curiosité va être bientôt satisfaite. Le 8 janvier 1833, il reçoit une nouvelle lettre de l'étrangère qui l'informe qu'elle quitte la Russie, va se rapprocher de la France et lui annonce que, d'ici peu de temps, elle lui indiquera un moyen de correspondre librement avec elle, « en comptant toutefois sur votre parole d'honneur de ne pas chercher à connaître la personne qui prendra vos lettres ».

En effet, quelques semaines plus tard, M. et Mme de Hanski quittaient la Russie à destination de la Suisse, emmenant avec eux leur fille, Mlle Borel, l'institutrice de cette dernière, et deux parentes, Séverine et Denise Wylezynska. Bientôt toute la petite troupe arrivait à Genève.

Descendante d'une des grandes familles de la Pologne, la comtesse Éveline (dite Ève) Rzewuska, était née au château de ses parents, dans le gouvernement de Kiew,

selon les uns le 25 décembre 1803 et selon les autres le 25 décembre 1805. Elle était née au milieu d'une famille nombreuse composée de trois frères et de trois sœurs « qui, nous dit M. de Lovenjoul, presque tous jouèrent un rôle marquant soit en Russie, soit même en France (1). »

En 1818, Eve épousait M. Venceslas de Hanski, lequel était un mari de vingt-cinq ans plus âgé que sa femme, mais extrêmement riche. Il passait la plus grande partie de sa vie au milieu de ses immenses domaines d'Ukraine, dans son château de Wierzchownia, et sa jeune femme le suivit dans cette contrée perdue, en une demeure presque solitaire, où elle dut beaucoup souffrir et beaucoup pleurer.

La maternité aurait pu être pour elle une grande distraction. Malheureusement, des cinq enfants qu'elle eut, elle ne conserva qu'une fille qui reçut le prénom d'Anna. Il semble, du reste, qu'elle reporta sur cette enfant tout l'amour désespéré qu'elle aurait pu vouer aux autres, et, jusqu'au jour du mariage de celle-ci avec le comte Mniszech, le 13 octobre 1846, elle ne cessa de l'accabler de ses soins et de son dévouement maternels.

« Belle, intelligente, cultivée, remarquablement douée au point de vue littéraire, dit encore M. de Lovenjoul, la comtesse Ève chercha et trouva dans la lecture une ressource suprême contre l'ennui de son intérieur morose et vide (2). »

Entre tous les écrivains français qu'elle dévorait, Balzac devint vite son préféré. Elle aimait tout de lui : l'imagination et la passion, la délicatesse et la psychologie. Elle avait senti, du fond de son désert, que celui-là était une grande âme et qu'à coup sûr il la comprendrait. Et voilà comment elle s'était résolue à ce coup de tête d'écrire à Balzac, tout en gardant un prudent anonymat au cas où le caractère de l'écrivain ne répondrait pas dans la réalité à l'image qu'elle s'en était faite.

(1) *Un Roman d'Amour*, p. 14.
(2) *Ibid.*, p. 21.



Vue de Vierzchownia.

Fut-ce elle-même qui prit la plume pour expédier sa première missive? Il semble que non. Du moins, très ingénieusement, Spoelberch de Lovenjoul établit une hypothèse d'après laquelle Mme Hanska aurait, pour cette première et unique fois, cédé la place à l'institutrice de sa fille, à cette demoiselle Henriette Borel, laquelle était originaire de Neuchâtel, ville où Balzac et sa correspondante se rencontrèrent plus tard pour la première fois.

Quoi qu'il en soit, on voit dans quelles conditions s'abordaient ces deux êtres. Balzac, affamé d'amour, ayant besoin d'une âme à laquelle se confier, mais ne voulant se donner qu'à bon escient et être sûr d'être payé de retour. Mme Hanska aussi désireuse d'être aimée mais aussi prudente de son côté, aussi craintive de retrouver une union illégale mal assortie comme l'était l'union de son propre ménage.

La prudence, voilà, en effet, le trait caractéristique de ces amours à leur origine. De part et d'autre, on s'observe, on réfléchit, on se laisse deviner plutôt qu'on ne se donne. Mais l'un et l'autre vont bientôt se connaître. Mme Hanska a fait choix de Neuchâtel comme lieu de villégiature, où son mari a loué la maison Andrié sise en face de l'hôtel du Faubourg ou hôtel Fauche, entouré d'un grand jardin. Auprès de cette demeure, est une belle promenade publique qui s'avançait alors au-dessus du lac, en promontoire. Ce fut là qu'eut lieu la première entrevue. Balzac était descendu à l'hôtel du Faubourg, les deux correspondants vivaient ainsi côte à côte et purent convenir de l'endroit et de l'heure où ils se verraient.

Deux versions existent, dit en substance Spoelberch de Lovenjoul, sur cette entrevue initiale. D'après la première, Balzac serait arrivé à Neuchâtel sans avoir d'autre indication que la promenade du Faubourg et l'heure du rendez-vous. Il serait arrivé sur la promenade, dévisageant toutes les personnes qui s'y trouvaient et aurait été reconnu par Mme Hanska qui avait à la main un livre du romancier. Très émue, la jeune femme aurait laissé tomber ce livre, l'écrivain se serait précipité vers elle, et

dans un double cri : « Ève! Honoré! » aurait jailli le premier élan de leur cœur (1).

D'après l'autre version, Mme Hanska aurait été stupéfiée par l'aspect vulgaire de Balzac, et une désillusion profonde se serait emparée de son âme. Mais avec adresse le romancier aurait su, par sa conversation étincelante, faire oublier ce premier mouvement.

Dans tous les cas, nous possédons aujourd'hui, grâce aux admirables recherches de Spoelberch de Lovenjoul, un document probant qui nous permet de juger de l'enthousiasme dans lequel cette première entrevue plongea Balzac. Ce document est une lettre adressée, à son retour à Paris, par l'auteur d'*Eugénie Grandet* à sa sœur Laure. On y voit que Balzac, à la suite des journées de Neuchâtel, se trouvait dans la joie la plus profonde. Il était grisé d'amour et de bonheur, sa lettre déborde de vie et d'enthousiasme :

« Je suis heureux, très heureux, en pensées, en tout bien tout honneur encore.... Nous avons vingt-sept ans, nous sommes belle par admiration, nous possédons les plus beaux cheveux noirs du monde, la peau suave et délicieusement fine des brunes, nous avons une petite main d'amour, un cœur de vingt-sept ans, naïf; enfin c'est une vraie madame de Lignolles, imprudente au point de se jeter à mon cou devant le monde.

« Quant au mari, il ne nous a pas quittés pendant cinq jours d'une seconde! N'importe, le val de Travers est ravissant et le lac de Bienne admirable. C'est là, tu penses bien, que nous avons envoyé le mari s'occuper du déjeuner; mais nous étions en vue et alors, à l'ombre d'un grand chêne, s'est donné le furtif premier baiser de l'amour. Puis, comme notre mari s'achemine vers la soixantaine, j'ai juré d'attendre, et elle de me réserver sa main, son cœur! »

Ainsi voilà Balzac transporté au septième ciel. Il a fait la conquête de la femme, il a fait celle du mari, il s'est

(1) Spoelberch de Lovenjoul, *op. cit.*, p. 76.

promené dans la pittoresque ville de Neuchâtel avec ce couple respectueusement envié et salué par toute la société élégante. Il se promet d'aller voir ses amis en Russie, il ira visiter l'Ukraine qui est admirable, le Caucase « qui est l'Italie de l'Asie ». Peut-être même Mme Hanska pourra-t-elle obtenir un permis de résider en France, et le couple viendra-t-il à Paris. Mais pour que tous ces beaux projets se réalisent, il faut travailler, travailler encore, travailler toujours, payer les dettes, écrire, créer, remplir ce tonneau des Danaïdes sans fond, besogne à laquelle il s'épuise.

Aussi Balzac quitte-t-il à regret cette ville hospitalière de Neuchâtel dont le souvenir demeurera désormais impérissable dans sa mémoire et revient-il en hâte dans la capitale.

Tout ceci se passait au mois d'octobre 1833. Deux mois plus tard, Balzac n'y peut tenir davantage, et, une fois encore, il reprend le chemin de la Suisse.

Après son séjour à Neuchâtel, la famille Hanski s'était fixée à Genève, au Pré-Lévêque, pour tout l'hiver de 1833 à 1834. Ce fut là qu'ils se retrouvèrent une fois de plus à la fin de décembre. Le romancier devait y demeurer exactement six semaines : il revint à Paris le 8 février 1834 seulement.

Que ces semaines lui parurent rapides! Mme Hanska et lui parcoururent dans tous les sens les environs délicieux de Genève, s'arrêtant ici et là, au hasard de leurs promenades, retenus tantôt par un souvenir, tantôt par l'image de ceux qui avaient vécu sur les bords du plus littéraire et du plus célèbre des lacs.

C'est ainsi qu'ils connurent, visitèrent et admirèrent ensemble cette villa Diodati où avait aimé et souffert lord Byron. La maison était alors silencieuse. Le gardien leur en ouvrit les appartements meublés avec simplicité, mais où s'évoquent tant d'ombres chères au romantisme. Mme Hanska admira tout particulièrement la vue splendide que l'on a du grand salon Louis XVI blanc et clair qui donne sur le lac :

Vue de Neuchâtel

« Après les vignes en pente, c'est le lac aux teintes changeantes que sillonnent les barques aux voiles latines, c'est la rive opposée avec ses bois revêtus de mille nuances, et c'est enfin le Jura couvert de neige. Plus à gauche, c'est Genève avec son port largement ouvert, Genève que la vieille cathédrale de Saint-Pierre couronne (1). » Ensemble ils furent émus, ensemble ils soupirèrent, ensemble ils pleurèrent. Puis, soudain, une bouffée de joie immense envahit l'âme de Balzac, une poussée de sève et de vie circula à travers son être. Il lâcha le bras de Mme Hanska retenue en admiration devant le paysage, et, s'élançant dans le grand salon désert, il y esquissa un pas de galop.

Le retour fut délicieux, et, à partir de ce jour, les promenades autour de la ville reprirent de plus belle. On vit les deux voyageurs le long des quais du Rhône, sur la terrasse des Bastions d'où l'on domine la plaine de Plainpalais, dans l'île de Jean-Jacques, le long du Léman, ou encore dans ces rues tortueuses du vieux Genève qui s'enroulent de façon si pittoresque autour de la cathédrale. Balzac parlait et Mme Hanska était grisée par cette surabondance d'images, par cette puissance verbale et par cette afflux d'idées qui subjuguait tous ceux qui entendaient le romancier. Balzac se taisait, et une même douceur infinie les pénétrait l'un et l'autre de se sentir là, tout près, lorsqu'ils s'étaient désirés aussi loin...

Cependant, il fallut se séparer. Talonné par ses travaux, avide de reprendre son collier de misère, Balzac s'en fut à Paris, laissant à Genève le ménage Hanski lequel se rendit en Italie, puis retourna dans l'Ukraine après un assez long séjour à Vienne. Le romancier avait promis de venir dans la capitale autrichienne avant que ses amis s''enfuyassent en Russie. Il ne put tenir sa promesse, et ce fut seulement l'année suivante en mai 1835 qu'il rejoignit l'étrangère dans cette même ville. Il lui apportait le manuscrit de *Seraphita* laquelle est dédiée à

(1) Henry Bordeaux, *Vies intimes*. Paris, Fontemoing, éditeur.

Mme Hanska. Il lui apportait aussi tout ce qu'il ne pouvait exprimer dans les lettres sans nombre qu'il lui adressait : un cœur pur et ardent, une foi profonde, un amour sincère et enthousiaste, toujours le même. Ils vécurent là encore à Vienne des journées poignantes dont le souvenir devait demeurer à jamais gravé dans leur mémoire.

Cependant Balzac ne continuait pas moins à abattre de la copie, pris qu'il était dans l'effroyable engrenage de la *Comédie humaine*. Sous les yeux presque de celle qu'il aimait, de son *ange adoré*, il poursuivait infatigablement sa tâche en forçat du travail, et, bientôt, il dut encore s'arracher des bras qui voulaient le retenir pour retourner dans Paris, son « désert d'hommes » tandis que la comtesse repartait pour l'Ukraine, « son désert de blé ».

Infatigablement aussi reprit leur correspondance. Nous n'avons pas la prétention de la résumer ici. C'est l'histoire entière, au jour le jour, de la vie de Balzac, ce sont ses efforts et ce sont ses travaux, c'est sa tâche gigantesque sous laquelle il succombe. Comment, dans ces conditions, pourrait-il tenir la promesse imprudente qu'il a faite d'aller rejoindre Mme Hanska à Wierzchownia? Les années 1836 et 1837 sont si pénibles pour lui! Il se débat avec tant d'âpreté contre les hommes et les circonstances!

Enfin, en 1838, une éclaircie se produit dans sa situation, il espère rejoindre Mme Hanska. Mais celle-ci ne voyage plus à cette époque, et voilà Balzac repris par de nouvelles affaires, par de nouveaux soucis.

Leur correspondance s'espace, le ton des lettres se calme. Depuis des années, ils ne se sont pas vus. Le temps va-t-il donc accomplir son œuvre dans cette passion? On serait en droit de se le demander, lorsque, le 10 novembre 1841, M. de Hanski vient à mourir. Le premier acte de la tragédie s'achève.

Désormais Balzac et Ève, heureux et libres, elle dans sa richesse, lui dans sa gloire, ne vont-ils point s'unir? Rien ne les sépare plus, et, cependant, neuf années vont encore s'accomplir avant leur union définitive. En vain lit-on et relit-on la *Correspondance*, on ne découvre pas

les obstacles qui pouvaient surgir entre eux. Sans doute Mme Hanska avait-elle fait entendre plusieurs fois à son ami qu'elle ne l'épouserait que débarrassé de tous les soucis matériels qui accablaient la vie de Balzac, que déchargé définitivement de tout le poids de sa dette. Mais était-ce bien là une raison formelle? Et le propre d'un grand amour, n'est-ce point justement de briser des difficultés de cet ordre? On voudrait le croire, et, cependant, on ne l'aperçoit point dans l'aventure sentimentale balzaciene. De part et d'autre, mais surtout du côté de Mme Hanska, on met des atermoiements, on se donne des délais, on *prépare* la vie future que l'on va mener. Mais, hélas! l'on met tant de soin, tant de souci du détail, tant d'apprêt dans cette organisation, que la vie passe, les années s'écoulent, et, lorsque la maison sera bâtie, la mort y entrera aussitôt. Ainsi s'écouleront ces neuf années en protestations d'amour, en visites rapides, en billets passionnés, en promesses ardentes, mais sans qu'une démarche quelconque, d'une part ou de l'autre, fasse avancer leur amour, lui donne un caractère officiel.

Au lendemain de la mort de son mari, Mme Hanska désormais chargée du soin de guider dans la vie sa fille Anna, crut qu'il serait de son devoir de mère de produire son enfant dans le monde, et, abandonnant sa retraite de l'Ukraine, vint habiter Saint-Pétersbourg pendant la saison. Ce fut dans cette ville qu'eut lieu la quatrième entrevue de Balzac et de Mme Hanska.

Au prix de sacrifices énormes, le romancier avait pu s'arracher à son labeur écrasant au mois de juillet 1843 pour entreprendre ce lointain et coûteux voyage de Saint-Pétersbourg. Il y demeura jusqu'au commencement d'octobre.

Ces trois mois furent pour lui un enchantement :

« Je ne l'avais pas vue depuis Vienne, écrit-il, et je l'ai trouvée aussi belle, aussi jeune qu'alors. Il y avait sept ans d'intervalle cependant... » La vérité est que chacune de ces rencontres ravivait la passion de Balzac, en redoublant les marques d'amour qu'il témoignait à



La villa Diodati. (Cliché Boissonnas et Taponier.)

Mme Hanska. Maintenant il lui décerne des appellations tendres, des petits noms câlins. Elle est pour lui mon *loulou adoré*, mais l'on sent bien que la jeune femme résiste encore. Aux supplications de Balzac de fixer la date de leur mariage, elle répond par des promesses vagues. Bien mieux, elle s'inquiète de l'opinion de la haute société russe qui jase déjà sur le séjour du romancier français. Peut-être même, usant de fermeté et faisant appel à sa sagesse, contraint-elle celui-ci à revenir à Paris. Toujours est-il qu'il s'éloigne le cœur déchiré, plus amoureux et plus désespéré que jamais.

« Je suis arrivé ce matin à six heures à Berlin, écrit-il à Mme Hanska, n'ayant eu pour tout repos que douze heures à Tilsitt... Tant que j'étais sur le sol russe, il me semblait que j'étais encore à vous, et, sans que je fusse précisément d'une gaieté folâtre, vous avez dû voir, par une petite lettre de Taurengen, qu'il me restait assez de forces pour plaisanter de mon chagrin... Je sens en moi un vide immense qui s'agrandit de plus en plus profondément, et dont rien ne me distrait. Aussi ai-je déjà renoncé à Dresde, je ne me sens pas le courage d'y aller... » De même il séjourne fort peu de temps à Berlin, malgré les attentions flatteuses dont il est l'objet. Le cœur débordant de tristesse, il rentre à Paris à la fin d'octobre 1843.

L'année suivante, malgré tous ses efforts, il ne peut décider la comtesse à se rendre à Dresde où ils avaient convenu de se retrouver au mois d'octobre 1844. Il lui faudra passer encore tout un hiver sans revoir son Ève bien-aimée. Sur ces entrefaites, Mme Hanska fiance sa fille au comte Mniszech, et tous les trois quittent l'Ukraine pour la capitale de la Saxe au mois de janvier 1845. Balzac les y rejoint cinq mois plus tard. Il fait la connaissance de Georges Mniszech, et il se prennent aussitôt de la plus vive affection l'un pour l'autre. Tous les quatre forment une bande joyeuse. Dans un moment de verve, Balzac a décerné à chacun des sobriquets : hanté par le souvenir des *Saltimbanques*, il donne à Mme Hanska le nom d'*Atala*;

sa fille Anna devient *Zéphirine*, le comte Mniszech *Gringalet*; lui-même s'intitule *Bilboquet*. Malheureusement, ces folles journées ont une fin. Une fois de plus, Balzac doit rentrer à Paris, mais il a juré d'aller retrouver ses amis à Bade, et, quelques semaines plus tard, en effet, il reparaît en Allemagne. Là la jeune fille formule le désir de voir l'Italie avant de regagner les steppes russes. Ce désir est un ordre pour Mme Hanska qui combine aussitôt tous les préparatifs de voyage et prie Balzac de les accompagner jusqu'à Naples. L'écrivain est fou de joie à la pensée d'un si beau rêve vécu en compagnie de celle qu'il aime. Il écrit aussitôt à Méry qui habite Marseille de faire préparer des chambres pour les voyageurs au meilleur hôtel de la ville, d'organiser tout pour leur séjour dans le Midi. Lui-même, après une nouvelle randonnée à Paris, rejoint la petite troupe à Châlons. Par le bateau, l'on gagne Lyon, Avignon, puis Marseille.

Méry sert de guide dans la grande cité phocéenne. Sous l'œil de Balzac, il s'empresse auprès de ces dames, les pilote dans le port immense et la ville que l'on visite en détail. Toujours ravi, Balzac exulte. L'entrée en Italie le comble de joie : il accompagne ses amis jusqu'à Naples, par Gênes et Rome. La comtesse désirerait revenir dans cette dernière ville pour y passer l'hiver en compagnie de Balzac, mais, une fois encore, l'écrivain doit sacrifier la moitié de son rêve : cet hiver de 1845-1846, il le passera à Paris à corriger la grande édition de la *Comédie humaine* qui va paraître. Travail gigantesque qui exige sa présence là-bas. Le cœur serré, il s'éloigne une fois de plus de celle qu'il aime, gagne Marseille par mer et demeure quelque temps avec Méry. L'un et l'autre bercent mutuellement leur douleur en causant entre eux de celles qu'ils aiment. Méry était tombé amoureux fou d'une anglaise un peu mûre dont il parlait en termes enflammés avec son imagination de Méridional. Balzac le laissait aller, jugeant intérieurement cet amour, si pâle, lui semblait-il, et si vulgaire à côté du sien!...

A Paris, l'hiver lui parut atroce. A chaque instant, sa

pensée se reportait vers son Ève chérie demeurée là-bas dans le soleil et les fleurs d'Italie. « Je suis comme hébété... J'ai pleuré comme un enfant... » ce sont là les termes qui reviennent le plus souvent sous sa plume dans cette partie de sa correspondance. Enfin, au mois de mars 1846, n'y pouvant tenir davantage, il s'embarque pour Civita-Vecchia et débarque à Rome au printemps.

Semaines charmantes, semaines légères, toutes d'allégresse et de bonheur! Être à Rome au printemps auprès de sa bien-aimée, dans le plus magnifique décor qui soit et avec les spectacles les plus pittoresques du monde!... Balzac, encore une fois, est ivre de joie. Il parcourt dans tous les sens la Ville Éternelle sous la conduite du peintre Schneitz, directeur de l'École française, qui lui fait obtenir une audience du pape Grégoire XVI lequel donna à Balzac un chapelet pour sa mère. La Rome antique et la Rome moderne trouvent le grand observateur aussi désireux d'étudier l'une que l'autre. Très bien accueilli, très fêté dans tous les mondes, il passe là des jours délicieux dont le souvenir le hantera jusqu'à ses derniers moments.

Mais la fin d'avril arrive : éternel pèlerin, voyageur sans trêve, Balzac s'arrache à l'Italie pour regagner Paris où l'attend un travail intense. Mme Hanska est elle-même en Allemagne, à Wiesbaden où elle demeurera jusqu'en novembre. C'est à peine si le romancier pourra dérober, en août, deux semaines à son travail intense pour l'aller voir. Durant ce torride été de 1846, il compose les *Parents pauvres* avec une sorte d'énergie désespérée : il écrit la *Cousine Bette* en six semaines! « Je suis une machine à copie, écrit-il au comte Mniszech. »

Ces excès de travail ne vont point sans nuire à sa santé : le docteur Nacquart le gronde souvent à ce sujet. Balzac lui-même commence à ressentir une lassitude extrême du cerveau, souvent les mots lui manquent dans la conversation.

A ces soucis sans nombre se joignent les soucis que lui inspire la santé de Mme Hanska. Les eaux de Wiesbaden

n'ayant produit aucun effet à la comtesse, celle-ci se décide à venir à Paris consulter les autorités médicales. A



Mme *Hanska*, par Jean Gigoux.

Paris! Ainsi Balzac va vivre quelques semaines avec sa bien-aimée dans la ville même de ses joies et de ses souffrances! Quel rêve vaudra jamais celui-là?

Fébrilement il prépare la venue de son *loulou adoré*. Il

loue pour elle un appartement discret auprès de la barrière de l'Étoile, dispose avec une volupté intense d'amour ces mille petites choses nécessaires à une femme élégante, s'enivre de cette attente. Enfin la voici, elle est à lui. Seule à Paris, ses enfants étant partis pour la Russie, le changement d'air lui ayant fait grand bien, elle recouvre la santé, et c'est une joie dès lors de la promener dans cette ville immense qu'elle ne connaît point et qu'elle visite avec le plus admirable des guides. En ces quelques semaines, Balzac lui fait tout voir de Paris, lui procure une image totale de ce monde effrayant. Grisée, la comtesse s'abandonne enfin aux bras de celui qui l'aime, et, lorsqu'elle part, au mois d'avril 1847, pour la Russie, c'est en laissant à Balzac la promesse formelle et officielle de l'épouser l'année suivante.

IX

La mort de Balzac

Balzac est arrivé au point suprême de sa passion pour Mme Hanska. L'Ève bien-aimée qu'il convoite depuis dix ans et plus s'est enfin laissé fléchir par la fidélité même de cet amour. Elle s'est penchée sur ce cœur d'homme brûlant et elle l'a réconforté d'une promesse formelle. Le romancier touche au but de toute sa vie. Ce sera la minute même que choisira la mort implacable pour l'abattre.

« La maison construite, la mort entre, » dit un vieux proverbe français. Hélas! une fois de plus, Balzac put goûter toute l'âcre saveur de cette sagesse des nations.

Depuis plusieurs années déjà, dans l'attente de son bonheur futur, il avait prepare amoureusement, avec dévotion, le nid sacré dans lequel il se blottirait lui et sa bien-aimée. Il l'avait paré, embelli, apprêté de mille et une façons.

Peu de temps après l'achat des Jardies, l'auteur de la *Comédie humaine* avait quitté la rue des Batailles pour aller demeurer à Passy, rue Basse (1). La maison qu'il habitait, située sur une pente abrupte, offrait une disposition architecturale assez singulière. Pour y aborder, il fallait descendre trois étages. L'on entrait alors

(1) C'est dans cette demeure (aujourd'hui, 47, rue Raynouard) que M. de Royaumont a installé le musée balzacien : la Maison de Balzac. Le logis est merveilleusement conservé, rien ne semble avoir été dérangé depuis que l'hôte illustre de cet appartement en est parti. C'est une évocation surprenante de tout un passé que ravive encore l'atmosphère d'alentour.

dans un petit hôtel dont le rez-de-chaussée se trouvait être le deuxième étage vu de la rue d'en bas, la rue du Roc. Cette circonstance bizarre donnait à cette demeure deux issues et permettait ainsi à son locataire d'échapper aux poursuites des créanciers. Pour plus de sûreté, Balzac ne s'y était point fait connaître sous son nom : il avait emprunté celui de Mme Louise de Brugnol, sa gouvernante qui menait la maison avec l'aide d'une femme de ménage. Aussi personne ne pouvait-il pénétrer jusqu'à lui sans avoir le mot de passe.

Ces excentricités l'amusèrent quelque temps, et puis il s'en lassa. Il abandonna son logis de la rue Basse pour celui de la rue des Batailles, à Chaillot, d'où il avait une vue splendide sur Paris, pour enfin jeter son dévolu sur un pavillon situé rue Fortunée, dans le haut du Faubourg Saint-Honoré. Ce pavillon, sis au milieu de grands jardins, attenait jadis à une magnifique habitation bâtie pour le financier Beaujon et conservait des vestiges de l'architecture du XVIIIe siècle.

Balzac jugea qu'avec certaines réparations importantes, il pourrait constituer un superbe hôtel digne de celle qu'il avait élue entre toutes. Malgré la dette énorme dont il se chargeait encore, il acheta le pavillon et les jardins qui l'entouraient, et il fit aménager la propriété à son gré.

Ce ne fut point l'affaire de quelques mois ni même d'une année, ce fut l'œuvre patiente, toujours prise et reprise de plusieurs années. Jamais cette demeure ne parut assez belle, assez riche, assez confortable à son imagination, jamais les aménagements ne lui en parurent assez somptueux, jamais les bibelots dont il la garnit ne lui parurent assez coûteux ni assez rares. La petite maison de la rue Fortunée était devenue un véritable musée avec un mobilier admirable, des tapisseries sans prix, des tableaux authentiques, des porcelaines de choix.

« C'est le royaume de la *Bricabraquie* », disait Balzac lui-même dans ses moments de joyeuse humeur.

Le fait est que cet intérieur était vraiment extraordi-



Vue de la maison de Balzac, rue Basse, à Passy, aujourd'hui Musée Balzac.

naire. Nous pouvons difficilement nous en faire une idée aujourd'hui. Si nous en croyons les récits de Théophile Gautier et autres témoins, la maison était somptueuse et d'un goût parfait. Au contraire, d'après d'autres témoignages, tout n'aurait pas été de première valeur dans cet hôtel de la rue Fortunée.

En un très intéressant article paru dans le *Gaulois du Dimanche* du 4 octobre 1902, notre confrère M. Alphonse Callery a donné des détails d'autant plus intéressants à ce sujet que, par un heureux hasard, il fut l'une des dernières personnes admises à visiter avant la vente et la démolition de l'immeuble :

« Extérieurement, une bâtisse étroite, n'ayant que deux fenêtres sur la rue, aux proportions étriquées, ratatinées, communes, du plus horrible style Louis-Philippe; une porte bâtarde encadrée par les traditionnels œils-de-bœuf. A droite et en dehors de ce bâtiment, deux grandes portes insignifiantes ornées de heurtoirs « en fonte ouvragée » donnaient accès à une cour tout en longueur sur laquelle se développait toute la construction ».

Immédiatement à gauche, la porte d'entrée donnait accès dans le vestibule et dans le grand salon. Ce salon avait ébloui jadis Théophile Gautier. « O désillusion! écrit M. Callery, une pièce basse, parquetée de chêne à l'anglaise, comme le sont les plus ordinaires corridors; pour toute corniche, de simples moulures en bois; une cheminée à modillons ayant bien coûté quarante francs; au-dessus, une glace d'une forme indescriptible, écrasée par les ornements les plus lourds et les plus disparates. Aux murs que Théophile Gautier avait vus recouverts de lambris d'ébène, de simples placages de boiseries... Que dire de la salle à manger faisant suite sur la cour? Où trouver la célèbre cheminée en bois sculpté à faire envie à Berrugnette, à Cornejo Duque? Tout prosaïquement, le classique poêle de terre émaillée de nos pères en tenait lieu. Les murs étaient tapissés de papier peint imitation cuir, et voilà les lambris de vieux chêne qui avaient ébloui le bon Théo... »

Passons à la salle de bains :

« Les murs en étaient revêtus de marbre jaune très ordinaire; faisant face à la baignoire, trois médaillons en marbre, dont deux représentaient un satyre entouré de jeunes femmes dans des attitudes et des occupations des plus licencieuses. »

L'aspect du premier étage était plus désolant encore, paraît-il, que celui du rez-de-chaussée. Toutes les portes des chambres étaient à simple battant, tous les corridors carrelés. La cheminée de la chambre à coucher de Balzac est quelconque. « Dans les plaques de terre émaillée qui la garnissent, les crochets de cuivre où, cent fois peut-être, Balzac a suspendu les pincettes après avoir tisonné son feu. Les murs ont été tendus d'étoffe, les soubassements sont peints à l'huile en couleur blanche, et sont en discordance absolue avec les deux petites portes sur lesquelles s'est concentré tout l'effort de luxe, et qui sont incrustées de mosaïque en bois, d'une tonalité jaune sur fond noir. C'est dans cette pièce où il faut se baisser, pour regarder par la fenêtre, c'est dans cette chambre dont on touche le plafond avec la main, que Balzac s'est étouffé pendant les deux dernières années de sa vie!... »

Ainsi le magnifique décor dont s'enthousiasmait Théophile Gautier, et, avec lui, tous les visiteurs de l'hôtel, n'aurait été qu'un décor de clinquant!... Lequel croire, ou M. Callery qui a visité la maison l'un des derniers et qui appuie ses dires des magnifiques photographies, dont nous reproduisons quelques-unes, ou Gautier ou encore M. Stanislas Rzewuski lequel écrit dans le *Gaulois* du 24 octobre 1902 :

« Ce qui frappait tout d'abord le visiteur pénétrant dans l'hôtel de Balzac, c'était la profusion, la surabondance même de richesses artistiques : bronzes, porcelaines, bibelots précieux, diamants et bijoux dont le travail de l'orfèvre faisait tout le prix, pièces reçues de la Chine et du Japon, toiles des grands maîtres, etc... » Il est vrai que M. Rzewuski a vu, meublé magnifiquement, cet hôtel que M. Callery devait visiter dégarni. Quoi qu'il en

soit, il n'est point douteux que Balzac avait donné tous ses soins et fait l'effort plus grand pour embellir sa chère demeure. Mais il ne voulut point l'habiter avant que d'y avoir ramené l'élue de son choix, celle qu'il avait distinguée entre toutes. Quand cette union tant désirée pourrait-elle être célébrée? Sans doute Mme Hanska avait maintenant donné sa parole, mais le romancier jugea qu'il serait peut-être habile d'aller chercher à Vierzchownia même cette confirmation et cette précision, et il se décida enfin à ce voyage qu'il avait tant de fois promis d'accomplir.

Ce premier voyage dans l'Ukraine s'effectua au commencement de septembre 1847. Le trajet fut moins rigoureux et parut moins long à l'écrivain que celui-ci l'avait redouté, en raison du bon accueil que lui firent partout les autorités. Le chemin de fer allait jusqu'à Cracovie; de là jusqu'à Brody, il y avait quatre-vingts lieues de poste. Balzac arriva à Vierzchownia un peu avant même l'époque qu'il avait fixée à ses amis.

Reçu avec la plus chaude cordialité dans la magnifique demeure de Mme Hanska, il goûtait, pour la première fois peut-être de sa vie, la douceur d'un repos absolu entre des êtres qui lui étaient également chers, dans l'affection et le dévouement de ceux qui l'entouraient.

« Il avait à sa disposition, nous dit M. G. Ferry (1), un joli appartement composé d'un salon, d'un cabinet de travail et d'une chambre à coucher. Le cabinet était en stuc rose, avec une cheminée, des tapis luxueux, des meubles commodes. Particularité intéressante : les croisées étaient garnies de glaces sans tain, en sorte que l'on pouvait voir le paysage de tous les côtés. »

Balzac demeura une partie de l'hiver en Russie. Il alla visiter Kiew, la ville si pittoresque qui le plongea dans des transports d'admiration, il circula dans tout le pays, s'intéressant à chaque chose, à chaque classe de la société, à chaque isba rencontrée sur sa route. Sans doute

(1) *Op cit.*, p. 239.



Autre vue de Vierzchownia.

aurait-il séjourné plus longtemps encore si, à la fin de janvier 1848, des intérêts pressants ne l'avaient obligé à revenir à Paris.

Il s'arracha à regret à cette paisible demeure de Vierzchownia, à cette existence paisible, familiale et charmante d'où il partait avec des promesses de bonheur, mais encore, mais toujours avec de simples promesses!

Le retour à Paris lui ménageait des tristesses intenses. Il semble que, désormais, toute joie soit éteinte dans la vie du grand romancier. Il retrouva une capitale bouleversée par les événements de 1848, des gens incapables de s'occuper d'autre chose que de questions politiques, la littérature mise à l'écart, les éditeurs intransigeants et navrés, le public rétif. Ses affaires allaient de mal en pis : les constructions et embellissements de l'hôtel de la rue Fortunée lui valaient cent mille francs de dettes. Pour payer cette somme énorme, pas de rentrées, tous les amis dispersés. Le cœur navré, Balzac sentait de plus en plus pour lui la nécessité de se rapprocher du milieu familial de Vierzchownia, et, au mois de septembre 1848, il repartit pour la Russie.

Il y trouva la maladie. Les grands froids lui furent funestes, occasionnant chez lui une bronchite aiguë, cependant que la maladie de cœur qu'il avait contractée à son labeur effroyable faisait des progrès incessants. Il était soigné par le Dr Knothe qui lui prodiguait les soins les plus empressés, mais impuissants, hélas! à enrayer le mal. Balzac croyait bien, cependant, pouvoir regagner la France au bout de quelques mois : il ne devait quitter Vierzochwnia que le 25 avril 1850 !

L'histoire de ces dix-neuf mois de maladie est une des plus atroces, car la souffrance physique s'aggravait d'une souffrance morale beaucoup plus intense. Dix fois sur le point de se rétablir, dix fois abattu par une rechute, Balzac fut admirablement soigné par son médecin et par ses deux gardes-malades volontaires, Mme Hanska et sa fille. Mais précisément la vue d'un dévouement aussi absolu causait à l'écrivain la plus grande tristesse. Chaque

jour, ses forces s'affaiblissaient, et l'espoir tant caressé de son mariage s'éloignait un peu plus... Une autre difficulté matérielle avait surgi : aux termes de la loi russe, Mme Hanska ne pouvait épouser un étranger sans une permission du tzar. Or Balzac ayant sollicité cette permission au nom de la comtesse reçut un refus formel.



Caricature de Balzac et de Mme Hanska.

La difficulté ne pouvait être tournée que par l'abandon complet de la fortune de Mme Hanska en faveur de ses enfants. C'est à quoi cette dernière se résolut sous condition d'une rente servie par ceux-ci. Dès lors la comtesse se trouvait libre et elle offrit à son ami ce gage suprême de son amour. Le 14 mars 1850, dans l'église Sainte-Barbe de Berditchef, un prêtre délégué par l'évêque de Jitomir, l'abbé Czarouski, bénissait le mariage de Balzac et de Mme Hanska. Les témoins étaient le comte Mniszech,

le comte Gustave Olizav et le curé de la paroisse de Berditchef.

Le lendemain, 15 mars, Balzac écrivait à sa mère et à sa sœur deux lettres débordantes de joie et d'amour : le rêve de dix-sept années de sa vie était réalisé !

Il aurait voulu revenir au plus vite avec sa femme dans ce nid qu'il lui avait préparé.

Hélas! Une nouvelle rechute de sa maladie de cœur les obligea, encore une fois, d'interrompre leurs préparatifs de départ. Il fallut attendre au 25 avril pour entreprendre un voyage aussi fatigant. Les deux époux arrivèrent à Paris à la fin de mai 1850. A peine débarqué, Balzac qui avait prévenu, la veille, de leur arrivée, se dirigea vers la rue Fortunée.

« Il était tard, raconte Spoelberch de Lovenjoul, lorsque Balzac et sa femme arrivèrent en voiture devant la porte de leur logis. Cependant, — à leur véritable effroi — malgré les coups de sonnette les plus retentissants, personne de l'intérieur ne se présenta pour leur ouvrir et les recevoir. La maison pourtant était habitée, puisqu'à travers les vitres des fenêtres on pouvait voir toutes les pièces illuminées et ornées de fleurs. Malgré l'heure avancée et l'épuisement des voyageurs, il fallut donc chercher un serrurier, et, quand ils purent enfin pénétrer chez eux, un étrange spectacle s'offrit à leurs yeux. Entre le départ de la mère et l'arrivée du fils, le domestique qui gardait la maison et attendait ses maîtres était devenu subitement fou (1) !... »

Sinistre présage!... Cependant, la santé de Balzac parut tout d'abord s'améliorer, encore que les amis qui ne l'avaient pas vu depuis deux ans fussent frappés des ravages dont la maladie avait marqué sa personne. Il recommença de faire des projets : partir dans les Pyrénées avec sa femme, pour y prendre les eaux ; de là gagner Biarritz afin d'y respirer l'air salin. Hélas! Une nouvelle rechute vint le clouer à la chambre. De nou-

(1) Spoelberch de Lovenjoul, *Un Roman d'amour*, p. 103.

veau, il ne put lire ni écrire, ses jambes furent incapables de le porter.

« Je dois rester à l'état de momie, écrit-il à Théophile Gautier, privé de la parole et du mouvement, — état qui doit durer au moins deux mois. »

L'on pense si une nature expansive comme celle de



Vue de l'hôtel de la rue Fortunée.

Balzac devait souffrir d'une telle contrainte. Les quelques amis qui vinrent le voir à ce moment se retirèrent effrayés de sa pâleur : le bruit commença de courir dans Paris que le grand écrivain était perdu.

Balzac avait-il conscience de son état?... Dans le *Figaro* du 20 août 1883, Arsène Houssaye a raconté une entrevue tragique entre l'auteur du *Père Goriot* et son médecin.

« Combien de temps croyez-vous que je puisse vivre encore? interrogea l'écrivain.

Le docteur ne répondant pas :

« Voyons, docteur, me prenez-vous pour un enfant? Je vous dis encore une fois que je ne puis mourir comme le premier venu. Un homme comme moi doit un testament au public. »

A ce mot de testament, le médecin songea que, peut-être, en effet, Balzac devait écrire un testament, et, quand le romancier lui demanda s'il pouvait compter sur un délai de six mois, le docteur hocha la tête négativement.

« Ah ! s'écria douloureusement Balzac, je vois bien que vous ne m'accordez pas six mois. — Vous me donnez bien six semaines au moins!... Six semaines avec la fièvre, c'est encore l'éternité. Les heures sont des jours... Et puis les nuits ne sont pas perdues. »

Le médecin continuait de ne pas répondre.

« Quoi! Pas même six semaines, reprit le malade effrayé. Alors quelques jours me suffiront. Quelques jours, n'est-ce pas, docteur? Je vous en supplie...

— Mon cher Balzac, dit enfin le médecin, ne remettez pas à demain ce que vous pouvez faire aujourd'hui. »

L'écrivain lui jeta un regard terrible et s'affaissa sur l'oreiller. A partir de ce moment, il entra en agonie, et on ne l'entendit plus répéter que quelques mots entrecoupés comme cette phrase qui revenait sans cesse dans son délire : « Appelez Bianchon... appelez Bianchon... Bianchon me sauvera... »

Vers le soir, Victor Hugo, inquiet des bruits qui couraient, se rendit en hâte à l'hôtel de la rue Fortunée et demanda à voir M. Surville.

« J'attendis quelques instants, a-t-il raconté dans *Choses vues*. La bougie éclairait à peine le splendide ameublement du salon et les magnifiques peintures de Porbus et de Holbein suspendues aux murs. Le buste de marbre se dressait vaguement dans cette ombre comme le spectre de l'homme qui allait mourir. Une odeur de cadavre emplissait la maison. »

M. L. Surville arriva et guida le grand poète vers la chambre de Balzac.

« Nous traversâmes un corridor, nous montâmes un escalier couvert d'un tapis rouge et encombré d'objets



Hôtel de la rue Fortunée (cour intérieure).

d'art, vases, statues, tableaux, crédences portant des émaux, puis un autre corridor, et j'aperçus une porte ouverte. J'entendis un râlement haut et sinistre. J'étais dans la chambre de Balzac...

« Une vieille femme, la garde et un domestique se tenaient debout des deux côtés du lit. »

Cette vieille femme — la mère de l'agonisant, — la garde et la domestique étaient donc les seules personnes qui, à cet instant suprême, assistaient le malheureux.

Victor Hugo jeta un long regard de pitié sur le visage livide de Balzac et s'éloigna pieusement : « En traversant le salon, je retrouvai le buste immobile, impassible, altier et rayonnant vaguement, et je comparai la mort à l'immortalité. »

Ainsi, d'après ce récit, Mme Hanska n'aurait pas été là pour recueillir le dernier soupir de son mari. Spoelberch de Lovenjoul avait déjà écrit dans *Un Roman d'Amour* :

« Nous tenons de plusieurs contemporains qu'à la mort de Balzac l'union du nouveau ménage était déjà fort altérée. »

M. Octave Mirbeau est allé encore plus loin, et, dans un récit pathétique paru dans le *Temps* du 6 novembre 1907, il a développé une version de la mort de Balzac épouvantable. Ce récit qu'il affirmait tenir de la bouche même du peintre Jean Gigoux, montrait Mme de Balzac brouillée à mort avec son mari depuis trois mois et le trompant sous le toit même de sa maison pendant que le malheureux râlait dans la chambre voisine. Cette page poignante, rendue plus poignante encore par le talent de visionnaire d'Octave Mirbeau, fut démentie formellement trois jours plus tard par une lettre de la fille de Mme Hanska, retirée au couvent de la Croix de la rue de Vaugirard, qui protesta hautement contre ce qu'elle appelait des « calomnies effroyables ». Qu'y a-t-il d'exact dans le récit de M. Octave Mirbeau? Nous n'en savons et n'en saurons probablement jamais rien. Il semble toutefois établi que des dissensions graves avaient, en effet, éclaté entre Balzac et sa femme, les deux époux n'ayant trouvé que désillusion dans leur union. Mme Hanska ayant épousé un mari malade, et l'écrivain ayant dû, ainsi que nous l'avons expliqué, prendre sa femme sans aucune fortune. De là au récit de M. Octave Mirbeau il y a évidemment loin, mais, en somme, on peut bien le dire, le mariage de Balzac paraît avoir été sa dernière illusion perdue !....

Balzac s'était éteint le 18 août 1850.

La lettre de part était ainsi rédigée :

« Vous êtes prié d'assister aux convoi, service et enterrement de Monsieur Honoré de Balzac, décédé le 18 août 1850, à l'âge de 51 ans, en son domicile, rue Fortunée, 14, qui auront lieu le mercredi 21 courant, à onze



Chambre où est mort Balzac.

heures du matin, en l'église Saint-Philippe-du-Roule, sa paroisse.

« On se réunira à la chapelle du quartier Beaujon, rue du Faubourg Saint-Honoré, 193. « *De profundis.* »

De la part de Madame Ève de Balzac, née comtesse Rzewuska, sa veuve, et de toute sa famille.

La cérémonie fut simple et imposante : les cordons du poêle étaient tenus par Baroche, ministre de l'Intérieur, Victor Hugo, Alexandre Dumas et Sainte-Beuve.

« Un cortège immense, dit le *Journal des Débats*, a suivi le corbillard entre deux haies d'une foule silencieuse et respectueuse. L'Institut, l'Académie étaient

représentés par MM. Tissot, Villemain et de Salvandy; l'Université, les Facultés, les Sociétés savantes, la Société des auteurs dramatiques, les Écoles Normale, de Droit et de Médecine, la presse, les Beaux-Arts étaient représentés dans ce cortège par une foule d'illustrations.

« On remarquait particulièrement, parmi les nombreux assistants, le chargé d'affaires de Russie, MM. le baron James de Rothschild, de Niewerkerque, directeur des musées; baron Taylor, Berlioz, Émile Deschamps, Francis Wey, Méry, Arsène Houssaye, Paul Féval, Henry Monnier, Couture, Chassériau, Gudin, Ambroise Thomas, Merruan, Cavé et Charles Blanc ; Frédérick Lemaître, plusieurs membres de l'Assemblée législative, des peintres, des sculpteurs et un certain nombre d'étrangers. »

Victor Hugo prononça sur cette tombe illustre de belles et religieuses paroles : il rendit justice au grand romancier, à son génie et à son œuvre, cette *Comédie humaine* dont tous les livres, dit-il, « ne forment qu'un livre, livre vivant, lumineux, profond, où l'on voit aller et venir et marcher et se mouvoir, avec je ne sais quoi d'effaré et de terrible, mêlé au réel, toute notre civilisation contemporaine ; livre merveilleux que le poète a intitulé *Comédie* et qu'il aurait pu intituler *Histoire*, qui prend toutes les formes et tous les styles, qui dépasse Tacite et qui va jusqu'à Suétone, qui traverse Beaumarchais et qui va jusqu'à Rabelais... »

Les dernières paroles de Victor Hugo, d'une poignante éloquence, remuèrent tous les assistants.

« N'est-il pas vrai, vous tous qui m'écoutez ? De pareils cercueils démontrent l'immortalité : en présence de certains morts illustres, on sent plus distinctement les destinées divines de cette intelligence qui traverse la terre pour souffrir et pour se purifier et qu'on appelle l'homme ; et on se dit qu'il est impossible que ceux qui ont été des génies pendant leur vie ne soient pas des âmes après leur mort ! »

FIN

TABLE DES CHAPITRES

TABLE DES GRAVURES

Imp. F. Schmidt. 5-7, avenue Verdier, Paris-Montrouge.

